



HAL
open science

Quand les humains défendent la forêt : une ethnographie avec la communauté activiste du bois de la Colombière à la Clusaz, en Haute Savoie

Marion Picard

► To cite this version:

Marion Picard. Quand les humains défendent la forêt : une ethnographie avec la communauté activiste du bois de la Colombière à la Clusaz, en Haute Savoie. *Anthropologie sociale et ethnologie*. 2022. dumas-04288241

HAL Id: dumas-04288241

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04288241>

Submitted on 15 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Quand les humains défendent la forêt

Une ethnographie avec la communauté activiste du bois de la Colombière à la Clusaz, en Haute Savoie

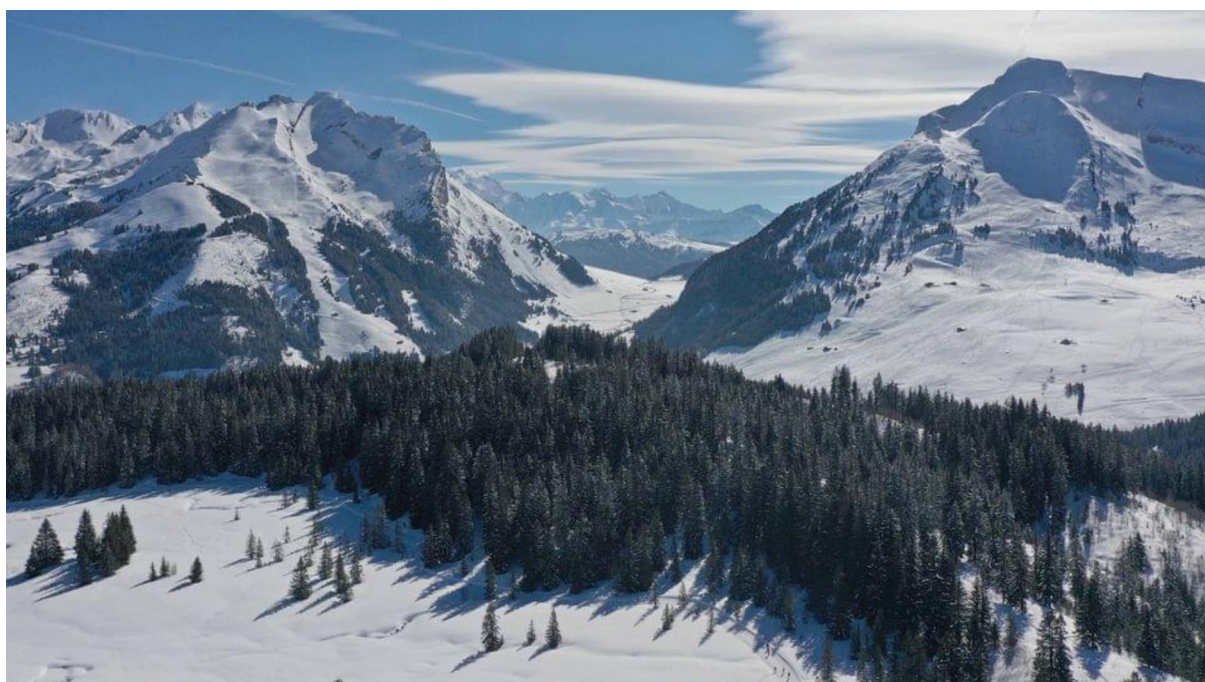


Photo aérienne du Bois de la Colombière (Source : extinctionrebellion.fr)

Mémoire de Master 2

par Marion Picard

sous la direction de Nicolas Ellison

Présenté et soutenu à Paris le 07/09/22 en présence du jury :

Florence Brunois-Pasina : ethnologue, CNRS/Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS)

Les opinions exprimées dans ce mémoire sont celles de l'auteurice. Elles ne sauraient engager celles du directeur du mémoire, Nicolas Ellison, ou celles de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

Dans la volonté de rendre compte d'une société plus juste entre les humains de toute identité de genre confondue et que tou·te·s puissent s'identifier aux propos tenus, ce document est rédigé en écriture inclusive selon le Manuel d'Écriture Inclusive dirigé par Raphaël Haddad. « Les mots façonnent la réalité en la décrivant d'une certaine manière » (Drouar, 2021).

L'italique désigne les concepts non traduits ou des expressions que l'auteurice a souhaité mettre en exergue, les guillemets associés à l'italique concernent les citations scientifiques ou littéraires, tandis que les guillemets associés à une police neutre présentent des données de terrain (récits ethnographiques, extraits d'entretiens, extraits de presse, extraits de documents produits par les personnes concernées par l'enquête).

Résumé

Ce mémoire retrace l'histoire d'une lutte territoriale pour la défense du Bois de la Colombière en Haute Savoie et analyse les manières dont les éco-activistes s'entretiennent avec cet écosystème forestier de moyenne montagne.

Au-delà des conflits économiques, politiques et ontologiques en jeu sur le territoire de la Colombière, il s'intéresse aux manières dont les éco-activistes appréhendent et nouent des relations sensibles ou utilitaires avec les arbres durant leur intervention politique pour sa défense. À partir d'une approche théorique entrelaçant l'anthropologie de(s) la nature(s) et le tournant végétal, ce travail, basé sur une enquête ethnographique par observation participante se déroulant de novembre 2021 à juin 2022, étudie les pratiques et les discours de ces activistes et révèle que leurs savoirs-vivre et savoirs-être avec le végétal dépendent de leurs appréhensions de celui-ci en tant qu'être vivant ou comme matière morte. En outre, il met en exergue les manières dont les activistes se positionnent vis-à-vis de l'écosystème de la Colombière et développent une écologie de l'attention et des relations empathiques envers les altérités en présence, tout en maintenant une distance ontologique avec ce dernier, se plaçant comme ses allié·e·s extérieur·e·s.

Mots clés

Activisme environnemental – lutte territoriale – forêt – tournant végétal – anthropologie de(s) la nature(s) – grimpe dans les arbres – relations inter-espèces – savoirs-vivre écologiques – empathie – matière

Remerciements

Je remercie mon directeur de mémoire, Nicolas Ellison, qui, malgré les aléas de la vie, a fait preuve d'un bon suivi. Grâce à la bienveillance de nos échanges et ses relectures, j'ai pu affiner mes réflexions épistémologiques et méthodologiques tout en m'ancrant plus profondément dans la discipline anthropologique.

J'aimerais également remercier Olivier Remaud et Florence Brunois-Pasina, dont la rencontre humaine et intellectuelle m'a beaucoup apportée au cours de cette année.

Je souhaite également remercier mes camarades de recherche, rencontré·e·s à l'EHESS et à l'Université Lumières Lyon 2, pour votre soutien dans mes élans révolutionnaires, pour votre écoute et votre bienveillance, pour votre patience et votre amitié. Vous êtes une source de lumière dans la part obscure de ce monde et une source d'inspiration dans sa part merveilleuse.

Mon plus grand remerciement va à mes camarades activistes. Les moments intimes et simples que nous avons partagé ont forgé ce que je suis et souhaite être aujourd'hui. À tou·te·s, merci pour les cafés au lait en terrasse, merci pour les repas chauds et le gîte, merci pour les ateliers bricolages et les moments d'échanges, merci pour ces réunions efficaces malgré mon aversion à y participer. Merci pour votre sensibilité, pour votre confiance, pour ces ballades dans les Bois, pour le travail collectif accompli. Merci pour votre lutte, merci de m'avoir ouvert à d'autres possibles.

Un dernier mot revient à ma famille et à mes ami·e·s normand·e·s, vous qui m'avez vu grandir et m'ont toujours suivi malgré tout. Vous êtes loin de mes yeux mais toujours très proche de mon cœur.

Et à Scuriolus, qui n'a jamais cessé de croire en moi.

*À celles·eux qui lèvent encore le poing et la voix
contre le monde qui déchire, qui broie,
qui perpétue le massacre des êtres vivants,
Vos voix retentiront à travers les Âges.*

*À nous qui sommes des fleurs du ciel,
pas des fleurs du béton.*

Sommaire

Introduction	8
Partie 1. Controverses dans la Chaîne des Aravis	21
Chapitre 1. Terrain d'enquête : le Bois de la Colombière	23
1.1. Particularités botaniques des forêts des montagnes alpines.....	23
1.2. Le Bois de la Colombière, zone-refuge d'espèces protégées.....	25
1.3. Une forêt non-exploitée et peu fréquentée par les êtres humains.....	27
Chapitre 2. Un Bois sous tension économique	29
2.1. L'implantation d'une retenue collinaire au Bois de la Colombière.....	29
2.2. La Clusaz, village-station depuis 1907.....	31
2.3. L'industrialisation de la neige, vers un « agir anthropocénique » ?.....	33
Chapitre 3. Une mobilisation citoyenne sous pression	38
3.1. Des voix s'élèvent contre les aménagements touristiques en montagne.....	38
3.2. Genèse de la mobilisation contre le projet de retenue collinaire de la Colombière.....	41
Partie 2. Savoirs, pratiques et attentions envers les mondes végétaux	49
Chapitre 4. Discussions théoriques : du tournant ontologique au tournant végétal	52
4.1. Quand plantes et forêts deviennent des sujets.....	52
4.2. Le tournant végétal à l'épreuve de l'ethnographie.....	57
Chapitre 5. Appréhender le végétal comme matière vivante et non vivante	63
5.1. Piquer les arbres : protéger coûte que coûte.....	64
5.2. S'enchaîner aux arbres : intervenir de manière éphémère.....	69
5.3. Travailler le bois : appréhender une matière morte.....	73
Chapitre 6. Expérimenter l'arbre au quotidien	81
6.1. Grimper aux arbres : appréhender un nouvel univers.....	81
6.2. (Re)sentir et (re)connaître des altérités en présence.....	87
6.3. S'engager pour la forêt : le rituel du « planté du bâton ».....	92
Conclusion	98
Bibliographie	105
Annexes	112

Introduction

« *Tout le monde tombe amoureux de cette forêt.* »

Emplie d'émotion, une éco-activiste me glisse ces mots lors d'une discussion sur le prolongement de l'occupation du Bois de la Colombière, ayant eu cours au mois de novembre 2021.

Défendu par des collectifs citoyens, le Bois de la Colombière est un espace forestier d'épicéas bordé par une zone humide placée sous arrêté de protection nationale. Situé sur un plateau de moyenne altitude, en contrebas de la chaîne de montagne des Aravis sur le territoire de la Clusaz en Haute-Savoie, il compte parmi les rares lieux forestiers laissés en libre évolution sur le territoire.

L'hiver, ce lieu est presque déserté par l'humain, la neige prenant le pas et rendant son accès difficile. Les humains se contentent de glisser sur les pistes de ski qui l'encerclent de moitié, laissant un havre de tranquillité aux non-humains y résidant, parmi lesquels se trouvent de nombreuses espèces protégées (mammifères, amphibiens, reptiles, ovipares, insectes). Quand la neige se dissipe, la biodiversité s'y trouve foisonnante, et, en son sein, humains et non-humains s'entrecroisent, participant à construire un imaginaire d'un lieu inter-espèce pourtant menacé aujourd'hui de destruction quasi totale.

Depuis plus d'un an, le Bois de la Colombière fait l'objet d'un conflit politique concernant le projet d'établissement d'une cinquième retenue collinaire sur le plateau de Beauregard. Ce projet implique la destruction de huit hectares de l'espace forestier afin d'y établir une « *méga-bassine* » de cent cinquante mètres cube destinée à la captation et à la stagnation des eaux en surface. La commune de La Clusaz souhaite ainsi générer de la neige artificielle au deux tiers de l'eau captée afin d'assurer la pérennité économique de son activité touristique basée sur le ski alpin. Elle compte utiliser le dernier tiers en le transformant en eau potable pour répondre aux besoins de consommation des populations locales et des activités agricoles. Différents collectifs locaux se mobilisent contre ce projet

et pour la protection de la forêt et des montagnes : les collectifs Fier-Aravis, Sauvons Le Plateau de Beauregard de sa destruction, Extinction Rebellion Annecy, l'association Nouvelle Montagne et France Nature Environnement (FNE) Haute-Savoie, formant une communauté activiste autour de la protection du Bois de la Colombière – la communauté qui intéresse notre étude concerne notamment Extinction Rébellion, dont les membres et son réseau ont mené une occupation du Bois en novembre 2021.

Le contexte sous tension dans lequel se trouve le Bois et la détermination avec laquelle des humains le défendent m'ont conduit à construire mon enquête de Master 2 sur ce terrain. Considérant la forêt non pas comme une entité indépendante de l'humain mais, bien au contraire, comme un microcosme englobant « *des gens et des arbres qui font histoire les uns avec les autres, les uns par les autres, et jamais indépendamment de leurs connexions à d'autres encore* » (Stengers, 2017, 12), ce travail cherche à comprendre les relations entremêlées que les humains et l'écosystème du Bois de la Colombière tissent ensemble, entrecroisant leurs destinées.

Depuis l'élan de mobilisation citoyenne pour sa défense, cette forêt marque l'histoire personnelle des vies humaines qui la défendent, laissant une trace indélébile de l'expérience faite d'évoluer en son sein, tout comme ces vies humaines s'inscrivent profondément dans la sienne. Ce mémoire s'écrit dans l'intention de raconter les histoires entrelaçant les deux mondes, végétal et humain, qu'ontologiquement, pourtant, tout semble séparer.

En outre, en tant qu'apprentie-anthropologue, je considère que les pratiques politiques sont les résultats d'un vaste bricolage où se combinent ensemble des savoirs-faire, des langages et des conceptions de la politique parfois difficilement conciliables (Abélès, 2005, *apud.* Goddard *et al.*, 1994 ; Bellier et Wilson 2000). Toutefois, l'originalité de la communauté éco-activiste avec laquelle j'ai évolué – par intermittence pendant sept mois – réside dans ses modes multiples d'appréhensions écologiques (Ellison, 2013, 114)¹

¹ Le concept de modes d'appréhension écologique (bien souvent réduit dans ce texte aux termes *appréhender* ou *appréhensions*) décrit l'acte de saisir (perception) et de concevoir (représentation) autant par l'esprit que par le corps l'environnement, dans l'environnement. Il permet d'inclure à la fois l'expérience pratique, la perception et les représentations symboliques de l'environnement ; et si l'esprit et le corps ont tendance à être pensés séparément

de l'environnement végétal du Bois de la Colombière, dans les attachements sensibles entre êtres humains et êtres non-humains et dans la manière dont ces derniers politisent leurs manières de vivre et d'être en relation avec ces autres espèces vivantes.

En conséquence, ce travail choisit d'analyser la forêt de la Colombière en tant qu'écosystème² particulier dominé par les végétaux mais englobant une multitude d'êtres, humains et non-humains, dont l'image est propre à un collectif humain et dépend d'une construction mentale modulée par les rapports sociaux, les pratiques, les modes de vie, le symbolisme et l'imaginaire de ce collectif. En ce sens, la forêt est pensée ici comme un espace hautement socialisé dont les appréhensions dépendent de la vision ontologique de la communauté activiste du Bois de la Colombière.

Dès lors, sous quel registre sensible la mobilisation éco-activiste pour le Bois de la Colombière se forme-t-elle, comment se pratique-t-elle sur le territoire et quelles appréhensions du monde végétal s'en échappent ?

L'enjeu de ce travail est de saisir en quoi les pratiques de défense des arbres mises en place par les activistes induisent des manières singulières de saisir la vie végétale et forestière : dans le cadre de l'interventionnisme politique, quelles modalités de rencontre existent entre les humains et les êtres de la forêt ? Comment ces derniers appréhendent l'arbre, d'un point de vue phénoménologique et, en l'occurrence, comment l'expérience de la corporalité intervient dans l'appréhension des mondes végétaux ?

Notons que souvent saisies par des visions utilitaristes et symboliques, les forêts sont peu abordées dans leur caractère relationnel, dans les modes d'inter-relations qu'elles permettent entre humains et végétaux. Ce manque d'attention historique sur ce que le végétal produit chez l'humain est regretté aujourd'hui (Coccia, 2016 ; Javel, Kazic, Tassin,

dans l'ontologie naturaliste, ce travail les estime comme imbriqués (Ellison, 2013, 114-116). Ici, les appréhensions de l'environnement végétal concernent les manières dont les humains se trouvent en interaction avec les éléments constitutifs du Bois de la Colombière, révélées par l'articulation de leurs expériences pratiques, leurs perceptions et leurs représentations symboliques les concernant.

2 A noter que le terme « écosystème » est un outil conceptuel qui permet d'analyser et de représenter la complexité du vivant par son niveau d'organisation le plus élevé. Lorsque l'on parle d'« écosystème », il s'agit de désigner l'ensemble des êtres vivants composé entre autres de communautés végétales et animales interdépendantes, en relation avec le milieu physique environnant (Mathot, 2016,133). En d'autres termes, le terme écosystème forestier désigne la relation entre la biocénose (très diversifiée où domine les espèces végétales) et le biotope de la forêt (déterminé géographiquement et par ses conditions écologiques).

2018 ; Laplante, Brunois-Pasina, 2020). Ce pourquoi ce travail de mémoire, loin d'espérer oblitérer ce « *vide ontologique* » des savoirs anthropologiques (Laplante, Brunois-Pasina, 2020), soumet une tentative de dépeindre par le récit ethnographique l'expérience vécue des femmes et des hommes qui défendent les forêts, en s'intéressant aux modalités d'interrelations existantes entre les végétaux et les humains, et aux manières dont les activistes vivent, construisent, racontent et expérimentent le végétal.

Pour cet exercice réflexif, je cherche à saisir la communauté humaine du Bois de la Colombière à travers une analyse sociale remontant jusqu'aux modalités premières de l'identification³ au monde qu'elle entreprend, méthode rendue possible par un détour ontologique qui tend à comprendre comment les collectifs humains s'instaurent, plutôt que de les considérer comme des réalités déjà constituées (Descola, 2018). Je souhaite porter ce regard afin de mieux cerner les manières par lesquelles les éco-activistes du Bois de la Colombière appréhendent les mondes végétaux et construisent les réalités s'y attachant. Et si au premier regard, les collectifs éco-activistes paraissent être en marge à l'égard de ce que l'on nomme l'ontologie⁴ *naturaliste*, je crois pourtant qu'il n'en est rien, et que leurs manières de saisir les mondes humains et non humains manifestent un léger changement de paradigme expérimenté plus largement dans nos sociétés dites *modernes*, rendu inévitable sous la pression des menaces environnementales.

L'hypothèse d'un glissement de paradigme dans les manières d'appréhender la vie végétale est notamment étudiée – et promue – par les penseur·euse·s du tournant végétal. Ce tournant, émergent dans les années 2010, prolonge la démarche du tournant ontologique cherchant à réintroduire les non-humains dans l'analyse des mondes humains, en focalisant une attention particulière sur les relations entre les humains et les végétaux, grands délaissés de l'analyse sociologique et anthropologique. Les

3 Si pour Descola l'identification désigne « la capacité à appréhender et à répartir certaines des continuités et des discontinuités qui sont offertes à notre emprise par l'observation et la pratique de notre environnement » (2005, 210), je définis ici l'identification comme la manière dont les êtres humains se reconnaissent et créent du sens vis-à-vis des mondes et aux êtres qui les composent.

4 L'emploi du concept *ontologie* dans ce texte se rapproche de l'idée développée par Viveiros de Castro selon laquelle il existe de multiples mondes et donc « des visions des mondes » diverses que l'anthropologie, en s'extrayant des savoirs proprement occidentaux, peut être à même de saisir (Demeulenaere, 2018, 67).

théoricien-ne-s s'y inscrivant s'accordent alors sur la part d'*agentivité*⁵ des plantes, se révélant dans leur impact sur les mondes, les êtres et les choses, et montrent que ces dernières affectent les mondes humains. Néanmoins, plutôt que de dresser cette proposition en postulat théorique, je souhaite ici me positionner en ethnographe et questionner comment la communauté éco-activiste de la Colombie, en tant que mouvement social actif pour la défense des écosystèmes forestiers face aux changements climatiques, construit les mondes végétaux, en analysant leurs discours et leurs pratiques au sein de l'environnement forestier, en portant une attention à leurs inter-relations écologiques, afin de réfléchir à l'expression ou la non-expression d'une *agentivité* végétale au sein de ces mondes humains.

Notons que si pour le philosophe et phénoménologue Mikael Marder (2020), le schème de l'intelligence des plantes est « *scientifique* » et non anthropologique, je pense plutôt que cette posture métaphysique et phénoménologique de l'expérience de la plante est proprement humaine et s'inscrit dans un référentiel singulier socialement construit et historiquement situé, qu'il est pertinent d'étudier pour comprendre une part de nos réponses modernes face aux bouleversements contemporains.

L'enjeu de ce travail est donc double : d'un côté, il espère faire trace du combat mené par ces humains contre des mondes plus grands qu'eux, et de raconter, à partir d'une interprétation ethnographique, l'histoire de ceux-elles qui souhaitent inverser les rapports de force politiques et établir une nouvelle manière d'être et de faire société avec les non-humains, en s'entrelaçant dans leurs mondes ; d'un autre, il souhaite réfléchir aux modalités épistémologiques propulsées récemment par les théoricien-ne-s du tournant végétal par une mise en critique issue d'une lecture ethnographique de la communauté activiste du Bois de la Colombie.

5 Le concept d'*agentivité* décrit les capacités d'action dont disposent les êtres de manière autonome – ici les végétaux – révélées dans l'influence que ces derniers exercent sur les mondes, les choses et les autres êtres. Aussi nommé « *puissance d'agir* », il se distingue du concept d'*intentionnalité*, qui nécessite une projection de la conscience, en relation à un objet ou un sujet, adaptée à un projet mental pouvant se concrétiser en pratique (Laplante, 2021).

Précisons qu'à la manière de l'anthropologue Marc Abélès, « *j'ai fait un choix. Celui de privilégier des questions qui me concernent directement en tant que citoyen[ne], plutôt que de me situer en observat[rice] de situations dont je ne me sentirais pas en quelque sorte partie prenante.* » (2005, 4). Étant moi-même éco-activiste attachée sentimentalement aux mondes forestiers, la question de la crise écologique m'ébranle depuis maintenant presque dix ans. Bouleversée par notre manque d'action envers le démembrement des mondes et la disparition de certaines manières de vivre qu'engendre cette crise, je me pose la question de nos capacités d'absorption de la situation nouvelle, de nos aptitudes à inventer d'autres manières de vivre, d'être, mais surtout d'agir. Si je ne cherche pas à réduire l'anthropologie à une *technè*, je l'envisage comme un mode d'approche du réel pouvant aider à penser les situations inédites auxquelles les humains font face aujourd'hui (Abélès, 2005). Et si la mission de l'anthropologie est de « *rendre intelligible la façon dont des organismes d'un genre particulier s'insèrent dans le monde, en acquièrent une représentation stable et contribuent à le modifier* » (Descola, 2005, 15), je choisis de m'exercer à cette tâche en éclairant la manière dont les éco-activistes du Bois de la Colombière appréhendent les mondes non-humains.

Note épistémologique

« *C'est parce que l'intuition est surhumaine qu'il faut la croire ;
c'est parce qu'elle est mystérieuse qu'il faut l'écouter ;
c'est parce qu'elle semble obscure qu'elle est lumineuse.* »

Victor Hugo, *Proses philosophiques* (1860-1865)

L'approche d'un terrain français tel que le Bois de la Colombière m'a conduite vers une autre manière d'aborder la pratique de l'anthropologie. Ayant auparavant réalisé une recherche au Costa Rica durant deux mois, cette nouvelle enquête m'immerge dans une approche endotique plutôt qu'exotique. Me conduisant dans une mise en abîme et une

inversion des cadres épistémologiques traditionnels que l'on m'avait instruit, l'enquête présentée ci-après est le reflet d'une tentative – parfois assurée, parfois maladroite – d'exercer dans le paradigme inverse de la discipline, de ne plus étudier l'*Autre* et le lointain, mais le *Nous* et le proche, tout en questionnant « *l'être-au-monde très particulier* » qu'est l'anthropologue (M. Abélès, 2005).

Il a longtemps été convenu qu'enquêter à partir de et sur *l'Ailleurs* constituait l'initiation souhaitable des chercheur·euse·s en anthropologie. Pourtant, qu'en est-il lorsque l'anthropologie s'exerce avec et sur des mondes connus ? Qu'est-ce que la proximité et l'étude de la familiarité produit comme science ?

Ce mémoire de Master 2 n'est évidemment pas apte à traiter cette vaste question. Son enjeu est plutôt de poser des prémices théoriques suffisamment affinées et tangibles afin d'amorcer une réflexion épistémologique plus large, qui pourrait être le projet de recherche d'une vie entière.

Notons que cette appétence à traiter épistémologiquement la production des connaissances anthropologiques naît du suivi d'une intuition. En novembre 2021, j'envisageais un travail sous une approche exotique à propos de la gestion forestière au Panama, mais les événements vécus au Bois de la Colombière ont déplacé mes perspectives de recherche. Répondant à un appel à soutien pour sa protection, diffusé sur les réseaux éco-activiste d'Extinction Rébellion, j'ai occupé cet espace pendant quelques temps pour en empêcher sa destruction et j'ai participé aux divers événements mis en place par la communauté éco-activiste locale.

Les personnes que j'y rencontrais me touchèrent, tant leur mobilisation était créatrice de sens pour elles, un sens décalé, teinté d'un certain *exotisme* vis à vis de la pensée *moderne*. Beaucoup répétaient que ce Bois méritait une attention singulière, que rien ne devait compromettre son existence, que sa destruction était une aberration. Mais pourquoi ces personnes se mobilisaient-elles pour du végétal ? Quelles significations étaient données à leur engagement pour ce bois plus qu'un autre ? Là fut ma première interrogation, portée par la volonté de comprendre la manière dont ces personnes

« réagissent et se positionnent face aux forces et aux contingences de l'histoire, aux injustices économiques ou sociales [...] et à la conservation » (Ciavolella, Wittersheim, 2016, 7).

J'ai conscience que travailler anthropologiquement en terrain connu – ou que l'on croit connaître –, ici celui de l'activisme environnemental, nécessite un regard singulier sur le quotidien, un décentrement de soi-même et de ses cadres de pensée. Ce travail a nécessité une profonde remise en question et a soulevé des jeux d'équilibriste entre le militantisme et le travail de recherche, à la manière d'une funambule. Les tenants et les aboutissants épistémologiques de cette enquête seront abordés tout au long de ce mémoire, en espérant rendre compte avec transparence des éventuels biais qui l'ont marqué.

Méthodologies & anonymat

Travailler sur la forêt selon l'approche de l'anthropologie de(s) la nature(s), permet d'interroger le rapport qu'entretient l'humain avec celle-ci et d'appréhender l'ensemble des concepts et outils qui lui permettent de concevoir cet écosystème complexe et ses parties.

Pour ce faire, j'ai choisi d'adopter une méthode empirico-inductive et de « *penser par les choses* » :

« *L'objectif de cette méthode est de prendre les « choses » comme elles se présentent sur le terrain, sans supposer immédiatement qu'elles signifient, représentent quelque chose d'autre, considérant que « l'expérience des choses sur le terrain est une rencontre déjà pleine de significations ».* » (Demeulenaere, 2017, 67 ; *apub.* Henare et al., 2007).

Pour accéder aux *choses* sur ce terrain, que l'on pourrait qualifier de contestataire, mon intégration a nécessité une posture s'élançant au-delà de la simple observation, en « *prenant part et [en occupant] une fonction déterminée dans ce qui est l'objet de l'observation* »

(Makaremi, 2008, 4), en m'engageant dans la *participation observante* avec Extinction Rébellion.

Si la *participation observante* est un terme alternatif à celui d'observation participante (Soule, 2007), il me paraît plus propice pour exprimer la méthode d'enquête menée et vécue. Mon implication sur le terrain surplombe bien souvent l'observation, en raison de mon engagement pris auprès des humains et du Bois de la Colombière. Relevant davantage d'un apprentissage que d'une technique (Laplante, Ingold, 2016, 225), cette méthode rend inséparable la théorie de la pratique et permet d'augmenter le pouvoir de l'observation par l'incorporation des pratiques, des savoirs et des normes sociales des communautés humaines avec lesquelles elle se construit. Me laissant affecter par le terrain (Favret-Saada, 1985 [1977]), l'immersion complète dans ce monde éco-activiste me permet de saisir avec nuance la complexité des logiques ontologiques qui le sous-tendent. Il s'agit alors de porter une attention aux *choses*, d'y être attentive au point de subir une transformation de soi (Laplante, Ingold, 2016), tout en faisant de l'engagement d'enquêtrice sur le terrain et de l'engagement activiste un « *levier de connaissance* » (Remy, 2014, 16) dans un mouvement de prise et de reprise théorique (Favret-Saada, 1985 [1977]).

C'est d'ailleurs grâce à cette immersion totale dans le réseau d'Extinction Rébellion que j'ai pu nouer des relations étroites avec les éco-activistes, que j'ai pu accéder à certaines informations qui sont tues pour d'autres personnes extérieures – ou une observatrice se situant en dehors –, et participer à des événements propres à ce réseau. Notons que de la même façon que Jeanne Favret-Saada ne put accéder à la connaissance de la sorcellerie dans le bocage mayennaise sans s'y « *laisser prendre* », les terrains où les conflits politiques sont virulents sont des lieux où « *il n'y a pas de place pour un observateur non engagé* » (Favret-Saada, 1985 [1977]).

Ainsi, de novembre 2021 à la fin du mois de juin 2022, j'ai suivi ces activistes en partageant leur vie quotidienne de manière pluri-temporelle (en raison de contraintes économiques, logistiques et professionnelles, mais aussi face aux aléas des événements locaux). Apprenant leur technique, me conformant à leurs normes sociales, assimilant

leurs codes langagiers, et m'engageant dans leur pratique militante, cette méthode me permet de rendre compte ethnographiquement des rapports entre ce collectif et le végétal.

Par ailleurs, afin de cerner le conflit politique dans les enjeux multiples qui le sous-tendent, des entretiens semi-directifs ont été réalisés auprès d'autres collectifs citoyens engagés dans la protection du Bois de la Colombière. J'ai ainsi pu collecter cinq récits de vie visant d'une part à éclaircir les trajectoires personnelles menant à la mobilisation au Bois de la Colombière et d'autre part à connaître d'autres versions de l'histoire locale et du présent conflit que celle contée par la presse. Je me suis donc entretenue avec deux membres actuels et un ancien membre du collectif Fier Aravis, un membre de la Nouvelle Montagne et un membre de France Nature Environnement Haute Savoie (ces trois collectifs étant regroupés sous la bannière de Sauvons le Plateau de Beaufort). Pour ouvrir à d'autres enjeux, un entretien exploratoire fût réalisé auprès du directeur général d'une société internationale d'enneigement artificiel.

Néanmoins, en raison de la situation de violence symbolique, politique et physique dans laquelle se déroule cette enquête ethnographique j'ai choisi, à la suite de ces entretiens, de ne pas délivrer d'éléments intimes non liés au sujet de cette enquête. La pluralité des formes des pressions sociales subies par les personnes sur le terrain révélées par les entretiens sont telles que ce travail ne s'attache pas à divulguer la quotidienneté politique de ces dernières, au sens de Geneviève Pruvost (2013 ; 2021), mais porte un regard sur les modalités de rencontre entre les humains et les végétaux dans des démarches d'action collective, au sens de David Graeber (2009).

Ces pressions sociales vécues sont taboues. Pourtant, elles constituent des formes de répression politique non négligeables oscillant entre l'intimidation physique directe (par les menaces de mort et d'incendie de chalet) et l'isolement social, en passant par le sabotage de la vie professionnelle jusqu'au contrôle judiciaire ou sanitaire des personnes engagées. Si analyser ce tabou et les logiques qui le sous-tendent serait pertinent pour approfondir l'analyse anthropologique du conflit politique le concernant, je choisis de ne pas m'épancher sur ce sujet, pour ne pas trahir la confiance des personnes avec lesquelles cette enquête se construit. Dans la volonté de penser en amont l'impact que peut avoir cet

écrit, je choisis d'écrire une ethnographie sans divulguer d'identité, de lieu de vie, me contentant de définir les groupes sociaux d'appartenance. Il s'agit d'imposer un flou, de ne pas s'épancher sur les trajectoires et les histoires personnelles, en gommant toutes traces d'individualité qui ne soient pas nécessaires à notre objet d'étude. Si ce choix empêche toute interprétation sociologique approfondie des collectifs humains à partir desquels se constitue ce travail, il n'évite pas d'appréhender le questionnement anthropologique global le concernant.

Ainsi, l'analyse ethnographique des modalités de rencontres existantes entre les humains et les arbres au sein de l'interventionnisme politique de la communauté du Bois de la Colombière est dépeinte dans ce mémoire au sein de deux parties distinctes, divisées en six chapitres, eux-mêmes subdivisés en deux ou trois sous parties.

La première partie de ce mémoire⁶ pose les contours situationnels de l'enquête de terrain, en présentant les tensions sociales, économiques et politiques au sein du territoire qu'elle concerne. Elle se compose en trois chapitres.

Le chapitre 1 illustre les particularités botaniques des forêts de montagnes alpines et dresse le portrait écologique du Bois de la Colombière. Situé sur le Plateau de Beauregard, une zone protégée pour sa richesse en biodiversité dans la Vallée des Aravis, il est question de la faune et la flore évoluant dans cet espace forestier, laissé en libre évolution et peu fréquenté par l'être humain.

Le chapitre 2 décrit le projet de retenue collinaire menaçant l'équilibre écologique du Bois de la Colombière en s'attachant à délivrer les éléments historiques et économiques sous-tendant les logiques des acteurs promouvant cet aménagement territorial. À partir du concept de l'« *agir anthropocénique* » (Fressoz, Bonneuil, 2016), ce chapitre analyse les

6 Cette partie sera reprise pour une soumission d'article dans une revue de sciences sociales à l'hiver 2022, article qui sera rédigé en collaboration avec le sociologue Mikael Chambru, spécialiste des controverses environnementales en montagne et rattaché au laboratoire Labex Innovation et Transitions Territoriales en Montagne (ITTEM) de l'Université Grenoble-Alpes ; elle sera aussi utilisée pour rédiger un fanzine à diffuser publiquement retraçant l'histoire de la lutte pour le Bois de la Colombière.

conséquences sociales, économiques et écologiques de la modernisation industrielle de la pratique du ski sur le territoire de la Clusaz, municipalité porteuse du projet.

Le chapitre 3 montre que les aménagements territoriaux favorables à une industrialisation et une exploitation des éléments naturels, tels que la neige et la montagne, ne s'opèrent pas sans opposition, révélant des conflits ontologiques liés à des conceptions de l'environnement distinctes. S'appuyant sur une genèse des mobilisations citoyennes dans la Vallée des Aravis et de la Clusaz, il décrit la formation, la composition et les modes d'actions de la communauté activiste qui s'oppose au projet de retenue collinaire de la Colombière.

La seconde partie du mémoire⁷ entreprend d'analyser les modalités d'inter-relations entre les humains et les arbres du Bois de la Colombière auprès de la communauté activiste d'Extinction Rébellion et de son réseau. Son intérêt porte sur les savoirs et les pratiques dont ces personnes font acte envers et avec le monde végétal. Elle se compose également en trois chapitres.

Le chapitre 4 expose une discussion théorique au sujet de la place des mondes végétaux dans la lecture analytique des mondes humains. Il dresse un état de l'art non-exhaustif du tournant végétal, émergeant à la suite du tournant ontologique, et questionne ses postulants théoriques – notamment l'*agentivité* végétale – au profit d'une lecture ethnographique des mondes sociaux.

Le chapitre 5 traite des appréhensions de l'arbre à travers l'analyse ethnographique des pratiques et des discours relatifs à sa défense (piquer les arbres et s'*armlocker* au tronc) ou à son usage (travailler le bois) mis en place par les activistes. À partir du concept du « *care* » (Tronto, 2009) et du « *devenir plante* » (Laplante, 2017) il réfléchit aux modalités relationnelles et porte un regard sur les manières dont les arbres affectent les humains. Ce chapitre montre que diverses représentations de l'arbre, pensé parfois comme altérité vivante ou comme matière morte, coexistent et conditionnent l'exercice de certaines

⁷ Cette partie sera présentée lors d'une communication scientifique le 7 octobre 2022, durant le vingtième séminaire annuel d'ethnobotanique du domaine européen, « Retour en forêt », organisé par le Musée et Jardins de Salagon, dont les actes feront l'objet d'une publication.

pratiques. En tant qu'altérité vivante, les activistes font preuve d'une relation empathique envers la vie végétale, rendant possible une rencontre entre deux sujets, tandis qu'en tant que matière morte, cette empathie se métamorphose en une vision utilitariste où l'arbre n'est plus que bois.

Le chapitre 6 porte un regard sur le changement de perspective induit par la pratique de la grimpe dans les arbres. En invoquant le concept d'« *enskilment* » (Ingold, 2000), il montre que cette pratique nécessite à la fois une projection singulière de l'humain au sein de l'écosystème du Bois de la Colombière et des réajustements des perceptions sensorielles humaines vis-à-vis des non-humains. Dans le cadre de cette pratique, l'être humain développe une « écologie de l'attention » envers les altérités en présence vis-à-vis desquelles il se positionne en protecteur. Ce chapitre se clôt sur le rituel du planté du bâton, dont l'analyse ethnographique permet de révéler la construction de l'identité écologique des activistes de la Colombière.

Partie 1. Controverses dans la Chaîne des Aravis

La dimension générique du terme forêt ne fait pas de distinction sur ses caractéristiques micro-régionales (Hardin, 2005). Pourtant, elle est présente sur près d'un tiers des terres émergées et possède des caractéristiques diverses, éloignées de l'universalité que suggère sa terminologie. Celle qui concerne cette enquête anthropologique se localise en Haute Savoie, et se rattache à l'ensemble des forêts de moyenne montagne.

Elle est nommée le Bois de la Colombière par les locaux et géographiquement, et est le lieu d'un conflit politique virulent depuis deux ans, qui en fait un symbole des luttes locales de montagne. Au sein de ce territoire, délimité par des frontières invisibles et peu fréquenté par l'humain, une communauté humaine particulière se dessine, celle des protecteur·rice·s de la Colombière, regroupé pour la plupart au sein du collectif Sauvons le Plateau de Beauregard.

Afin d'aborder ce terrain ethnographique singulier, il est nécessaire d'introduire le Bois de la Colombière en évoquant ces caractéristiques écosystémiques particulières et son ancrage dans le territoire montagnard. C'est ensuite à travers un portrait historique et économique de la Clusaz, commune porteuse du projet contesté menaçant l'existence du Bois, que je rends compte des conflits ontologiques à l'œuvre sur le terrain. Enfin, l'histoire récente des mobilisations citoyennes de la Vallée des Aravis donne des clés de compréhension des caractéristiques constitutives et des logiques structurelles de la communauté nouvellement créée des activistes du Bois de la Colombière, dont les voix s'élèvent contre un modèle économique et pour la protection du lieu.

Note méthodologique

Cette partie fait usage de différents entretiens semi-directifs réalisés auprès de citoyen·ne·s engagé·es et d'acteurs économiques. Au vu des pressions sociales et politiques qu'il·elle·s subissent et afin d'éviter toutes retombées malencontreuses, le choix a été fait de ne pas révéler d'éléments permettant l'identification des personnes. Ainsi Claire, Chloé, Damien, Pirate et François, sont présenté·e·s comme des membres du groupe élargi Sauvons le Plateau de Beauregard, bien qu'il·elle·s appartiennent – ou non – à des collectifs singuliers s'y attachant. Dans la même logique, leur prénom a été modifié.

Ce choix épistémologique a été construit en conformité avec l'un des principes promu par le Code éthique de l'*American Anthropological Association* (AAA), à savoir :

« Les chercheurs en anthropologie ont des devoirs élémentaires à l'égard des personnes, des espèces et des matériaux qu'ils étudient ainsi qu'envers les personnes avec lesquelles ils travaillent. Ces devoirs peuvent s'avérer supérieurs aux objectifs de la quête de nouvelles connaissances, et peuvent conduire à des décisions de ne pas entreprendre ou d'interrompre un projet de recherche [...]. Ces obligations éthiques consistent :

- à éviter un préjudice ou un tort, étant entendu que le développement des connaissances peut conduire à un changement qui peut être positif ou négatif pour les personnes ou les animaux avec lesquels on travaille ou qui sont étudiés. »

(American Anthropological Association, 2013, 10-11)

Chapitre 1. Terrain d'enquête : le Bois de la Colombière



Figure 1: Tourbière du Plateau de Beauregard et le Bois de la Colombière en fond (Photo: Marion Picard)

1.1. Particularités botaniques des forêts des montagnes alpines

La forêt n'est pas immuable, elle change et évolue constamment selon des facteurs internes ou externes, allant des phénomènes anthropiques jusqu'à l'action des plus minces champignons formant le mycélium, en passant par les conditions topographiques. D'un point de vue scientifique, ce sont principalement les éléments climatiques locaux (notamment en termes de température et de pluviosité) et l'action du sol qui déterminent les caractéristiques d'une forêt (Bastien, Bournérias, 2022). Mais ces derniers ne sont pas suffisant pour déterminer l'implantation d'un type forestier : les êtres vivants – animaux, insectes, végétaux – qui constituent la forêt et vivent en son sein exercent « *une influence considérable sur le peuplement forestier, et aussi sur son évolution* » (Ibid.), sans oublier que l'action humaine est « *inséparable de l'évolution forestière* » (Ibid.).

Dans les territoires de montagne, connus pour être soumis à des conditions climatiques et topographiques contrastées, les forêts se propagent de manière singulière, s'étalant et s'adaptant aux reliefs et aux aléas météorologiques. Cherchant à classer les conditions de la vie végétale, les sciences botaniques catégorisent les peuplements forestiers montagnards selon quatre « *étages longitudinaux* » (Aubouin, Debardieux, Ozenda, Scheurer, 2022) :

- l'étage collinéen, jusqu'à 800 mètres d'altitude, composé majoritairement de feuillus (chêne, hêtre et charme) ;

- l'étage montagnard, de 800 mètres à 1 500 mètres d'altitude, où les conifères se mélangent aux feuillus (faisant apparaître le sapin) et dont le peuplement est souvent dominé par le pin sylvestre ou l'épicéa ;

- l'étage subalpin, de 1 500 à 2 200 mètres d'altitude, où se retrouvent une diversité de pins, le mélèze, l'épicéa ainsi que des arbrisseaux divers (myrtilles, genévriers, rhododendrons...) ;

- l'étage alpin, au-dessus de 2 200 mètres d'altitude, où les arbres disparaissent.

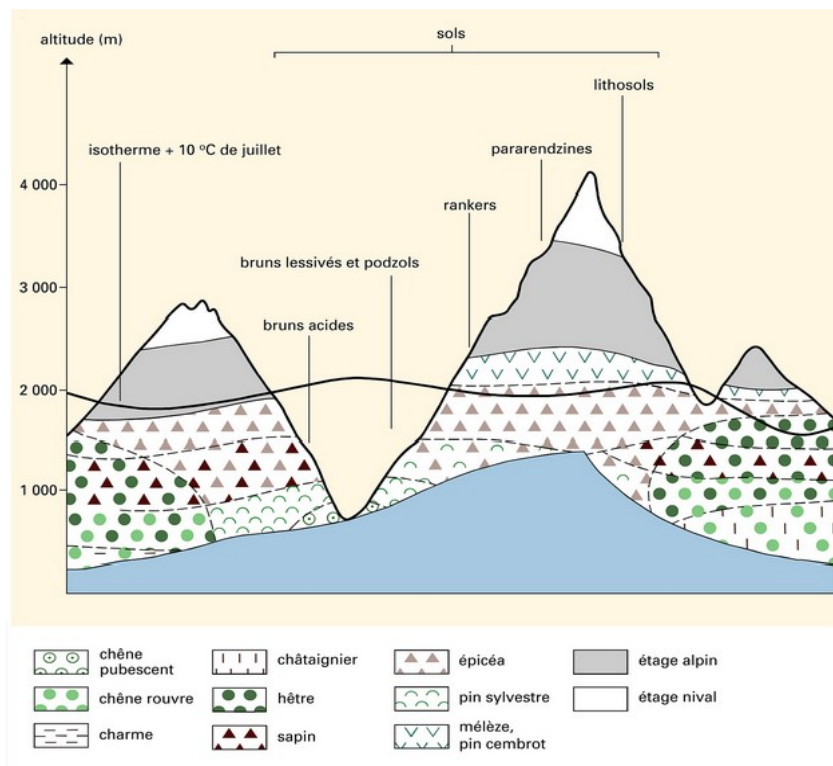


Figure 2: Étages biogéographiques en montagne (Source : Pierre Barrere, 2022)

Le Bois de la Colombière, dont l'altitude varie de 1350 mètres à 1552 mètres, se situe à cheval entre l'étage montagnard et l'étage subalpin. Avec une dominance d'épicéas, il renferme des bouleaux, des sapins, une diversité d'arbustes (dont des myrtilles), sans oublier les multiples espèces d'herbacées.

Notons que les réalités végétales du Bois de la Colombière sont plus complexes que la classification botanique présentée, et les espèces végétales s'y trouvent en grand nombre, au-delà des arbres. Nous pouvons soulever ici la critique d'Anna Lowenhaupt Tsing (2020) à l'égard du caractère universalisant de la science botanique, gommant les diversités des écosystèmes pour rentrer dans une case globaliste, que nous aborderons plus loin.

1.2. Le Bois de la Colombière, zone-refuge d'espèces protégées

Le Bois de la Colombière est situé à proximité directe de la Zone Natura 2000 du Plateau de Beauregard⁸ qui s'étend sur 413 hectares, et de la Tourbière de la Colombière, placée sous un arrêté préfectoral de la protection de biotope. Les tourbières ont des fonctions écologiques dans le filtrage et la retenue des eaux, mais aussi dans la captation du carbone. Alors qu'elles ne couvrent qu'entre 3 % et 5 % des surfaces terrestres, elles retiennent environ 25 % du stock mondial de carbone (Loisel, et *al.*, 2020).

Très riches en biodiversité, les zones du Plateau de Beauregard abritent près d'une centaine d'espèces protégées en France⁹:

- six espèces végétales dont la dactylorhize de Mai, la Luzule des bois et l'Epipactis des marais ;

- quatre reptiles, le lézard vivipare, le lézard des murailles, la couleuvre helvétique, la coronelle lisse ;

8 La zone est classée ainsi depuis 1998.

9 Voir l'extrait de l'avis délibéré de la Mission Régionale d'autorité environnementale à propos de la retenue d'altitude de la Colombière rendu le 21 août 2020 (URL: http://www.mrae.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/20200823_apara-la_clusaz-colombiere-finalpublie.pdf) et l'Inventaire National du Patrimoine Naturel concernant le Plateau de Beauregard, code référentiel FR8212029 (URL : <https://inpn.mnhn.fr/site/natura2000/FR8212029>)

- deux amphibiens, la grenouille rousse et le triton alpestre ;
- quarante espèces d'oiseaux dont sept espèces dites d'intérêt communautaire : la chouette chevêchette d'Europe, la gélinotte des bois, le pic noir, le tétras lyre, le faucon pèlerin, la bondrée apivore et l'aigle royal ;
- des mammifères dont l'écureuil roux, et la chauve souris ;
- 29 espèces d'insectes dont quatre espèces d'odonates, 22 espèces d'orthoptères et 3 espèces de papillons de jour, l'Azuré des paluds, l'Azuré de la sanguisorbe, le Damier de la Succise.

L'Inventaire National du Patrimoine Naturel pointait l'importance de la protection du Plateau et de la tourbière en 2016, en indiquant les éléments constituant leur vulnérabilité et le besoin d'une surveillance humaine, pourtant inexistante aujourd'hui :

Sur le plateau de Beauregard, les enjeux sont multiples, à la fois économiques, écologiques et touristiques. La présence de l'homme sur ce massif constitue une nécessité pour le maintien de la mosaïque des habitats d'intérêt communautaire. Mais, si les pratiques s'intensifiaient, l'équilibre entre ces enjeux s'en trouverait rompu. En effet :

- * la fréquentation touristique (d'été ou d'hiver) peut perturber la tranquillité ou la qualité des espèces;
- * des aménagements touristiques mal conçus pourraient avoir un impact irréversible sur le site ;
- * certaines pratiques agricoles ou forestières peuvent également s'avérer dangereuses pour le maintien de la qualité d'habitats ou d'espèces d'intérêt communautaire (drainages, pollutions organiques, pistes forestières...).

Le Bois de la Colombière, situé directement à l'orée des espaces classés, joue un rôle écologique dans ce schéma. Il est considéré comme un lieu de reproduction et de nichage de diverses espèces par les associations environnementales et les organismes d'État.



Figure 3: Périmètre de la zone Natura 2000 du Plateau de Beauregard et Bois de la Colombière (Source: Inventaire National du Patrimoine Naturel, URL : <https://inpn.mnhn.fr>).

1.3. Une forêt non-exploitée et peu fréquentée par les êtres humains

Non-exploité par l'industrie forestière et peu fréquenté par l'humain, cet espace forestier est marqué par la tempête de 1999, qui a laissé sur son passage de nombreux arbres morts servant aujourd'hui d'humus. Une clairière se situe en son cœur, à son point le plus plat et le plus culminant (1552 mètres d'altitude) et accueille une infrastructure de chasse – la seule trace humaine sur les lieux hormis quelques sentiers peu entretenus. D'un point de vue paysager, perçu de l'extérieur comme de l'intérieur, le Bois garde un aspect peu anthropisé. Autour, quelques pistes de ski de fond sont tracées, et quelques chalets se trouvent à une distance assez lointaine.

Plusieurs chemins conduisent au Bois de la Colombière : deux partent du Col de la Croix Fry – situé au sud-ouest du lieu et où se trouve un large parking, des remontées mécaniques, et des structures touristiques (restaurants, hôtels) – et deux autres sont accessibles à partir de la route du Col des Aravis. Ces chemins sont accessibles aux véhicules motorisés jusqu'à un certain point, où la route se transforme en sentier plus étroit, à l'orée du Bois. La plupart du temps, ces sentiers sont empruntés par des randonneur·euse·s en raquettes ou à pied, par des skieur·euse·s, des chasseur·euse·s et – plus récemment – par des militant·e·s, comme Damien, membre du collectif Sauvons le Plateau de Beaugard, me décrivant le lieu lors d'un entretien :

« C'est une forêt, avec un chemin qui passe, et autour c'est magnifique : des montagnes partout, quasiment à 360 degrés. Tu vois pas trop les habitations, il y en a très peu à proximité. Et que ce soit en été ou en hiver, t'es au calme alors, il y a une espèce de quiétude hyper appréciable alors qu'en hiver, les pistes sont pas si loin. Pour y aller, tu fais un petit trajet à pied, avec la vue sur la montagne, mais au-delà de l'éprouver à pied, en raquettes, ou autre, quand tu y es, même si tu te rends pas forcément compte de la tourbière à côté, au printemps tu sens l'eau, la vie qui ruisselle... - ça tu le vois moins en plein hiver parce que tout est recouvert par la neige, c'est une autre forme de magie, c'est plus silencieux. Mais quand t'entends l'eau qui circule pas loin, tu vois que tout est un peu humide, tu vois tous les insectes

qui sortent, tu entends les oiseaux. Sur des zones comme ça, le silence te permet de profiter, d'avoir une bonne acuité à ce qui se passe, notamment dans le monde de la nature, que ce soit pour les insectes, les oiseaux, voire les mammifères.. et la flore ! T'es en éveil et tu sens que la nature se réveille. Malheureusement, il y a de moins en moins d'espaces comme ça. »

Que font les militant·e·s dans cet espace si peu fréquenté ? Quelles visions nouvelles apportent-il·elle·s dans ce lieu à l'abandon de toute gestion étatique et humaine ?

Chapitre 2. Un Bois sous tension économique

2.1. L'implantation d'une retenue collinaire au Bois de la Colombière

Depuis l'année 2020, le Bois de la Colombière est sujet à une controverse humaine autour de l'implantation d'une retenue collinaire, un bassin de stockage des eaux en surface, qui induirait la destruction de huit hectares de son écosystème.

Ce projet, nommé la retenue de la Colombière, est porté par la commune de La Clusaz, située au nord-est du site, à cinq kilomètres à vol d'oiseau. La retenue est pensée « pour stocker un volume de 148 000 m³ d'eau, sur une emprise de 3,8 hectares, avec une digue de 12 mètres de hauteur »¹⁰ et pour se faire, « les terrassements nécessaires à la création induiront près de 90 000m³ de matériaux en équilibre déblais/remblais »¹¹, un chantier se chiffrant à plus de 10 millions d'euros, dont la dépense serait répartie entre les O des Aravis¹², la Société d'Aménagement Touristique d'Exploitation de La Clusaz (SATELEC) avec une subvention du conseil départemental de la Haute Savoie.

D'un point de vue pragmatique, la retenue capterait les eaux de source de la Gonière, et celles de Combe Rouge (en période de forte disponibilité, du printemps à l'automne), situées en contrebas. Par le biais d'une pompe, les eaux seraient remontées pour remplir le bassin, puis stagneraient en surface jusqu'à ce que la commune en face usage. Un tiers de l'eau captée servirait à répondre aux besoins de consommation de la population locale et des activités agricoles du territoire, quand les deux tiers restant seraient utilisés pour générer de la neige artificielle, afin d'assurer la pérennité économique du village de La Clusaz, dont l'activité touristique principale se base sur le ski alpin.

Ce dernier point soulèvent des controverses locales.

10 Voir l'extrait de l'avis délibéré de la Mission Régionale d'autorité environnementale à propos de la retenue d'altitude de la Colombière rendu le 21 août 2020 (URL: http://www.mrae.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/20200823_apara-la_clusaz-colombiere-finalpublie.pdf) et l'Inventaire National du Patrimoine Naturel concernant le Plateau de Beaugard, code référentiel FR8212029 (URL : <https://inpn.mnhn.fr/site/natura2000/FR8212029>)

11 *Ibid.*

12 O des Aravis est l'organisme de gestion territoriale des eaux sur le territoire.

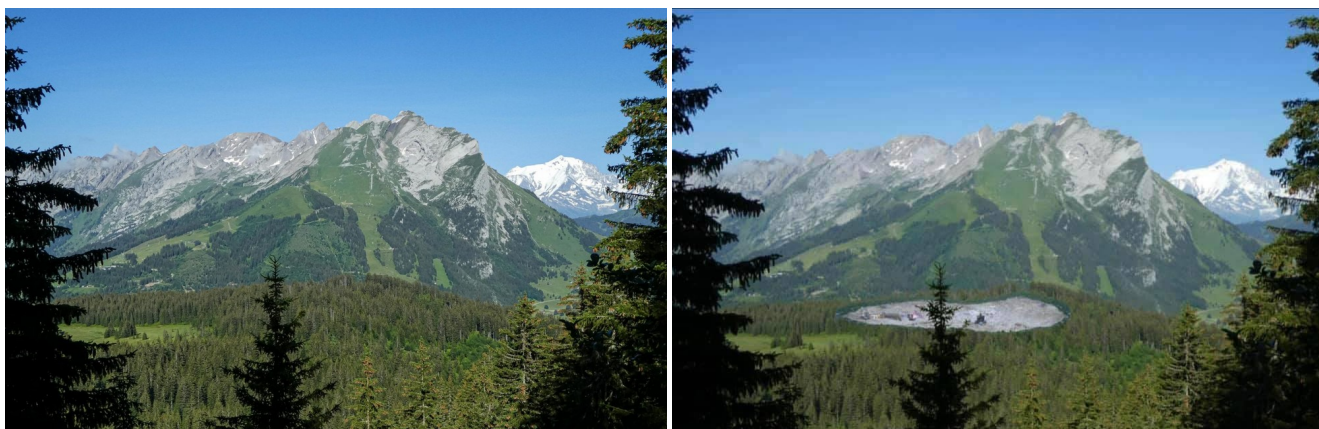


Figure 4: Photo-montage illustrant l'emprise du projet de la retenue collinaire (Crédit : Pierre Tardivel)

Pour le maire de la commune, Didier Thévenet (ancien adjoint et président de l'office du tourisme de La Clusaz, attaché au parti de la République en Marche), il s'agit d'une solution de transition nécessaire au vu des conditions climatiques à venir. La retenue assurerait trente ans d'enneigement de la station, permettant à court et moyen terme l'enneigement de 33 hectares de pistes de ski à l'horizon 2026, et, à plus long terme, de 41 hectares. L'objectif est de couvrir le domaine skiable à 47 % en neige artificielle, contre 27 % aujourd'hui, en assurant les jonctions des pistes entre les différents domaines skiables, de Manigod à La Clusaz. Quatre retenues collinaires sont présentes sur le territoire et utilisées pour l'alimentation des canons à neige : la retenue de l'Étale, la retenue de Balme, la retenue du Lachat et la retenue de la Ferriaz. Elles représentent une capacité totale de 271 000 m³ d'eau¹³, considérant qu'1 m³ cube produit 2 m³ de neige¹⁴.



Figure 5: Retenue de Balme (Source : Ski-Aravais 2015)

13 Journal des Propriétaires des Aravis, La Clusaz n°133 avril/mai 2019 (URL : <https://www.jdparavis.info/article/nouvelle-retenue-daltitude.19213.php>)

14 Selon un directeur de groupe industriel (leader mondial) spécialisé dans la conception et la fabrication – entre autres – de systèmes d'enneigement, rencontré en mai 2022 pour un entretien.

En résumé, la commune de La Clusaz envisage la création d'une 5^{ème} retenue collinaire destinée à prévenir une pénurie d'alimentation en eau potable, à compléter sa capacité à produire de la neige de culture sur l'ensemble de son domaine skiable.

L'objectif clairement annoncé est de financer, par une activité de sports d'hiver soutenue, les investissements nécessaires à la transformation de la station en une station touristique de toutes saisons.

Texte 1: Extrait des conclusions du Rapport de la Commission d'Enquête Publique du Département de Haute Savoie (Source : Site du département de la Haute-Savoie URL : <https://www.haute-savoie.gouv.fr>)

Rendu public début 2020, le projet a suscité un vif élan contestataire, dénonçant notamment la destruction du Bois, l'usage de la neige artificielle et une économie strictement basée sur le ski. À quelles visions du monde s'attache le modèle du ski ? Quel système de valeurs s'y réfère ? Quelles logiques le sous-tendent ?

2.2. La Clusaz, village-station depuis 1907

Si les territoires de montagnes sont très fragiles face aux changements climatiques (Martin, 2021), la question de la transition presse la plupart des villages d'altitude, inquiétant certain·e·s élu·e·s et habitant·e·s notamment dans les impacts économiques à venir (Chambru, De Oliveira, 2021). Mais qu'est-ce qui inquiète véritablement les locaux·ales ? Les enjeux écologiques actuels ou la perte d'un modèle ?

Depuis les années soixante, de nombreux villages de montagne ont choisi de baser leur économie locale sur le ski alpin, industrialisant la pratique et anthropisant les territoires. Bâtissant des aménagements touristiques divers (complexes hôteliers, pistes de ski, remontées mécaniques, retenues collinaires, systèmes d'enneigement...), ces derniers ont façonné les paysages de montagne que l'on connaît aujourd'hui et ont entraîné la prolifération d'un modèle économique particulier basé exclusivement sur le ski alpin. La

Clusaz, destination touristique de premier ordre, a ouvert ses portes au tourisme en 1907 et continue de miser sur cette économie aujourd'hui, dont l'activité concerne 87,2 % des établissements actifs de son territoire (en comparaison, 2,1 % concerne l'agriculture).



Figure 6: Étendue du domaine skiable de La Clusaz, relié à Manigod (Source: Site internet de La Clusaz URL: <https://www.laclusaz.com/plan-des-pistes.html>)

La commune offre aujourd'hui 85 pistes dont huit noires, 30 rouges, 31 bleues et 16 vertes, accessibles par 49 remontées mécaniques les « ski aux pieds ». Son domaine skiable s'étend sur 210 kilomètres, avec 125 kilomètres de pistes skiabiles, englobant le Massif de Balme, le Massif de l'Aiguille, celui de l'Étalle, de Manigod, et le Massif de Beauregard. La commune détient le domaine le plus étendu et développé de la région des Aravis.

Grâce à ses 5 massifs reliés entre eux, chacun ayant sa particularité, la station de La Clusaz offre un terrain de jeux immense. Vous pourrez ainsi varier les plaisirs, tout en suivant la courbe du soleil en partant du massif de l'Étalle jusqu'au massif de Balme. Le domaine culmine à 2600m d'altitude et propose un des plus grands dénivelés (plus de 1500m de descente !) avec en prime, des vues panoramiques à couper le souffle !

Texte 2: Description du domaine skiable (Source: site internet de La Clusaz URL: <https://www.laclusaz.com/ski.html>)

Le domaine de La Clusaz, s'inscrit par ailleurs plus largement dans celui du Massif des Aravis, dont l'accès est assuré par différentes liaisons entre les stations du Grand Bornand et de Saint Jean-de-Sixt (situées à l'ouest de la commune, à quelques kilomètres à vol d'oiseau). Pris dans son ensemble, ce domaine comprend 145 pistes de ski alpin, 48 pistes de ski de fond pour 74 remontées mécaniques, offrant plus de 220 kilomètres de pistes skiabiles¹⁵.

2.3. L'industrialisation de la neige, vers un « agir anthropocénique » ?

Pour consolider le modèle du ski, et son industrialisation, la neige artificielle s'est imposée à La Clusaz comme la garantie de son développement économique depuis l'année 1992¹⁶.

Afin de mieux saisir les enjeux autour de la neige artificielle, un détour technique est nécessaire. Le système d'enneigement le plus commun sur la station est le canon à neige : grande perche de cinq mètres de long, elle propulse de l'eau sous formes de fines gouttelettes dans l'air ambiant froid (au-dessous de moins deux degrés), qui va geler puis se transformer en neige. L'eau captée provient des retenues collinaires (qui, le plus souvent, sont remplies par les eaux de ruissellements, telles que la neige fondue) et est ensuite conduite jusqu'aux pistes à travers un système de canalisation souvent très vaste. Cette technicité a été porteuse pendant près de trente ans, mais les responsables commerciaux avouent sa limite technique actuelle :

« On a atteint les limites, on peut peut-être se rapprocher du zéro mais on a atteint les limites de ce qu'était possible. Si la planète continue à se réchauffer il est évident qu'il y aura des limites à tout ça. Par exemple, aujourd'hui certains fabricants commercialisent ce qu'on appelle des carrières à neige : on produit de la neige dans des enceintes réfrigérées, on peut produire de la neige même si il fait 30° à l'extérieur.

15 Données issues du site Ski Aravis (URL : <http://www.ski-aravis.com/domaine-skiable-du-massif-des-aravis.html>)

16 Voir le reportage de l'INA (2011) *Canon à neige et manque d'eau : exemple de La Clusaz* (URL: <https://fresques.ina.fr/montagnes/fiche-media/Montag00011/canons-a-neige-et-manque-d-eau-exemple-a-la-clusaz.html>)

Mais on veut pas aller sur ce terrain, y a cette notion de protection de la planète qui doit être prise en compte. Tout le monde a fait des recherches dans ce domaine là, on peut tous produire par des températures dites positives, mais c'est des sujets qu'on veut pas traiter. Ça a pas de sens. » - Extrait d'entretien avec un directeur de groupe industriel spécialisé dans la neige de culture.

Ce modèle a par ailleurs longtemps été controversé, notamment à propos de la consommation d'eau qu'elle nécessite en période de sécheresse¹⁷. Or l'économie du ski alpin est génératrice de nombreux bénéfices (il est question de cinq à neuf milliards d'euros sur la saison d'hiver dans les Alpes du Nord) tant et si bien que la neige est qualifiée d'« or blanc », limitant sa perception à sa monétarisation, à un objet-ressource.

Pourtant, le département de la Haute-Savoie (où l'industrie du ski apporte près de la moitié du PIB annuel) présente des inégalités sociales dépassant la moyenne nationale. Classé comme le troisième département le plus inégalitaire de France après Paris et les Hauts-de Seine, il revêt un écart de richesse non-négligeable en terme de niveau de vie entre les ménages plus aisés et les plus modestes¹⁸. En effet miroir, à La Clusaz, 1709 habitant·e·s vivent à l'année, pourtant, le nombre total de logements est de 5 198, incluant seulement 15,9 % de résidences principales, et 82,7 % de résidences secondaires¹⁹. Additionnées aux résidences touristiques – une vingtaine sur la commune – La Clusaz offre 23 000 lits touristiques²⁰, des lits utilisés majoritairement sur la saison d'hiver. Le Plan Local d'Urbanisme de La Clusaz²¹ parle d'« un marché de logement très tendu » et d'« un prix moyen du logement très élevé »²², empêchant l'installation des nombreuses personnes sur le territoire. La première personne que j'ai rencontré pour un entretien, en location depuis une vingtaine d'années, rend compte de cette situation, socialement critiquable.

17 Voir Capra, Frapna, Montagne Wilderness (2011), L'abus de neige artificiel fait souffrir l'écosystème alpin (URL : <https://reporterre.net/L-abus-de-neige-artificielle-fait>)

18 D'après les données de l'INSEE, Dossier Auvergne-Rhône-Alpes N° 6 - Février 2021 (URL : https://www.insee.fr/fr/statistiques/fichier/5209342/ar_ind_6_Auvergne-Rhone-Alpes.pdf)

19 D'après les données de l'INSEE publiées en 2019 (URL : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101>)

20 Données issues du Plan Local d'Urbanisme de La Clusaz, diffusé en 2017, téléchargeable ici : <https://www.laclusaz.org/fr/urbanisme-travaux-et-environnement/plan-local-d-urbanisme/plan-local-urbanisme.htm>

21 *Ibid.*

22 Source site internet de La Clusaz (URL : <https://www.laclusaz.org/fr/urbanisme-travaux-et-environnement/plan-local-d-urbanisme/plan-local-urbanisme.html>)

Chloé, citoyenne engagée sur son territoire, est contrainte de déménager afin de libérer son logement pour le laisser au tourisme : elle n'a pas pu se reloger à La Clusaz. Lors de notre rencontre, elle me dit :

« Le nombre de lit, on est 1700 habitants et y a plus de 20 000 lits touristiques. Ça devient une ville en fait, pendant le temps de vacances. On passe d'un village à une ville donc oui en aménagement, en infrastructures, en pression sur les ressources c'est énorme. Ça multiplie par 20, plus ? » - Extrait d'entretien avec Chloé.

Dès lors, l'industrie du ski façonne les réalités économiques dans les villages de moyenne altitude de la Haute-Savoie mais conduit à des problématiques sociales et écologiques non négligeables, créant des écarts de richesse et des inégalités sociales d'un côté, détruisant la biodiversité de l'autre. La logique de l'économie close, orientée vers une course au profit bâtie sur l'industrialisation du ski et de la neige, est profondément marquée par une ontologie dite capitaliste, entendue non pas « *seulement [comme] un système économique, [mais comme] une organisation sociale qui inclut des dimensions politiques et idéologiques* » (François, Lemerrier, 2021).

La Clusaz, éprise par cette manière de concevoir les mondes, a ainsi vu « *ses valeurs, ses ressources, ses modes de vie affectés ou bouleversés par le processus de « modernisation » industrielle* » (Fressoz, Bonneuil, 2016, 282) au fil du temps, concentrant son modèle social, économique, voire culturel autour du ski :

« En même temps j'les comprends, ça fait cinquante ans qu'ils fonctionnent comme ça, changer et aller vers un truc qu'on comprend pas vraiment, c'est flippant. Ils sont habitués à ça, c'est une station aménagée, ils pensent que ça continuera comme avant : si y a moins de neige on en fabrique, on fait fi de tout les bouleversements climatiques. C'est comme par magie ! c'est aussi un besoin de croyance en fait, en l'aménagement, en la technique qui va nous sauver. » - Extrait d'entretien avec Chloé.

Comme toute société, La Clusaz semble prise dans l'effet d'inertie de son système de pensée (Descola, 1989, 405), et la commune ne semble pouvoir concevoir le village autrement que comme une station touristique. D'après l'anthropologue Aurore Monod Becquelin, « *la réorganisation du système de pensée est impossible, parce qu'il faudrait repenser la société pour repenser la pratique sur la nature, et les conceptions sont plus difficiles à changer que les pratiques* » (1989, 6), non sans rappeler l'introduction du livre de Mark Fisher, *Le réalisme capitaliste* (2018), nous spécifiant :

« *Il est plus facile d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme.* »

Pourtant, les dynamiques du capitalisme, prises dans le système écologique qu'il engage, c'est à dire dans sa manière d'organiser le tissu des relations entre les humains et les non-humains, sont de plus en plus dépeintes comme motrices des dérèglements géologiques terrestres contemporains et comme un modèle insoutenable (Balaud, Chopot, 2021). En ce sens, le projet de la retenue collinaire de la Colombière, visant la destruction d'un écosystème au profit de l'économie du ski, revêt tout d'une manière d'« *agir anthropocénique* » (Fressoz, Bonneuil, 216). Ce concept concerne les pratiques dont résultent la crise écologique actuelle – inspiré de l'hypothèse de l'*Anthropocène* – qui ne se déploient pas sans être accompagnées de critiques, de contestations ou de luttes (*Ibid.*, 282).

Ainsi, il serait intéressant de se demander sous quel prisme d'interprétation culturelle la commune de La Clusaz perçoit-elle son environnement dit naturel ? Comment appréhende-t-elle la neige, les montagnes, les forêts, les rivières qui traversent son territoire ? Sous quel cadre ontologique métamorphose-t-elle les éléments constitutifs de l'environnement vivant en valeur marchande ? Quelles priorités donnent-elles au modèle du ski face aux enjeux écologiques et comment l'industrialisation de cette pratique marque-t-elle les imaginaires ? Enfin, comment l'appréhension – en tant qu'action de saisir, mais aussi d'envisager avec inquiétude – de la crise écologique vient-elle bouleverser le modèle capitaliste du ski alpin promu par et constitutif des « villages-stations » ?

Note épistémologique

Parler de *l'agir anthropocénique*, pour définir les actes accumulés de la Clusaz en ce qui concerne la propagation des aménagements d'un modèle économique basé sur l'industrialisation du ski, ne s'opère pas sans prise de position. Néanmoins, ce constat ne se pose pas en jugement de valeur, mais s'inscrit dans la lignées des théories développées par l'hypothèse de *l'Anthropocène*. En évitant de s'appesantir trop longuement sur cette hypothèse et ses controverses, il est tout de même important de noter qu'entre autres termes, je rejoins la lecture de Donna Haraway, désignant l'Anthropocène « *plus [comme] un événement-limite qu'une époque, un peu comme la limite K-Pg entre le Crétacé et le Paléogène. L'Anthropocène est la marque de discontinuités sévères ; ce qui vient après ne sera pas comme ce qui a précédé.* » (Haraway, 2016, 76).

Chapitre 3. Une mobilisation citoyenne sous pression

« Comment ça commence les luttes maintenant ? J’vois en Tarantaise ou en Maurienne, y a tout un tas de groupes qui se monte. En fait c’est des groupes d’associations de citoyens qui sont excédés par une situation X on va dire, et qui luttent. Ils vont commencer à parlementer avec les élus, ils se prennent des baffes, donc ils commencent à faire du tapage médiatique, et ça, ça marche, car la cause est reconnue et noble – elles sont toutes nobles – et puis après quoi, on occupe les lieux, on appelle XR [Extinction Rébellion] et puis on y va. » - Extrait d’entretien avec Claire, membre du collectif Sauvons Beauregard.

3.1. Des voix s’élèvent contre les aménagements touristiques en montagne

Si les manières d’agir *anthropocénique* ne se mettent pas en place sans se confronter à des protestations (Fressoz, Bonneuil, 2016) d’ordre écologistes ou sociales, les aménagements en moyenne montagne ont connu eux aussi des controverses. Dans la région des Aravis, notamment au Grand Bornand, en passant par la Joyère et pour finir à La Clusaz, les élans citoyens ont été nombreux. Afin de mieux saisir l’ampleur de la mobilisation actuelle, qui s’agrège contre le projet de la retenue de la Colombière, un détour succinct par l’histoire récente des mouvements environnementalistes contestataires dans les Aravis paraît nécessaire.

En 2018, un chantier au mont Lachat lance une première controverse. Destiné à implanter un télésiège de six places, appelé Les Charmieux, sur la zone humide des Gettiers, ce chantier ouvrait la voie à l’agrandissement du front de neige²³ et à l’installation d’un tapis de remontée pour débutant. Son emprise concernait une vingtaine d’hectares et les travaux engageaient 21 millions d’euros. Une page Facebook (clôturée aujourd’hui)

23 Un front de neige désigne l’espace public de jonction entre une station et son domaine skiable, un point de liaison principal pour accéder aux pistes et en descendre. On y trouve des remontées mécaniques, des établissements commerciaux et de services, des logements, situés au bas des pentes skiabiles.

intitulée « Sauvons Le Lachat du Grand Bornand de la destruction » dénonçait cet aménagement, comme un projet d'une autre époque, favorisant une activité économique en perdition face aux enjeux climatiques. Les arguments avancés évoquaient les conclusions du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) et l'une des vidéos partagées sur la page avait été visionnée 60 000 fois et diffusée par un millier d'internautes²⁴. Le chantier fût bloqué une première fois par une personne seule, habitante du Grand Bornand, puis une seconde par une dizaine de militant·e·s d'Extinction Rébellion, en juillet 2019. Ces actions ont suspendant les travaux sur un temps très court, mais n'ont pas empêché la réalisation du projet : le télésiège est en fonction depuis la même année.

Après ces évènements, d'après Pirate, habitant de la région, « les Clubs Meds ont mis le feu à la Vallée » (extrait d'entretien). En 2019, le SCoT (Schéma de Cohérence Territoriale) Fier-Aravis²⁵ promu par la Communauté de Communes des Vallées de Thônes soulève un grand nombre de voix dissidentes. Le schéma incluait huit projets de complexes immobiliers (appelés UTN, pour unité touristique nouvelle) dont deux villages-vacances type Club Med. L'un était prévu à la Joyère sur la commune du Grand Bornand, et l'autre aux Chenons, sur la commune de La Clusaz.

Informé·e·s du SCoT de manière officieuse, par bouche à oreille ou par proximité avec des membres des communes concernées, différent·e·s habitant·e·s ont levé la voix et créé des regroupements citoyens en vue de dénoncer le manque d'information, mais aussi la bétonisation des montagnes, l'exode de la jeunesse et une industrie destructrice et qui n'est profitable qu'à une fine tranche de la population. L'association Protégeons la Joyère et le collectif Fier Aravis ont vu le jour dans ce contexte – ainsi que la liste électorale citoyenne ADN (Avenir Démocratie et Nature) – et ont travaillé notamment avec France Nature Environnement Haute Savoie et Montagne Wilderness. L'association Protégeons la

24 Voir l'article de Margot Desmas et Aurore Dupon, *Impact écologique et sécurité... Le vrai du faux du chantier à la station du Grand-Bornand* (2019) (URL : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/haute-savoie/impact-ecologique-securite-vrai-du-faux-chantier-station-du-grand-bornand-haute-savoie-1730169.html>)

25 Disponible à l'adresse suivante : <http://ccvt.fr/Dossier-d-enquete-publique-SCOT.html>, et pour cerner rapidement ces enjeux voir l'article de Margot Desmas *Faut-il craindre ... (art. cit.)*

Joyère se concentrait sur la défense du Plateau de la Joyère, afin de préserver ses espaces de prairies et d'alpages (une page Facebook fût d'ailleurs créée²⁶) tandis que le collectif Fier Aravis informait les habitant·e·s des enjeux du SCoT, par le biais de vulgarisation du dit document lors de conférences publiques (qui ont regroupé jusqu'à 500 personnes). Leur mobilisation coïncida avec la période d'ouverture de l'enquête publique. Cette dernière récolta près de 3 000 contributions (du jamais vu dans la Vallée) et 90 % d'avis défavorables à sa clôture, menant à la révision du SCoT et à l'abandon des deux Clubs Meds. Depuis cette victoire, les deux collectifs poursuivent la lutte pour défendre les Aravis face aux grands projets d'aménagement.

En 2020, le sentier de la Gouille est devenu l'objet d'une mobilisation citoyenne à La Clusaz, portée pour la première fois par la jeunesse locale²⁷. Elle concernait la protection d'un petit bois, à l'orée d'une rivière, lieu de rassemblement des jeunes cluses (habitant·e·s de La Clusaz). Le propriétaire local, un anglais en résidence secondaire, souhaitait abattre les arbres pour dessiner une route conduisant aux pieds de son chalet. Il avait obtenu un permis de construire auprès de la commune lors de l'achat du bien.

Pour protester, une manifestation fût organisée à La Clusaz, à la fin de laquelle les citoyen·ne·s ont symboliquement entouré les arbres de leurs bras, utilisant leur corps en rempart. Sur les réseaux sociaux (Facebook), plusieurs vidéos furent diffusées, expliquant l'âge des arbres, leur système évolutif, les conséquences de leur abattage sur l'écosystème. Pour la première fois dans les mobilisations des Aravis – dans la limite de mes connaissances – les arbres devenaient la raison principale de l'élan citoyen, les motivations de l'engagement. Est-ce en lien avec la jeunesse ? Bercée dans les enjeux de la crise écologique, la jeunesse de l'époque déplace-t-elle le curseur des mobilisations vers une sensibilité accrue envers les végétaux ?

26 La page Facebook de l'association Protégeons la Joyère est toujours accessible à travers ce lien : <https://www.facebook.com/protégeonslajoyere>

27 Voir l'article de M.D. et d'Ingrid Pernet-Duparc (2020) "*Il n'y a pas besoin de ce massacre*": vaste mobilisation à la Clusaz contre un projet de route traversant une forêt. (URL: <https://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/haute-savoie/il-n-y-pas-besoin-ce-massacre-vaste-mobilisation-clusaz-contre-projet-route-traversant-foret-1841484.html>)

Il est important de noter que dans la plupart des cas, les personnes motrices dans ces collectifs vont et viennent, se mobilisent et se démobilisent au gré de leur vie et des aléas qui l'accompagnent. Tel une sorte de *turn over* des mobilisations, chaque humain y participant amène ses savoirs-faire et sa sensibilité personnelle. Certaines personnes suivent et alimentent ces collectifs sur un temps long, motivées par l'envie de défendre une autre vision des montagnes et souvent mues par un sentiment de révolte et d'injustice face aux ravages du présent modèle économique, tant sur les écosystèmes que sur les humains. Ils ont accumulé des savoirs et des savoirs-faire concernant leur territoire, servant aujourd'hui de contre-pouvoir. Notons que ces collectifs cherchent à arrêter les projets d'aménagements axés sur le ski²⁸, sans pour autant renoncer à cette pratique, loin de là, comme l'exposent la plupart des citoyen·ne·s avec lequel·le·s j'ai pu discuter :

« On est tous des fans de ski, mais au bout d'un moment stop quoi. C'est justement parce qu'on aime aussi le ski qu'on veut arrêter cette fuite en avant. » -
Extrait d'entretien avec Chloé.

« J'suis pas anti-développement, j'aime le ski aussi, on fait pas de la guerre anti-ski, c'est mettre des limites parce qu'on sait pas où on va. À une époque c'était quinze mille lits qu'étaient prévus [à La Clusaz] maintenant y a plus de 25 000 lits, à un moment faut arrêter. » - Extrait d'entretien avec François.

3.2. Genèse de la mobilisation contre le projet de retenue collinaire de la Colombière

Suite à ces diverses mobilisations, les citoyen·ne·s de La Clusaz et de la Vallée des Aravis s'organisent face aux aménageurs des montagnes, partageant leur savoir-faire et renforçant leurs connaissances des territoires pour mettre en place un certain contre-pouvoir. Face aux manières d'*agir anthropocénique*, il·elle·s opposent des formes d'*agir environnementaliste*, se référant à des ontologies singulières et à des répertoires d'action qui

28 Voir l'article de Sandy Plas (2020) *Aménagement en montagne: levée de boucliers citoyenne* (URL : <https://www.montagnes-magazine.com/actus-amenagement-montagne-leeve-boucliers-citoyenne>)

manifestent une attention particulière à l'environnement²⁹ (Paddeu, 2017). Ces manières d'« agir environnementalistes » s'opèrent, nous le verrons, avec et au-delà de l'humain, dans des formes de relations étroites avec les non-humains, ce qui semble s'opposer ontologiquement aux manières d'*agir anthropocénique*, manifestant une attention particulière à l'humain et à l'organisation capitaliste des mondes. Avant d'entrer dans l'analyse des manières d'appréhender les mondes, retraçons l'histoire récente de la mobilisation citoyenne contre le projet de retenue collinaire.

Le projet de la retenue de la Colombière, pensé depuis l'ancienne municipalité de La Clusaz, est sorti des cartons de la commune à la fin de l'année 2020, dans le cadre de la consultation préalable en prévision de l'enquête publique – deux modalités consultatives. Inquiè-t-e-s, des habitant-e-s des alentours se mobilisent dans la foulée, et les collectifs déjà constitués dans la Vallée se contactent pour s'y opposer ensemble. Le Bois de la Colombière devient alors un catalyseur des tensions sociales des territoires des Aravis, mais aussi un symbole autour duquel se crée une communauté humaine singulière, regroupant des humains engagés dans certaines sensibilités communes, quoique d'avis politiques divergents, et motivés par l'arrêt de ce projet jugé dévastateur :

« La force de ce mouvement c'est que c'est un collectif d'associations et de fédérations qui travaillent tous ensemble main dans la main, contre ce projet. [...] On est six [collectifs] main dans la main, et si on va au recours, et bah on est six à porter le truc, c'est hyper fort. Et moi j'crois vraiment à la convergence des luttes en fait. Et c'est comme ça que les gens vont gagner. La force de ce groupe de Sauvons Beauregard, si on parle vote, c'est fou la diversité, on vote de Poutou à Dupont-Aignan, mais n'empêche qu'on a le même but. » - Extrait d'entretien avec Claire.

29 L'environnement s'entend ici par le prisme de l'anthropologie écologique d'Ingold, comme étant relatif à l'être pour lequel il prend sa signification, être qui s'engage dans des relations continues avec les constituants de l'environnement (2013 ; 36, 179).

Très vite, les citoyen-ne-s engagé-e-s créent le collectif Sauvons le Plateau de Beaufort et une page Facebook³⁰ s’y référant, regroupant l’association France Nature Environnement Haute Savoie, l’association Protégeons la Joyère, le collectif Fier-Aravis, la Nouvelle Montagne, Résilience Montagne, la liste Participation Thônes, et, à la fin 2021, Extinction Rébellion Annecy (la ligue pour la protection des oiseaux – LPO – est en train de les rejoindre). À sept, les collectifs se coordonnent et discutent régulièrement, tout en maintenant l’originalité de leur stratégie individuelle, misant sur la complémentarité des tactiques.

Nous avons déjà rencontré l’association Protégeons la Joyère et le collectif Fier Aravis ; l’association la Nouvelle Montagne a été créée dans le but d’œuvrer à une transition durable des territoires montagnards et à la protection du plateau de Beaufort, en 2021. Les collectifs informels ne pouvant porter de recours juridiques, l’association fût créée dans cette visée. France Nature Environnement Haute Savoie, que nous avons évoqué plus tôt, est une antenne de l’association nationale créée en 1974 pour la sauvegarde et la protection de l’environnement. Elle est basée à Annecy et peut, elle aussi, s’engager dans le dépôt des recours juridiques. Résilience Montagne, association à mi-chemin entre l’ONG et le « think tank », vise à regrouper et vulgariser l’information concernant les enjeux climatiques en montagne, à alerter et à proposer des solutions pour pallier aux conséquences écologiques en considérant leurs causes. Participation Thônes est une liste citoyenne basée sur la commune du même nom, engagée en faveur de la démocratie et de l’écologie politique. Enfin, Extinction Rébellion (XR) Annecy, actif depuis 2019, est un groupe local du mouvement international de désobéissance civile non violente, qui s’attache, entre autres, à lutter contre l’artificialisation des sols et la destruction en montagne au nom du « ski à tout prix »³¹. Pour les membres du collectif Sauvons Beaufort, la convergence des luttes crée un sens commun et renforce leur pouvoir démocratique :

30 Voir la page Facebook de Sauvons Beaufort (URL : <https://www.facebook.com/sauvonsbeaufort>)

31 D’après le site internet d’Extinction Rébellion (URL : <https://extinctionrebellion.fr/branches/annecy>)

« On a considéré qu'on serait plus fort ensemble, et entre guillemets plus entendus. Ça a permis de rendre public et d'instaurer un rapport de force là où il n'y en avait pas. J' pense que la Mairie pensait qu'elle pouvait passer tranquillement le projet, surtout qu'ils sont très... comment dire... légitimistes. Comme ils ont été élus, ils considèrent qu'il y a pas forcément besoin de discuter des projets derrière. Nous on est pas d'accord avec ça. [Et] ça a vraiment permis de rendre public le projet en dépassant largement la commune de La Clusaz, qu'est une petite commune de montagne, c'est une grosse station de ski, qu'est connue, mais ça reste un petit village, donc ils s'attendaient pas forcément à ça. » - Extrait d'entretien avec Damien.

Depuis l'origine de la mobilisation, les tactiques employées sont diverses, évoluant au fil du temps, reflétant un changement dans les pratiques d'activisme et l'accumulation de savoirs-faire de plus en plus affinés.

Dans un premier temps, afin d'informer de leur inquiétude concernant le projet, les citoyen·ne·s engagé·e·s ont tracté ou déposé des documents informatifs dans les boîtes aux lettres des habitant·e·s de La Clusaz et alentours, contacté la presse et les élu·e·s locaux·ales, en participant notamment aux réunions d'informations mais aussi par voie postale ou en allant directement au contact. À la même période, une pétition fût lancée, signée aujourd'hui par 55 367 personnes³².

L'enquête publique, s'opérant à l'été 2021³³, a constitué un moment crucial dans leur mobilisation. Par le biais des réseaux sociaux, il·elle·s ont lancé plusieurs appels à l'expression démocratique : 1600 avis ont ainsi pu être récoltés, dont 76 % d'opinion défavorable. À une semaine de la clôture de l'enquête publique (le 20 septembre 2021), une randonnée s'est déroulée menant au Bois de la Colombière visant à informer des conséquences environnementales et sociales du projet³⁴. Suite à l'enquête publique, la

32 Nombre daté du 18 juillet 2022. (URL : <https://www.change.org/p/monsieur-le-préfet-de-haute-savoie-la-clusaz-non-à-la-destruction-d-espèces-protégées-à-beauregard-en-aravis>)

33 Les registres relatifs à cette enquête sont disponibles via ce lien : <https://www.registres-dematerialises.fr/2394>

34 Voir l'article de Thomas Pueyo (2021) *La Clusaz: bataille autour de la neige artificielle* (URL: <https://www.leparisien.fr/haute-savoie-74/la-clusaz-bataille-autour-de-la-neige-artificielle-28-09-2021-AIEFCL4LZVAETBOJE7F2SVMK4A.php>) et l'article du collectif Sauvons Beauregard (2021) *La Clusaz: Sauvons Beauregard de la Destruction, 8 hectares d'espaces naturels menacés* (URL: <https://alpinemag.fr/la-clusaz-sauvons-beauregard-de-la-destruction>)

commission d'enquête a validé le projet, sous certaines réserves, le 19 octobre 2021 (voir Annexe 1).

Dans un second temps, démuni face aux autorités et en prévision du mois de novembre 2021 – période durant laquelle les travaux pouvaient commencer – le collectif Sauvons Beauregard s'est rapproché du groupe local d'Extinction Rébellion Annecy, connu pour leur savoir-faire en action directe non violente. Ayant épuisé leurs ressources, l'alternative de la désobéissance civile fût une bénédiction pour le collectif, essoufflé par le manque de prise en compte de leurs revendications.

La collaboration avec Extinction Rébellion lança un deuxième moment crucial dans la mobilisation collective, celle de l'occupation ponctuelle du Bois de la Colombière, du 15 novembre au 30 novembre 2021 (la veille, le dimanche 14, un rassemblement pour un « Pique-Nique d'automne et concours photo » au Bois de la Colombière avait été organisé par le collectif Sauvons Beauregard). Leur intervention marqua un tournant dans la prise en compte de la mobilisation locale, touchant un public national et international, avec plus d'une cinquantaine d'articles de presse s'y référant. Pendant la période d'occupation, des humains de divers horizons militants se sont « [enchaîné·e-s] aux arbres »³⁵, ont piégé les troncs, et ont « [créé] une ZAD à durée déterminée »³⁶. Pendant deux semaines, il·elle·s ont occupé les lieux au sol et dans les arbres, de jour comme de nuit, en organisant des « *tours de garde* » par roulements. Le 30 novembre, la période de nichage des chauves-souris, espèces protégées sur le territoire français, et l'arrivée de la neige ont rendu impossible tout travaux, permettant une trêve hivernale pour les activistes. Notons que les parties suivantes de ce travail de mémoire se concentreront principalement sur Extinction Rébellion et son réseau, et la manière dont leurs membres s'entretiennent avec l'écosystème forestier du Bois de la Colombière.

35 Voir l'émission de France Culture, *La Clusaz et l'industrie de la neige de culture*, Les Enjeux Territoriaux par Baptiste Muckensurm, publiée le 19 novembre 2021. (URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-enjeux-territoriaux/la-clusaz-et-l-industrie-de-la-neige-de-culture>)

36 Voir l'article publié par Extinction Rébellion Annecy, *A La Clusaz, retenue collinaire = projet d'hier* le 12 novembre 2022 (URL: <https://extinctionrebellion.fr/blog/2021/11/12/a-la-clusaz-retendue-collinaire-projet-d-hier.html>) ; et l'article de Reporterre, *Neige artificielle : des zadistes s'opposent à une mégabassine d'eau*, par Florian Espalieu, publié le 30 novembre 2021 (URL : <https://reporterre.net/Neige-artificielle-des-zadistes-s-opposent-a-unemegabassine-d-eau>)

Pendant que des fonds sont récoltés par Sauvons Beauregard en préparation des dépôts de recours, visant le ralentissement des travaux, Extinction Rébellion participe à l'Assemblée pour des Forêts Vivantes en mars 2022, un temps de rencontre et d'échange entre luttes pour la protection des forêts qui s'est déroulé à Nestier (Pyrénées).

En avril 2022, des affiches humoristiques à l'effigie du maire de La Clusaz, Didier Thévenet, ont été collées dans les communes de la Vallée (à La Clusaz et à Saint Jean-de-Sixt). Ce dernier a porté plainte pour diffamation, aboutissant à une perquisition et à l'audition d'une personne. Déplaçant la teneur des débats sur le plan judiciaire, cette plainte sera dénoncée comme une stratégie politique d'intimidation³⁷, dont les moyens, nous l'avons évoqué lors de l'introduction, sont nombreux contre les opposant·e·s au projet de retenue collinaire.



Figure 7: Affiches collées
(source : librinfo74.fr)

À la suite de ces événements, une conférence intitulée « Appel de la Montagne à la conversion » avec l'astrophysicien Aurélien Barrau et le vice président de la Cipra (Commission Internationale de la Protection des Alpes) Alain Boulogne, est organisée par

37 A ce sujet, voir les articles de LibrInfo *Extinction Rébellion veut faire de Didier Thévenet un héros* (2022) (URL : <https://librinfo74.fr/extinction-rebellion-veut-faire-de-didier-thevenet-un-heros>) et *Didier Thévenet, maire de La Clusaz, porte plainte contre les opposants à la retenue collinaire* (2022) (URL : <https://librinfo74.fr/didier-thevenet-maire-de-la-clusaz-porte-plainte-contre-les-opposants-a-la-retenu-collinaire>); ainsi que l'article du Dauphiné *Quand trois gendarmes frappent à votre porte, votre niveau de stress grimpe sacrément* (2022) (URL : <https://www.ledauphine.com/faits-divers-justice/2022/06/04/quand-trois-gendarmes-frappent-a-votre-porte-votre-niveau-de-stress-grimpe-sacrement>)

le collectif Fier Aravis et l'Association Protégeons la Joyère à l'Office du Tourisme du Grand Bornand, le 14 juin 2022.

Dans le même temps, le collectif Sauvons Beauregard, accompagné à présent d'Extinction Rébellion, contacte le réseau des Soulèvements de la Terre (un réseau de collectifs autonomes et de luttes locales mobilisé·e·s œuvrant contre l'accaparement des ressources terrestres) afin d'organiser un week-end de mobilisation sur le Plateau de Beauregard, les 25 et 26 juin. Ce week-end prévoyant des promenades thématiques et une « rando-manif » a regroupé près de 250 personnes au Col de la Croix-Fry, et 150 personnes pour une assemblée des luttes en montagne, malgré le déploiement d'un large dispositif policier.

Loin de tenter ici une analyse des formes multiples de l'engagement politique de cette mobilisation – qui s'apparenterait à une sociologie des mouvements sociaux – cette brève genèse de la mobilisation citoyenne de la Colombière vise à éclaircir la portée du combat idéologique³⁸ et, plus largement, ontologique dans laquelle elle se situe. Dans la tradition structuraliste de l'anthropologie politique, l'idéologie s'apparente à une force capable de conformer les comportements ou les pensées humaines, offrant ou imposant à l'ensemble de la société une grammaire de sens à travers laquelle voir le monde : il s'agit de « *l'appareil culturel par lequel le groupe dominant vise à légitimer sa position ou un groupe dominé justifie son aspiration à changer sa position, voire à renverser les rapports de force.* » (Ciavolella, R. Wittersheim, E., 2016, 130-133). Ce concept met en relation le pouvoir avec la culture et le symbolique, et permet de saisir la grammaire politique dans un cadre structurel.

Les collectifs regroupés autour de la protection du Bois de la Colombière s'agrègent dans l'optique de faire arrêter le projet de retenue collinaire. Les revendications s'y

38 L'idéologie s'entend selon l'idée d'Eric Wittersheim et de Ricardo Ciavolella, comme « *un système partiellement cohérent de conceptions et de valeurs exprimées par une institution ou un groupe social, et qui vise à expliquer un état de fait ou à légitimer la poursuite de certains objectifs : l'idéologie est donc par définition subjective, même si elle peut revendiquer d'être objective et de décrire la réalité telle qu'elle est et non pas pas en fonction des intérêts de quelqu'un.* » (2016, 130).

attachant sont plurielles, et leurs actions s'opèrent au nom de la préservation des écosystèmes montagnards, contre le modèle capitaliste que ce projet symbolise, dans la volonté de faire émerger une démocratie directe et des relations empathiques avec les êtres vivants. Bien que les questions du rapport de ces collectifs au pouvoir et de leur grammaire politique mériteraient que l'on s'y attarde, ce qui intéresse cette enquête concerne l'émergence du végétal dans le combat ontologique et idéologique de la communauté activiste de la Colombière. Ainsi, plutôt que de se demander comment les collectifs – bien que placés dans la posture de *subalternes* – font émerger un rapport de force et viennent repenser le cadre idéologique hégémonique³⁹ en portant une nouvelle idéologie environnementaliste, il s'agit de se questionner sur les modalités de rencontres et les rapports entretenus entre les humains et les végétaux au sein de cette lutte. Dans une lutte qui concerne une forêt, comment l'écosystème marque-t-il l'histoire humaine ? Comment les êtres non-humains qui le composent sont appréhendés et perçus par les humains qui les défendent ? Quelles modalités de rencontre existent entre les mondes humains et les mondes végétaux dans le cadre de pratiques de protection ?

39 Le concept d'hégémonie désigne, selon Gramsci, la capacité d'une classe à diriger la société en produisant du consensus autour de ses actions, en diffusant dans le sens commun ses propres principes idéologiques ainsi que ses valeurs en les articulant de manière adaptée avec les structures économiques et les institutions politiques. (Ciavolella, R., Wittersheim, E, 2016, 136).

Partie 2. Savoirs, pratiques et attentions envers les mondes végétaux

À partir d'un sentiment d'indignation d'origines multiples envers le projet de retenue collinaire, les activistes se sont regroupé·e·s autour d'un objectif commun : celui de protéger ce lieu, parfois coûte que coûte. Ces personnes, par leur engagement politique, forment aujourd'hui une communauté activiste⁴⁰ disposant d'un vaste répertoire d'actions collectives, pour reprendre les termes du sociologue Charles Tilly, entendu comme « *une série limitée de routines qui sont apprises, partagées et exécutées* » (Pechu, 2009 ; apub. Tilly, 1995, 26). Au sein de ce répertoire, certaines stratégies opératoires projettent les activistes dans un contact direct avec les végétaux : piquer des troncs, s'enchaîner autour des arbres, travailler le bois pour occuper la forêt, grimper aux arbres.

Durant mon enquête ethnographique, il est apparu que ces stratégies opératoires sont le fait d'une sous-communauté au sein de la communauté formée du Bois de la Colombière, celle d'Extinction Rébellion et de son réseau, qui dispose d'un savoir-faire spécifique en ce qui concerne, entre autres, la résistance directe non violente. Le groupe local d'Extinction Rébellion Annecy, comprenant une trentaine d'activistes, a développé un réseau d'inter-connaissance auprès de différents mouvements autonomes⁴¹ internationaux pratiquant la grimpe militante dans les arbres. Sur le terrain, des activistes d'Allemagne, de Suisse, d'autres régions françaises sont venu·e·s prêter main forte, partageant leurs savoirs-faire, issus bien souvent d'une longue expérience de militantisme en zone à défendre (ZAD).

Au Bois de la Colombière, les membres d'Extinction Rébellion ont ainsi demandé l'aide ponctuelle et le soutien des « zarbristes » de Save the Cedres à Thonons-les-Bains, un

40 Le terme de communauté désigne ici l'ensemble des personnes mobilisées, de près ou de loin, contre le projet de retenue collinaire de la Clusaz. Il s'agit d'une communauté imaginée qui regroupe les collectifs citoyens et locaux, les collectifs constitués sans existence juridique et les personnes hors collectifs mais actives ou alliées de la mobilisation. Son usage prend une double signification, symbolique et méthodologique : celle de rendre compte de l'émergence d'un collectif singulier autour de la protection du Bois, et celle de protéger les personnes présentes dans ce mémoire, protection rendue possible par une généralisation – et donc une invisibilisation – des caractéristiques spécifiques propres aux personnes, et rendue nécessaire au regard de la situation juridique et sociale des événements relatés.

41 Les autonomes ont une affinité particulière avec un esprit libertaire, socialiste, anarchiste et/ou révolutionnaire, et sont doté·es ou non d'une tendance politique et intellectuelle marquée (Bulle, 2016).

collectif informel d'une trentaine de personnes protégeant un cercle de dix cèdres centenaires depuis août 2021 (expulsé le 2 mars 2022), d'un groupe affinitaire autonome formé à la *grimpe militante* par des personnes de la ZAD de Bure (ayant occupé le Bois Lejuc du 15 août 2016 au 22 février 2018 pour le protéger d'un projet d'enfouissement de déchets nucléaires), des personnes de la ZAD Rheinland de Lützerath (Allemagne), où les activistes luttent contre l'extension d'une mine de charbon en occupant le terrain d'un paysan qui refuse de céder sa propriété, et des personnes de la ZAD de la Colline du Mormont (Suisse) militant contre un projet d'extension d'une carrière de ciment.

Derrière ces groupes se cache un réseau d'inter-connaissance singulier dans lequel les liens d'affection tissés invitent à penser les histoires des luttes comme entremêlées, faisant naître une solidarité ainsi qu'un imaginaire partagé autour de l'expérience forte qu'induit une vie quotidienne sur des territoires à défendre.

S'il est clair que ces activistes ont une manière singulière de percevoir les végétaux et de saisir le monde les environnant, lié à leur expérience militante et sensible, la complexité de leurs rapports aux plantes s'exprime à la fois à travers les pratiques d'action collective ponctuelles, ainsi que dans la quotidienneté partagée des activistes sur les lieux d'occupation.

Nous connaissons par ce que nos sens nous donnent à voir, nous connaissons par le corps, par l'expérience individuelle et collective que le fait d'être humain nous procure. Dans l'espace phénoménal de la perception, la manière de saisir ce qui se présente à soi, les êtres comme les choses, est soumise à des contraintes psychophysiologiques relatives à notre être. Disposant de six sens – le toucher, l'odorat, le goût, la vue, l'ouïe et la proprioception – l'être humain accède aux réalités des mondes qui lui sont données selon ses cadres perceptifs et interprétatifs. C'est ainsi que toutes formes de vie se distinguent, évoluant dans *leur* environnement selon des modes d'être différents. Pourtant, dans certains cas, ces environnements s'enchevêtrent, modelant des destinées communes entre des êtres que pourtant tout sépare. Comment les pratiques de protection politiques induisent-elles des manières singulières d'appréhender les arbres et la vie forestière ?

Pour appréhender la manière dont les activistes construisent, appréhendent et entrent en relation avec les mondes végétaux, un cadre d'analyse doit être dressé. C'est pourquoi cette partie discute en premier lieu de l'émergence récente du tournant végétal en sciences sociales et confronte ses postulats théorique au regard de la méthode classique de la pratique ethnographique. En second lieu, elle analyse et révèle les appréhensions plurielles des arbres au regard des pratiques performatives de défense mises en place (piquer les arbres et s'enchaîner aux troncs) et des pratiques d'utilisation (travailler le bois). En troisième lieu, elle s'intéresse à la grimpe dans les arbres, en tant que pratique procurant aux activistes une expérience d'un monde au-delà de l'humain, qui entraîne un conditionnement de l'attention humaine envers les autres qu'humains.

Chapitre 4. Discussions théoriques : du tournant ontologique au tournant végétal

4.1. Quand plantes et forêts deviennent des sujets

Il a longtemps été convenu que les plantes (arbres et forêts comprises) étaient de simples objets, dénués d'intelligence et de sens. Dans la continuité de la théorie cartésienne, les végétaux sont perçus comme des analogues – certes mal étudiés au XVIIe siècle – de l'animal-machine, pour lesquels la vie s'explique par des lois de mouvement mécaniste.

À cette époque, et parallèlement à ce postulat, la botanique cherche à intégrer les plantes dans un système dit naturel, l'éloignant du monde *culturel* humain. Rendue célèbre notamment par les travaux d'Alexander von Humbolt, cette démarche invite à une compréhension globalisante de la Nature, valorisée par son potentiel universaliste faisant écho aux pensées chrétiennes (Lowenhaupt Tsing, 2020). Elle permet d'intégrer les plantes de chaque continent dans un ordre scientifique préétabli, de les classer, de les cartographier, pour les intégrer dans un ensemble cohérent. Néanmoins, « *c'[est] le système lui-même qui [est] la connaissance, pas ce qui le compos[e]* » (*Ibid.*, 165) rendant inévitablement invisibles les savoirs locaux, sur lesquels s'appuie par ailleurs la connaissance botanique, mais aussi les multiples manières de construire et de composer l'être-plante⁴² autrement que dans une approche dichotomique séparant l'objet végétal du sujet humain.

En continuité, les manières de penser les forêts se voient encadrées dans cette vision mécaniciste dominante. Elles se destinent alors à être des objets d'usage, d'exploitation et de gestion, se faisant l'objet prisé des géographes, des forestiers et des botanistes. Toute approche dite sensible ou *autre* des forêts n'est pas scientifiquement légitimée – ou légitimable. Les appréhensions du végétal, issues de collectifs humains jugés comme

42 L'être-plante est un néologisme inspiré de Florence Bruno-Pasina, de Dusan Kasic et d'autres, analogue à l'idée d'être-humain et désignant les manières dont les plantes existent, dans leur corporalité mais aussi dans les relations qu'elles entretiennent avec d'autres espèces vivantes et dans les manières dont elles sont perçues.

d'*autres*, telles que le doter d'un esprit ou d'une capacité de communiquer, se voient alors réduites à des visions symboliques de peuples humains considérés à la marge.

Les savoirs anthropologiques sont eux-mêmes marqués par cette posture dichotomique et séparatiste, limitant bien souvent la production de connaissance à la manière dont les humains identifient, utilisent, gèrent ou classent les végétaux. Le rôle de l'ethnographe est alors de documenter les usages que l'humain fait du monde végétal sans prêter attention à ce que le végétal produit chez l'humain (Javel, Kazic, Tassin, 2018 ; Laplante, Brunois-Pasina, 2020) : une sorte d'extractivisme, propre à un système de pensée que nous connaissons bien.

Aujourd'hui pourtant, il n'est plus possible de déambuler parmi les étals des librairies sans s'étonner devant les collections d'ouvrages se référant aux plantes et aux forêts : cultiver en intérieur, bouturer, objets phares de la biologie, de la chimie, capacité de sentience révélée, objets d'émerveillement, reconnaissance de leurs bienfaits et leurs vertus, éléments nutritifs, symboles d'un mode de vie plus sobre... Elles nous soignent, nous nourrissent, apaisent notre environnement et purifient l'atmosphère. Par-dessus tout, elles se révèlent être douées d'intelligence et de communication. Ces multiples prismes d'interprétation des plantes, pris les uns avec les autres, les placent au devant de la scène. Les végétaux – on ne peut le nier – sont devenus populaires.

S'élançant au-delà de la dichotomie classique des sociétés dites *modernes*, la tendance est alors à la subjectivation, ou la *dés-objectivation* : les plantes et les forêts deviennent des sujets à part entière, des *acteurs* ou des *agents*, douées d'intelligence et dotées de capacité d'inter-influence. Dès lors, elles sont réhabilitées dans les savoirs anthropologiques, au point d'introduire une nouvelle tradition, celle d'une anthropologie au-delà de l'humain (Kohn, 2017), remplaçant les mondes végétaux au centre des récits ethnographiques.

Si la vision mécaniciste des plantes mène la danse pendant des siècles, les années 2000 voient l'anthropologie sociale s'éprendre d'un sentiment nouveau concernant les

manières d'appréhender l'environnement et l'analyse des relations entre les humains et les non-humains, aboutissant à la création d'un nouveau sous-champ, celui d'anthropologie de la nature, alimenté en parallèle par la sociologie des sciences. Dès lors, la nature est pointée du doigt comme un fétiche propre à la pensée occidentale, et les publications concernant d'autres manières de composer avec l'environnement – entendu comme un processus relationnel, interdépendant et indivisible des organismes pour lesquels il prend sa signification (Ingold, 2018, 35-36 ; 180) – foisonnent.

Parmi d'autres, Philippe Descola démontre que la dichotomie nature/culture n'a pas de valeur universelle mais concerne une ontologie relative au monde occidental, le *naturalisme* (Descola, 2005, 114-165). Il en appelle alors à repenser avec une nouvelle intelligence l'étude des manières de composer les mondes, en préconisant de sortir de ce découpage occidental et des cadres de lectures s'en accompagnant. Ce détour épistémologique a pour but d'éclaircir la manière dont les collectifs humains identifient et s'identifient aux mondes, évitant toute perspective occidentalocentrée, afin de saisir sans biais la forme de leurs interactions avec les êtres, humains ou non-humains, qui les composent. Ainsi, il aboutit à une science générale concernant les êtres et leurs relations, dont la portée va ébranler tant le milieu intellectuel que le grand public.

Dans le même temps, un champ de critique concernant la modernité s'ouvre du côté des sociologues des sciences. Portée notamment par des figures tels que Bruno Latour et Isabelle Stengers, les critiques émises révèlent entre autres la part de subjectivité, l'usage des analogies, le suivi d'intuitions sensibles dans la production des savoirs scientifiques avec les plantes, notamment biologistes mais pas exclusivement. Questionnant l'épistémologie et la production des connaissances, ces études portent un regard sur l'au-delà naturaliste, complexifiant le cadre ontologique descolien en montrant les nuances et les croisements ontologiques s'y insinuant.

Pour ne citer qu'elle, Charlotte Brives pose la question *Que font les scientifiques lorsqu'ils ne sont pas naturalistes ?* (2017). Étudiant les rapports entretenus entre les biologistes et les levures *Saccharomyces cerevisiae* dans le cadre d'un travail de laboratoire,

l'anthropologue discute les modes relationnels entre ces deux êtres et analyse les biologistes dans leur sensibilité relationnelle, abordant les levures comme des sujets :

« Ils ont tout l'air d'être relationnistes, plaçant au centre de leurs préoccupations la question de l'environnement et du milieu. On pourrait certes objecter que leur but est de contrôler les paramètres expérimentaux, de construire des dispositifs qui puissent être fiables. Il n'en reste pas moins que la très grande attention des chercheurs pour le « milieu » [...] vient traduire la conviction profonde que l'identité même des levures dépend des relations que celles-ci peuvent établir avec les éléments qui les entourent. Nulle trace de naturalisme ici, nulle trace de nature tout court, mais une pensée entièrement tournée vers les échanges et l'entre-définition entre un organisme et son environnement. » (Brives, 2017, 47).

Dès lors, l'anthropologie de la nature et la sociologie des sciences se rencontrent autour du projet de repeupler les sciences sociales avec les non-humains, appelé le tournant ontologique⁴³ (Descola, 2018, 3), et vont influencer d'autres mouvances en sciences sociales⁴⁴. Au demeurant, le terme *ontologie* induit une sorte de flou théorique (Demeuleneare, 2017, 68), se comprenant parfois comme un discours sur l'être, comme l'essence des choses ou comme une théorie des visions du monde ; tout de même, ce terme stimule les débats autour des manières de pratiquer l'anthropologie, cherchant à faire émerger une méthodologie capable de mieux saisir les rapports entre humains et non-humains et a suscité, dans cette perspective, une pléthore d'enquêtes ethnographiques à ce sujet.

L'une des méthodes qui découle de ce tournant est celle de l'ethnographie multi-espèces. Cette dernière vise à réattribuer un espace aux non-humains dans les productions

43 Le tournant ontologique déplace la focale des analyses de sciences sociales au-delà de l'*anthropos* pour améliorer la prise en compte des non-humains dans l'explication et la compréhension de l'organisation sociale des humains. Il vise à mettre en avant les inter-influences des non-humains, les repensant comme des actants.

44 Notons que ces démarches s'inscrivent dans une histoire scientifique plus longue, datant des années 70, durant lesquelles le structuralisme et le matérialisme culturel s'affrontent vivement, développant une série de concepts et des théories favorables à la connaissance des rapports à l'environnement (E. Demeulenaere, 2017).

scientifiques. Non plus perçus comme un décor, les non-humains sont dorénavant des *co-acteurs* de la vie sociale. D'un point de vue méthodologique, « *les ethnographes étudient l'ensemble des organismes dont la vie et la mort sont en lien direct avec le monde social humain* » ([traduction personnelle de l'anglais] Kirksey, Helmreich, 2010, 545). Cette pratique d'appréhension des non-humains va influencer l'ethnobotanique – courant phare de l'étude des relations entre les humains et le monde végétal – en insufflant l'idée que les plantes sont des êtres sociaux capables d'*agentivité*⁴⁵ au même titre que les espèces animales (*Ibid.*, 554).

Vers les années 2010, ces évolutions scientifiques et méthodologiques amorcent un nouveau courant de pensée intitulé le *tournant végétal*. S'intéressant aux formes d'interrelations entre les humains et les plantes, le tournant végétal met en avant une compréhension sensible et sensorielle de la vie des plantes, entrelacée à celle des humains (Myers, 2015).

L'anthropologue Natasha Myers est l'une des théoriciennes de ce tournant qui regroupe des philosophes, des anthropologues, des écrivains, des scientifiques – Donna Haraway, Ana Lowenhaupt Tsing, Florence Burgat, Carla Lynn Margulis, Eduardo Kohn, Michel Marder, Stephano Mancuso, Julie Laplante et d'autres encore, s'inscrivent dans ce champ théorique. Leurs démarches prônent une nouvelle *épistémé* anthropologique et philosophique à la fois scientifique, esthétique et éthique dans le but d'élargir le savoir à des formes de vie végétale et de promouvoir d'autres manières de faire science :

« *Nous pourrions consacrer toute notre énergie à tenter de faire disparaître les formes de pensée et les concepts qui nous empêchent d'approfondir nos connaissances sur les relations que nous entretenons avec les plantes. Nous pouvons aussi chercher à créer les concepts, les récits et les mondes dans lesquels nous souhaitons nous épanouir.* » (Myers, 2020, 14).

45 Le concept d'*agentivité* se comprend comme une capacité d'action dont dispose les êtres de manière autonome – ici les végétaux – qui se révèle dans l'influence que ces derniers exercent sur les mondes, les choses et les autres êtres.

En anthropologie, une attention particulière est alors donnée aux formes possibles des attachements entre les humains et les plantes, entendus comme des manières d'être en lien, comme une disposition partagée à être en relation, en interaction et en coopération. Dès lors, les ethnologues s'intéressent aux modalités des rencontres existantes et aux formes des relations entre les humains et les plantes, tout en postulant une *agentivité* à ces dernières.

4.2. *Le tournant végétal à l'épreuve de l'ethnographie*

Pourquoi sommes-nous tant investi par ces nouvelles modalités d'appréhension du végétal ? Natasha Myers propose une réponse à cette question :

« Peut-être est-ce le plaisir alléchant que ces nouveaux textes promettent, et la façon dont ils stimulent par la révélation des nouvelles découvertes provenant des sciences dominantes – plutôt que des sciences marginales. Les phénomènes étonnants, [...] semblent tant prometteurs pour la reconfiguration radicale des théories en philosophie, en anthropologie, et au-delà. Il est clair que les phénomènes de sensibilité des plantes bouleversent notre façon de penser ; ils interrompent l'ordre des choses. Le public qui lit ces histoires merveilleuses est transporté et transformé. Cette innocente parcelle de pelouse verte ; ces racines d'arbres poussant à travers les fissures du béton ; le doux parfum de cette première floraison printanière : ces histoires promettent que votre vision des plantes sera à jamais changée. » (Myers, 2015, 41).

Autrement dit, concevoir l'*agentivité* des plantes apparaît comme la promesse d'une reconfiguration radicale des théories philosophiques et anthropologiques, ainsi que la promesse d'une transformation des cadres de pensée pour appréhender les réalités sociales. Basée sur des savoirs scientifiques tels que la biologie, la chimie ou encore à l'écologie, ces théories, issues du savoir dit occidental, s'érigent en une vérité dominante,

se voulant légitime car prouvée par les sciences dites objectives. Si elles permettent, dans une certaine mesure, de mieux accepter les conceptions alternatives des végétaux, l'imposer comme un cadre interprétatif prédominant pour aborder les relations entre humains et les plantes peut aussi conduire à un biais épistémologique puissant. Dès lors, comment cet engouement récent pour l'*agentivité* végétale transforme-t-il l'*épistémé* de l'anthropologie concernant l'étude des relations entre humains et écosystèmes forestiers, ces espaces profondément dominés par les mondes végétaux ?

Nous savons qu'à l'échelle des espèces et dans une perspective écologiste, la vie humaine nécessite la présence, entre autres, des écosystèmes forestiers – des plantes –, tandis que l'inverse n'est pas vrai. En ce sens, il serait convenable de suggérer que les végétaux influencent les humains, en ce qu'ils sont les conditions de son être possible. Pourtant, un humain s'octroie le droit de raser une forêt, de couper un arbre pour en faire son bois de chauffage ; il détient la capacité physique d'arracher les herbes de son jardin, de produire, reproduire ou de détruire les mondes végétaux à sa guise. Comme le dit l'ethnoécologue Serge Bahuchet (2017), l'humain est le jardinier de la nature, et en cela, il exerce un pouvoir d'action quasi illimité sur les plantes.

Certains objectent que les plantes détiennent une *puissance d'agir* capable d'influencer et de contraindre les êtres humains dans leur pratique quotidienne (D. Kazic, 2022), mais il me semble que cette capacité ne s'exerce que dans une juste mesure. Dès lors, statuer l'*agentivité* des plantes, considérer ces dernières comme des agentes bâtisseuses des mondes, voire les doter d'*intentionnalité* et de *sentience*, ne revient-il pas finalement à chercher à anthropomorphiser leur essence, à chercher à les rapprocher de nous-mêmes ? Quelles visions symboliques se glissent dans ses manières de représenter les plantes ? D'ailleurs, est-il véritablement possible que l'être humain, en tant que tel, comprenne l'essence de la vie végétale, avec ses cadres de pensée et ses sens ? Peut-on vraiment se projeter au-delà de l'humain comme le suggère Eduardo Kohn ? Peut-on appréhender la vie végétale autrement qu'à travers la perspective humaine, au-delà de notre prisme de

lecture ? Si oui, quelle serait alors la place de la spéculation et celle de l'interprétation symbolique ?

Par ailleurs, baser les productions scientifiques, philosophiques et anthropologiques sur ce postulat ne conduit-il pas à obstruer des pans de la réalité sociale ? Notamment en terme de rapport de domination politique, économique et social de l'humain sur les plantes mais aussi dans l'obstruction du rôle des non-humains devenus *autres* que les plantes ? Comment ce postulat se traduit-il lorsque les humains avec lesquels l'ethnographe travaille ne considèrent pas les plantes comme des sujets ? Quels biais de lectures analytiques cela produit-il ? Le projet philosophique, induit par les postulats du tournant végétal, mérite-t-il d'aller au-delà de la réalité sociale vécue ? Et ne serait-ce pas une manière de fuir la réalité humaine et sociale actuelle, trop difficile à appréhender pour continuer à la vivre ? Tel un échappatoire à la crise écologique ? Ou une façon de déculpabiliser les pratiques humaines, de chercher à les réenchanter afin de mieux appréhender les crises de l'époque contemporaine ?

Enfin, en quoi les découvertes concernant les plantes sont nouvelles, et surtout, pour qui ? Qu'est-ce que cela nous dit de notre société moderne occidentale ? Qu'est-ce que cela produit comme changement, comme prise de conscience ? Les plantes sont des organismes qui permettent notre existence, certes, mais sont-elles les seules à rendre l'atmosphère terrestre vivable ? N'oublions-nous pas les écosystèmes dans ce schéma ?

Somme toute, en quoi cette curiosité intellectuelle récente pour le végétal – se légitimant dans une certaine mesure par des productions scientifiques – aide à une meilleure appréhension anthropologiques des mondes humains de l'époque contemporaine ?

D'une certaine manière les productions philosophiques et anthropologiques concernant le végétal cherchent à réenchanter le monde. Créant de nouveaux récits, de nouvelles manières d'appréhender les plantes et les humains, ces productions participent à un remodelage de notre pensée et espèrent – l'avenir nous le dira – entraîner les humains dans un nouveau mode d'être avec les végétaux, souhaité plus enviable, pour nous permettre de mieux appréhender la crise écologique. Mais réenchanter le monde en se

focalisant sur le végétal, ne revient-il pas à mieux le fuir, à mieux échapper au réel ? Dans une époque où nous avons le plus besoin de réagir, d'adsorber la situation nouvelle, ces théories nous aident-elles à appréhender les schèmes et la diversité des modes d'être des humains dans les mondes ?

Considérons le passage suivant, extrait de l'ouvrage *Par-delà nature et culture* (2005) de Philippe Descola, rappelant la méthode classique de la pratique de l'anthropologie :

« La mission de [l'anthropologie], telle que je l'entends, est de contribuer avec d'autres sciences, et selon ses méthodes propres, à rendre intelligible la façon dont des organismes d'un genre particulier s'insèrent dans le monde, en acquièrent une représentation stable et contribuent à le modifier en tissant, avec lui et entre eux, des liens constants ou occasionnels d'une diversité remarquable mais non infinie. [...] il faut donc dresser d'abord la cartographie de ces liens, mieux comprendre leur nature, établir leurs modes de compatibilité et d'incompatibilité, et examiner comment ils s'actualisent dans des manières d'être au monde immédiatement distinctives. Mener à bien une telle entreprise exige que l'anthropologie se défasse de son dualisme constitutif et devienne pleinement moniste [...] pour qu'il devienne clair que le projet de rendre raison des relations que les humains entretiennent avec eux-mêmes et avec les non-humains ne saurait s'appuyer sur une cosmologie et une ontologie aussi étroitement arrimées que les nôtres à un contexte particulier. » (Descola, 2005, 15-16)

Cet extrait précise que la description ethnographique reste le meilleur moyen que l'anthropologie ait pour comprendre la complexité des mondes humains. En revenant sur ce principe fondamental relatif à la production scientifique en anthropologie, une posture prétendant détenir une vérité – sur les végétaux ou tout autre phénomène – peut amener des biais de lecture de la même manière que la vision mécaniciste dominante a oblitéré les autres manières d'appréhender et d'être en relation avec les non-humains : dans la mesure

où ces dernières ne correspondaient pas à son cadre analytique, elles ne pouvaient être saisies dans leur complexité et se trouvaient réduites, incomprises et dévaluées. Présumer une vérité sur les sociétés étudiées conduit alors à invisibiliser des parts des manières dont les humains sont dans les mondes, en accordant une valeur dogmatique à celle supposée *légitime* ou *vraie*. Un prisme que l'ethnologue doit dépasser :

« Régler nos comptes c'était, avant tout, détruire à sa racine l'ancienne prétention du philosophe, qu'il fût matérialiste ou idéaliste, à accéder, de façon privilégiée, au monde des vérités premières et dernières sans lesquelles, à ses yeux, la pratique est aveugle et les sciences restent suspendues sur le vide intérieur de leur manque de fondement. De Platon au jeune Marx, de Hegel à Sartre, le philosophe prétendait rapporter de son « grand détour » ce fondement manquant, ce « presque rien » qui finit tout, puisqu'il doit permettre la reprise de la totalité de la pratique et du savoir dans la lumière des vérités fondamentales de la philosophie. En prétendant combler les lacunes de la science par des vérités déduites d'un savoir fondamental, il était difficile d'éviter une fusion et une confusion spéculatives de la philosophie et de la science, fusion où les philosophes prenaient leur forme de systèmes du monde, construits autour d'une vérité posée par un coup de force idéologique comme la première de toutes, comme un dogme. » (Godelier, 1968, 9-10)

Ce que nous rappelle Godelier, c'est le rôle de l'ethnologue. Ce rôle n'est pas de poser une vérité pré-conçue sur les personnes auprès desquelles la science se fait, encore moins sur la *culture* qu'elle vise à éclaircir : « *l'ethnographe est [celle] qui doit être capable de vivre en [elle] la tendance principale de la culture qu'[elle] étudie* » (Laplantine, 2010, 22), que cette dernière partage, ou non, une subjectivité commune à celle-ci, et sans chercher à la réenchanter.

Le terrain étant au cœur du travail de l'ethnologue (Sardan, 1994, 71), le savoir théorique et philosophique produit ne peut qu'être remis en question par l'expérience

ethnographique. D'ailleurs, face à ces postulats théoriques, il n'est pas inutile de rappeler que toute production scientifique est une interprétation humaine des réalités, y compris en ce qui concerne l'*agentivité* des plantes. La bonne question est donc la suivante : qu'est-ce que les postulats du tournant végétal produisent comme science ? Que mettent-ils en valeur et qu'occultent-ils ? Et, par-dessus tout autre, à quelle ontologie s'apparente cette appréhension du végétal ?

Ainsi, ce travail étant curieux d'appréhender les modalités d'inter-relations entre les humains et les plantes au sein des mondes humains, il ne pose pas la question de si – ou comment – pensent les plantes et les forêts, mais s'interroge sur les manières dont les humains pensent les forêts et les plantes, en suivant la méthode prescrite par Augustin Berque :

« La manière classique de répondre à une telle question serait de recenser, en ethnologue, les modes de pensée des diverses ethnies vivant encore et ayant vécu en milieu forestier. » (Berque, 2018, 33)

La communauté éco-activiste avec laquelle cette enquête prend vie est, nous l'avons vu, investie dans la défense d'un espace forestier dans lequel des humains résident ponctuellement, se nichant entre les branches, faisant usage et se nourrissant de cet espace à la fois spirituellement, physiquement et politiquement. Ces activistes renversent la perspective d'un monde moderne occidental basé sur l'industrialisation et l'exploitation des éléments dits naturels : il-elle-s valorisent des savoirs-faire, des savoirs-être et des savoirs-vivre écologiques en faisant émerger un monde où l'attachement émotionnel voire empathique aux éléments non-humains deviennent la norme prédominante (Pike, 2017).

Chapitre 5. Appréhender le végétal comme matière vivante et non vivante

Note méthodologique

Dans ce chapitre et le suivant, trois groupes activistes se distinguent. Afin de garantir l'anonymat tout en préservant la fluidité de la lecture et de l'analyse ethnographique, les zarbristes sont nommé·e·s par différentes espèces de Cèdres (du latin *cedrus*) à savoir Altas, Liban et Himalaya ; le groupe autonome affinitaire par des prénoms courants « non » genrés : Alix, Camille, Morgan, Charlie, Claude et Gwen ; les activistes d'Extinction Rébellion par des noms courants d'arbre : Sakura, Pin, Tilleul, Noyer, Abricotier, Châtaignier... Notons que communément, la plupart des activistes ont recours à des pseudonymes afin de protéger leur identité de la répression policière. Pour ajouter une couche de sécurité, j'ai préféré ne pas employer leurs pseudonymes mais en inventer de nouveaux et j'ai choisi de créer un flou sociologique en mélangeant certains zadistes au collectif d'Extinction Rébellion, au vu des affinités politiques qu'il·elle·s partagent. Dans la même visée, les lieux de regroupement hors du Bois de la Colombière ne sont pas décrits et certaines dates ne sont pas données, en espérant ne pas empêcher le·a lecteur·rice d'assimiler les analyses constitutives de ce travail.

Note épistémologique

Si la radicalité des pratiques décrites dans les récits ethnographiques qui vont suivre peut poser question, le concept d'Eigen-Sinn, développé par l'historien Lüdtke, permet de sortir des connotations morales et d'étudier les pratiques de mouvements sociaux sous une approche dite sensible. Ce concept « désigne la capacité et le besoin d'une personne placée en situation de domination de percevoir et de s'appropriier la réalité, comme d'agir. Il réfère à l'individu, à ses intentions, à sa dimension sensorielle comprenant son inscription physique et émotionnelle dans l'expérience concrète, qui suscite une réaction plus ou moins

spontanée. » ([traduction personnelle] Müller, 2019). Autrement dit, l'Eigen-Sinn d'une personne s'exprime dans sa capacité de créer un sens à la réalité du monde à partir de sa sensibilité expérientielle qui se traduit dans son agir politique. Ainsi, le cadre théorique de l'Eigen-Sinn permet de poser la question des origines poussant les individus à se mobiliser, à faire preuve de leur capacité d'agir politique, sans établir de jugement moral sur les raisons de leur engagement politique et leurs manières de faire.

5.1. *Piquer les arbres : protéger coûte que coûte*

« 15 novembre 2021, 2h00 du matin, une quinzaine de personnes se préparent au départ pour l'action nocturne : des zarbristes de Thonons-les-Bains, des personnes d'un groupe affinitaire autonome et des activistes d'Extinction Rébellion.

Le matériel est réparti entre cinq équipes de trois à quatre personnes : vis, clous, marteau, perceuse-visseuse, rue-balise, pancartes, banderoles. Les activistes enfilent des vêtements chauds et foncés, prennent du thé et du sucre et montent dans les véhicules qui les conduisent au parking situé en contrebas du Bois de la Colombière. Trois personnes restent dans les véhicules, en *guetteuses*, assurant les arrières des autres. Les équipes communiquent à distance avec elles à l'aide de radios.

Le froid est glacial et le ciel empli d'étoiles, sans lune. Pin, militant d'Extinction Rébellion, ouvre la marche. Dans la pénombre, les activistes arpentent le chemin qui mène au Bois de la Colombière. Je ressens la tension de l'action dans tout mon corps et dans le groupe. Si nous parlons, ce n'est qu'en chuchotant, de peur de se faire repérer. Les pas crissent sur le gel. Par chance, la neige éclaire le chemin.

Désorienté·e·s par la pénombre et méconnaissant les lieux, Pin annonce l'arrivée aux activistes et leur indique à voie basse les zones où agir, aux abords du chemin qui traverse le Bois. Ces dernier·ère·s se répartissent les espaces : deux équipes vont à gauche, une équipe à droite, tandis que les Zarbristes, maîtrisant la topographie et la grimpe aux arbres, se déploient à l'entrée du Bois pour attacher la banderole entre deux épicéas. La dernière équipe balise les zones où les autres activistes cloutent.

Dans la nuit noire, les activistes éclairent les troncs avec la lumière rouge de leurs frontales. Perceuse en main, vis posées en biais contre l'écorce rugueuse, il-elle-s allument l'outil et enfoncent la longue tige à la force des bras, le plus profondément possible dans la matière végétale.

« Zzzzziiii crcr cr » le bruit résonne dans la forêt. « Zzzzziiii » quand ça fonctionne correctement, « crcr cr » quand l'embout de la visseuse patine et tourne dans le vide.

« *Kling* » à l'aide d'un marteau, les activistes cassent la tête des vis dépassant de l'écorce, ne laissant aucune trace de la vis plantée. Ceux-elles qui n'ont pas de perceuse enfoncent vis et clous avec les marteaux.

Les activistes avancent d'arbre en arbre rapidement, enfonçant entre trois et cinq vis de métal dans les zones basses des troncs. Plus d'une centaine d'arbres seront ainsi piégés, en moins d'une heure. Les jours et semaines suivantes, d'autres arbres du Bois de la Colombière seront garnis de clous. »

Piquer les arbres de la sorte rend la matière végétale offensive, menaçante. Cette stratégie vise à assurer l'empêchement de toute coupe, par une intervention humaine laissant une trace dans le corps de l'arbre. Insérer des longues vis de métal sert à faire obstacle aux bûcheron-ne-s dans l'exercice de leur tâche, et transforme l'arbre en une menace. En effet, les vis de métal sont dites efficaces contre les outils de coupe : leur présence peut détériorer les tronçonneuses, briser leur chaîne et éventuellement provoquer un accident grave, l'humain pouvant être blessé par les retours de résidus de la chaîne par exemple. Le végétal est alors métamorphosé en une petite bombe à retardement : plutôt que de dire « si tu coupes le fil rouge, ça explose », les activistes disent « si tu enfonces ta tronçonneuse dans cet arbre, ta chaîne explose et peut être ton œil avec ».

D'un autre côté, cette pratique peut également être lue comme un truquage symbolique. Jouant sur le registre de la menace, les activistes dotent l'arbre d'une capacité de défense, fictive ou réelle, mais suffisamment efficace par le doute qu'elle induit. Truquer suggère une mise en scène, un décor ou l'usage de procédés divers pour tromper un public et produire un effet sur ce dernier. Dans l'*acte théâtral* du cloutage, les vis, le balisage, les pancartes et les arbres truqués deviennent les acteurs mis en scène par les

activistes pour susciter un sentiment d'incertitude et de danger chez le *public* des abbatteur·euse·s d'arbres et empêcher l'exercice de leur métier. Ainsi, ces divers artefacts se font les médiums de la rencontre entre les bucheron·ne·s et les activistes, une rencontre loin de s'exprimer dans une forme bienveillante, dans laquelle la symbolique des arbres devient par ailleurs « *une métaphore de pouvoir* » (Ellison, 2004, 54).



Figure 8: Pancarte clouée aux arbres suite à leur piégeage
(Photo : Extinction Rébellion)

Cette pratique est considérée un mode d'action directe par les communautés activistes, entendue comme un agir politique qui « *n'est pas seulement une méthode de contestation mais aussi un moyen de « construire le futur maintenant* » [et qui décrit] toutes situations où les personnes s'organisent pour étendre leur contrôle sur l'existence sans le recours au capitalisme ou à l'État » ([traduction personnelle] Graeber, 2009, 165 ; *apub.* Sparrow, 2001). Elle s'inscrit dans une histoire anarchiste et d'éco-activiste radical. En effet, l'acte de clouter les troncs a été mentionné pour la première fois en 1981, dans *Earth First ! magazine*⁴⁶ comme une méthode efficace pour décourager l'abatage des arbres :

46 *Earth First ! Magazine* est un journal de résistance écologique édité par le mouvement Earth First ! dans lequel des méthodes d'action directe et d'éco-sabotage sont fournies, des archives historiques, des écrits traitant d'écologie profonde et de l'idéologie prônée par le mouvement. Ce mouvement écologiste dit radical a émergé aux États-Unis en 1980 et a essaimé aux quatre coins du monde depuis. Il se base sur l'idée que toutes formes de vie détient un droit d'existence quelque soit les intérêts humains.

« J'ai découvert la meilleure méthode pour décourager la coupe des bûcherons. C'est ce qu'ils appellent « piquer ». Piquer consiste à marcher à travers les bois qui vont être abattus avec quelques pointes et un bel outil. [...] Piquer n'empêchera pas les arbres de se faire couper mais quand ils passent au moulin, les arbres piqués suspendent les opérations. [...] et de toute façon la vengeance peut être douce. En fait, cette technique est tant efficace que des bûcherons ont été battus, s'ils le peuvent, regardant ce qu'ils trouvent dans le bois vendus [...]. Ce genre d'action directe peut paraître extrême, mais alors les plans de Crowell d'au moins doubler l'exploitation forestière (i. e. liquider) des Forêts Nationales méritent une réponse en retour. De plus, ce genre d'action est bien plus en accord avec les philosophies politiques actuelles »⁴⁷ - Extrait du magazine rédigé par Watson.

Néanmoins, au-delà du registre performatif de cette pratique et de son histoire, l'acte de clouter les arbres a été le sujet de nombreux questionnements et sa mise en pratique a soulevé certaines malaises au sein de la communauté activiste.

En amont de l'action, la quinzaine d'activistes d'Extinction Rébellion, de la Zarb et autonomes se rencontrent afin de discuter du processus de cloutage dans une maison alliée. Atlas, antipathique, est le premier à s'exprimer sur le sujet : « c'est mauvais pour les arbres, ça peut faire venir des champignons qui grignoteraient l'intérieur de l'arbre et finiraient par le rendre malade ». Sa parole suscite un trouble général, laissant un silence lourd planer dans la pièce. Ce trouble semble lié à l'inconfort dans lequel se trouvent les activistes vis-à-vis de cette pratique. Exprimant leur empathie envers les végétaux, l'acte d'introduire des vis dans les troncs les questionne : « est-ce qu'on inflige une blessure à l'arbre ? », « est-ce que les objectifs de cette action justifient sa mise en danger ? ». Pin nous rappelle que sans cette intervention, tous les arbres du Bois seront coupés. Il s'agit de l'ultime recours, l'acte de la dernière chance. De surcroît, nous sommes à quelques heures de l'action, et à ce stade, tout le monde sait qu'il est trop tard pour faire machine arrière.

Cette remise en question – pour ne pas dire ce malaise collectif – a suivi la totalité du processus d'organisation de cette action, de sa conception intellectuelle à sa mise en

47 Traduction personnelle.

pratique, suscitant des débats longs et tendus. L'attention sensible, le sentiment d'attachement et d'empathie dont font preuve les activistes envers les arbres, contrastent avec la pratique de cloutage des troncs, faisant émerger des sentiments négatifs tels que la culpabilité, la peur de blesser, le malaise. Dans cette pratique, l'humain alimente une relation de domination sur les arbres, les transformant en *artefacts menaçants*, les mettant en scène. Il participe à un processus de *dés-animation* du végétal, le truquant à la manière d'un décor, il devient *matière*.

Que cette appréhension du végétal en tant que matière déstabilise les activistes laisse entrevoir un certain mode d'être avec les arbres. Les activistes semblent entrer en dissonance cognitive avec cette perception commune du végétal, tiraillé·e·s entre leur sentiment d'empathie et l'urgence de défendre les arbres. Seul le recours à un savoir professionnel, jugé expert par la communauté, leur a permis de consoler leur sensibilité mise à mal et de redonner du sens à leur intervention dix jours plus tard :

« Notre copain élagueur dit que pour ce genre d'action pour des arbres en danger est justifié. Et si on gagne, les arbres n'en meurent pas. Ça fait une mini blessure qu'ils sont facilement capables de surmonter. » - Militante autonome (via une messagerie instantanée cryptée, le 22 novembre 2022)

Porté par l'idée qu'il n'y a pas d'autres alternatives possibles, d'autres moyens efficaces contre l'abattage massif de la forêt, les activistes choisissent alors de *piéger* seulement les arbres situés aux abords du chemin, non sans amertume. Ce choix, basé sur la contrainte, est stratégique : ces arbres sont les premières cibles des bûcheron·ne·s dans la mesure où les constructeur·euse·s ont besoin d'élargir le sentier pour faire passer des abatteuses. Autrement dit, si ces arbres-là ne sont pas abattus, les autres ne peuvent l'être.

Faisant ainsi primer la rhétorique de l'efficacité sur leurs interrogations idéologiques, les activistes choisissent de *sacrifier* les arbres situés en première ligne. Un moindre mal pour sauver un écosystème plus vaste.

5.2. S'enchaîner aux arbres : intervenir de manière éphémère

« 15 novembre 2021, il est 8h, une trentaine de personnes se trouvent au Bois de la Colombière.

Sous les regards des journalistes et des autres activistes, des *armlockeur·euse·s* se positionnent à l'entrée du Bois. Il·elle·s sont sept et possèdent cinq tubes en PVC d'à peu près 1 mètre de longueur, tagués de toutes les couleurs par les activistes : les *armlocks*.

Cerisier sort un tube en forme de Y, divisé en trois bras, d'un sac à dos. Elle porte un bracelet auquel est accroché un mousqueton. Glissant sa main droite à l'intérieur d'un des bras, elle se mousquetonne à une tige de métal cachée au milieu du tube.

« *Clic* », sa main est reliée, et son bras se transforme en un long tube de PVC.

Elle s'accroupit devant l'épicéa et y plaque son buste pour passer le *armlock* à Noyer, située de l'autre côté du tronc. Noyer attrape l'objet et insère l'une de ses mains dans le *armlock*.

« - *C'est bon, tu l'as ?*

Second « *clic* »,

- *Ok !* »

Cerisier et Noyer se retrouvent alors collées au grand arbre, accroupies, comme pour l'enlacer. Elles se relient avec un second *armlock*, cette fois-ci de forme cylindrique. Sakura les aide en soutenant le tube, non pas pour le poids – léger – mais pour le stabiliser et faciliter la manipulation. « *Clic* ». Noyer et Cerisier forment ainsi un rond impénétrable autour de l'arbre, une sorte de barrière physique le protégeant.

Le troisième bras libre du *armlock* en Y pend au dessus du chemin de terre. Abricotier, debout, l'attrape et y enfonce sa main droite.

« *Clic* » elle se relie à la chaîne.

Grâce à l'aide d'une autre activiste, elle prend un autre *armlock* et y insère sa main gauche. « *Clic* ». Debout, ses deux bras sont entourés de PVC coloré. Châtaignier attrape le bras gauche d'Abricotier – devenu *armlock* – et s'y accroche. « *Clic* ». À leur suite, cinq autres activistes font de même, dessinant une véritable

chaîne humaine. Le dernier maillon se forme autour d'un autre épicéa, comme pour Noyer et Cerisier. Une fois équipé·e·s et installé·e·s, les activistes se tiennent droits, sans bouger, affichant une détermination sans faille. Les épicéas ne seront pas coupés aujourd'hui. »

Ainsi positionné·e·s et « [enchaîné·e·s] aux arbres »⁴⁸, les sept activistes forment une barrière physique bloquant l'accès au sentier du Bois de la Colombière. Par ce biais, il·elle·s cherchent à empêcher la coupe des arbres, physiquement mais surtout symboliquement, en s'interposant directement entre les arbres et les éventuel·le·s bûcheron·ne·s. Si la symbolique tient dans leurs discours et les artifices autour de la chaîne humaine (les banderoles, les pancartes, les interventions orales) elle s'exprime aussi dans le blocage mis en place, qui implique une mise en scène particulière des corps.

Le caractère théâtral que revêt cette pratique d'action collective – le blocage en *armlock* – est communément usité dans les mouvements écologistes exerçant de la désobéissance civile non violente. Cette pratique se distingue de l'action directe – illustrée plus tôt lors du cloutage des troncs – dans son acceptation des conséquences légales qui peuvent en découler (Graeber, 2009, 166).

Dans ce cas précis, c'est un mode d'action coutumier du mouvement international d'Extinction Rébellion, dont l'effervescence dans les mouvements sociaux est connue depuis 2019, notamment grâce à une couverture médiatique importante de leurs évènements. La théâtralisation d'un blocage humain est une pratique qui dépeint le caractère identitaire d'Extinction Rébellion, comme le souligne le sociologue Fabien Granjon :

« Tout mouvement social s'exprime de façon privilégiée selon des formes protestataires qui lui préexistent historiquement et tiennent à l'identité et aux particularités des groupes qui sont de fait mobilisés. » (Granjon, 2002)

48 Voir l'émission de France Culture, *La Clusaz et l'industrie de la neige de culture*, dans Les Enjeux Territoriaux de Baptiste Muckensurm, publiée le 19 novembre 2021.

La manière dont les activistes engagent leur corps et leur volonté dans ce type d'action ne peut qu'impressionner. Charlie, activiste, me glissera discrètement, à la fois admirative et impressionnée devant leur détermination : « Je me demande toujours pourquoi est-ce que les gens font tout ça. Je sais que moi aussi je fais des trucs, mais je me pose tout le temps la question. »

D'où les activistes tirent-il·elle·s ce courage d'agir ? S'imposer face aux médias, s'opposer aux autorités, et empêcher des travailleur·se·s d'exercer leurs tâches n'est pas anodin et nécessite une détermination sans faille. Passer quelques minutes voire des heures durant les bras dans des *armlocks* n'est pas confortable, voire souvent douloureux. Le poids du *armlock* pèse rapidement sur le corps et les bords du tube en PVC éraflent les bras. Le bracelet attaché au poignet est souvent serré au point de limiter la circulation sanguine et des fourmillements sont ressentis dans les mains. Il est impossible de plier son bras, la liberté de mouvement étant empêchée par la longueur des *armlocks*. Les bras, et donc le corps, sont bloqués dans une position unique, à la façon de troncs d'arbre.

Dans cette disposition, le corps devient l'outil par lequel prennent effet des discours politiques, comme un rempart. Par cette stratégie de blocage, les activistes disent implicitement aux bûcheron·ne·s et aux promoteurs du projet de retenue collinaire : « si tu veux couper cet arbre, et cette forêt, il va d'abord falloir me passer sur le corps » et les empêchent ainsi d'agir. Mais aussi, « regardez jusqu'où on est capable d'aller pour défendre cette forêt » inversant les rapports de forces et mettant la pression aux autorités publiques. Qu'est-ce qui mène à ce genre de pratiques ? Comment en vient-on à se mobiliser si radicalement pour du végétal, quelles perceptions le concernant se glissent dans ces méthodes ?

« On est extrêmement déterminé·e·s à être le système immunitaire du Bois de la Colomnière, puisque les recours juridiques qui ont été entrepris - pour l'instant - n'ont pas suffi, on va faire en sorte qu'on ne touche pas à un centimètre de mètre carré d'écorce. » - Activiste d'Extinction Rébellion, extrait du reportage vidéo de La Voice TV, publié le 16 novembre 2021.

Pour les activistes, agir comme tel est devenu une nécessité. Suite à une opposition exprimée légalement, sous forme de recours, de discours, d'avis négatifs à l'enquête publique relative au projet d'aménagement, la voie offensive – ou pourrait-on plutôt dire défensive – devient l'unique moyen d'action. Évoquant l'image du système immunitaire, il-elle-s se posent comme les protecteur·ice·s spontané·e·s et mécaniques du Bois de la Colombière ; tel le dicton « action réaction ».

Dans cette situation, la première attention portée au végétal est celle de sa défense, quoi qu'il puisse en coûter aux humains. Autrement dit, le Bois de la Colombière devient une zone à protéger, le végétal qui le compose étant rendu vulnérable. De cette perception du Bois découle la pratique de blocage en *armlock* : entourer les arbres devient l'acte symbolique mettant en puissance une perception du végétal comme un être à défendre, un être vulnérable et menacé, qu'il faut protéger à tout prix.

Cette manière d'appréhender le végétal, dans son caractère vulnérable, est proche de ce que Joan Tronto et Bérenice Fisher définissent par le *care*⁴⁹ :

« Au niveau le plus général, nous suggérons que le care soit considéré comme une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre « monde », de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie. » (Tronto, 2009, 143 ; *apub* Fischer et Tronto, 1991, 40)

En effet, la notion – ou l'éthique – du *care* place la vulnérabilité comme une part constitutive du vivant pris dans sa globalité : « *il est le soucis de l'existence, [...] à la fois une pratique et une disposition* » (Tronto, 2009, 145). Cette forme particulière d'attention à l'autre s'exprime dans des modes relationnels singuliers, dans lesquels « *la prise en compte des besoins des autres est décisive pour guider l'action* » (*Ibid.*).

49 Que l'on peut traduire par le terme de sollicitude en français.

Cependant, le blocage organisé par les activistes répond-t-il à la prise en compte des besoins du Bois de la Colombière ?

L'objectif des activistes n'est pas de prendre en charge la vie du Bois de la Colombière. Au contraire, il·elle·s souhaitent « qu'on le laisse tranquille », « qu'on le laisse en paix » (extraits d'entretiens). Entretenir une relation hiérarchique durablement entre le Bois et les humains qui le défendent, n'est pas une revendication. La volonté qui s'exprime est celle du « laisser-vivre ». En ce sens, les activistes ne répondent pas à un besoin de l'arbre – bien que sans leur intervention il serait coupé – mais s'interposent pour le défendre, les besoins de l'arbre étant remplis par lui-même.

D'une certaine façon, les activistes se placent dans une posture ambivalente, rappelant le *care*, en tant qu'il·elle·s agissent pour le maintien de la forêt telle qu'elle existe par des pratiques de défense offensives, et la protection, selon la définition de Joan Tronto (2009, 146), en tant qu'il·elle·s répondent à un danger potentiel éphémère et prennent en charge ponctuellement le poids de la survie des arbres. Seulement cette inclination à la protection a pour vocation de disparaître, dès la menace supprimée, laissant à la forêt le soin de perpétuer son existence.

« L'action de cette journée s'est clôturée par une victoire. Vers 10h30, les activistes ont reçu un coup de téléphone leur confirmant le non-commencement des travaux. Depuis, le préfet détient la déclaration d'utilité publique sur son bureau et ne l'a toujours pas signée. »

5.3. Travailler le bois : appréhender une matière morte

Le travail du bois constitue une pratique quotidienne de préparation de plateformes, d'abris, de cabanes nécessaires pour que des personnes puissent habiter sur des zones d'occupation politique non aménagées, ici le Bois de la Colombière pendant la période d'occupation de novembre 2021. Dans un milieu forestier, la vie est précaire pour l'humain, et tout reste à construire pour s'abriter et pallier aux intempéries. À partir de

palettes ou de troncs d'arbres récupérés, volés ou trouvés sur place, les activistes préparent leur futur abri en travaillant la matière végétale avec persévérance.

« 20 novembre 2021. Il est 14h.

Pendant que Caroubier et Prunellier démontent des palettes pour en récupérer les planches, Chêne, Sapin, Saule et Pommier partent récupérer des troncs d'arbres, armés d'un mètre et d'une scie.

Chêne nous indique l'espace où les trouver, sur une parcelle pentue et défrichée récemment. La zone est en cours de métamorphose, passant de la forêt à la prairie pour y faire paître des moutons.

« *On s'en fout des moutons !* » s'exclame Sapin, outrée par le déboisement massif laissant un sentiment de désolation.

Les troncs sont entassés à l'extrémité haute de la parcelle, sur une quinzaine de mètres. Une centaine d'arbres coupés jonchent le sol.

Évoluant tant bien que mal entre les décombres des pins, des branchages et des épines séchées par le soleil, les activistes gravissent la pente boueuse non sans une égratignure, partageant leur malaise et leur colère à propos des arbres coupés et des conséquences écologiques d'un tel acte.

Arrivé-e-s à hauteur des troncs, les activistes se tâtent : lequel choisir ?

Chêne et Pommier grimpent sur le tas de pins tranchés, soulèvent ceux qui ne sont pas coincés entre les autres avec force, les retournent. Elles font des suppositions sur quelques uns, analysent l'écorce et l'état général du bois sec, se questionnent sur les fissures externes et les fragilités qu'elles peuvent causer.

Chêne en trouve un adéquat, pas trop épais, en bon état. En tailleur, elle le fait glisser lentement en le poussant tandis que les autres, au sol, le tirent et le réceptionnent.

Elles posent une extrémité du tronc au sol et l'autre sur une souche, pour le maintenir légèrement relevé en biais.

Saule mesure trois mètres cinquante et fait une encoche à l'aide d'une scie usée. Chêne commence la découpe pendant que les autres font contrepoids, assises sur le tronc.

« *Chrlrlr chrlrlr ... Chrlrlr chrlrlr ... Chrlr chrlrlr ... Chrlr Plong* » le bout d'arbre restant tombe lourdement au sol.

On compte son âge en lisant les cernes, « *Il avait entre dix et quinze ans* ».

Pommier grimpe sur le tas et en trouve un autre, cette fois, elle le découpe rapidement sans le déplacer puis le lance vers le bas de la pente « *Et hop là !* ».

Le tronc roule dans un bruit sourd, faisant rire les autres qui courent à sa rencontre.

Portant à présent les grands arbres sur leurs épaules, les activistes dévalent la pente en glissant et rejoignent la zone de travail où il-elle-s commenceront l'écorçage. »

Engagé·e-s ici dans le projet d'occuper l'espace de la Colombière, les activistes portent sur le végétal une perception dite *pratique*, dans la mesure où il-elle-s l'appréhendent dans ce qu'il peut leur *offrir* (Ingold, 2018), au vu de l'état dans lequel il se trouve. Cet état de l'arbre décrit dans cette note ethnographique mérite que l'on s'y attarde. En effet, face au défrichement les activistes ressentent des affects négatifs : un malaise, un sentiment de révolte, une tristesse, mais aussi une incompréhension. L'acte de couper et d'ôter la vie aux arbres de manière massive correspond, pour les activistes, au théâtre d'une violence à la fois symbolique et concrète faite aux arbres, qui est jugée ici comme non nécessaire et illégitime.

Chêne, après avoir constaté l'état du bois, nous dit sans cacher son indignation : « ils les ont laissés comme ça, sans rien faire, ils ont mal séchés maintenant », déplorant le manque d'attention apporté aux arbres.

L'affliction du groupe semble naître du manque de considération de la vie végétale, en tant qu'écosystème, qui se cristallise dans l'amoncellement des troncs aux abords du terrain défriché. Le non-usage des arbres appuie le sentiment de non nécessité de la coupe, renforçant le sentiment de colère vis-à-vis de ce type de pratique. Dans l'affect, ils sont perçus comme négligés, abandonnés à l'air libre.

En outre, l'environnement dans lequel sont les activistes ici laisse des *traces* ou des *signes* de ce qu'était le lieu avant le passage de l'humain défricheur. Dans une certaine

mesure, ces phénomènes informent les activistes et leur permettent de *savoir* ce qui est arrivé à cet espace anciennement forestier. Il est perçu comme la victime d'un acte loin de correspondre à leur prédisposition sensible, qui leur laisse un goût amer et rappelle les ruines du capitalisme – expression développée par Anna Lowenhaupt Tsing (2015) (Marec, 2019) – désignant ces mondes abîmés par l'économie capitaliste dans lesquels la vulnérabilité et l'insignifiance des êtres ou des écosystèmes dévastés laissent entrevoir d'autres devenir possibles.

Dans ces ruines, les activistes appréhendent l'arbre d'une toute autre manière que dans les actions précédemment décrites. Le prélevant de l'espace défriché, il·elle·s l'engagent dans une autre destinée, l'intégrant dans un processus de métamorphose.

Il n'est plus question de le défendre ponctuellement en s'y attachant ou de lui infliger une blessure, de son vivant. Ici, il est question d'en faire usage, de l'inscrire dans un projet humain qui est celui de construire une plateforme. Réaliser ce projet est rendu possible à une condition, que cet arbre soit perçu et représenté comme *mort*.

Ainsi, si il était auparavant difficile d'y insérer des vis, il est à présent facile de le scier, le lancer, le faire rouler, montrant un retournement de perspective : les activistes *savent* que l'arbre était vivant (ce phénomène se révèle dans l'acte de compter son âge par exemple) mais une fois *mort* il devient une matière exploitable.

Faire usage d'un arbre mort n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'idée d'*affordance* d'Ingold (2013), reprenant le concept de Gibson, selon laquelle les êtres disposent de caractéristiques inhérentes qui s'offrent aux autres êtres dans certaines situations, leur suggérant un mode d'usage particulier. En ce sens, les *affordances* sont les propriétés de l'environnement tel qu'il est directement perçu par un agent, selon sa physiologie et ses besoins exprimés par la pratique dans laquelle il est engagé (Ellison, 2013, 117). Elles sont dépendantes des *effectivités* de cet agent, entendues comme ses capacités d'action :

« En ce sens l'éventail d'affordances d'un objet sera donc limité par les effectivités du sujet, et inversement, les effectivités du sujet, seront limitées par les affordances des objets rencontrés. En conséquence, les outils, dans la mesure où ils permettent d'étendre les effectivités de leurs utilisateurs peuvent transformer radicalement la perception de l'environnement. » (Ingold, 2013, 189)

Ici, l'agent, l'humain, perçoit les troncs comme matière exploitable et son intervention est telle que l'arbre se retrouvera métamorphosé dans son être, transformé en une chose nouvelle par l'humain faisant usage d'outils :

« *Chliing... Chliing...* »

Assise à cheval sur le tronc d'arbre posé au sol, Abricotier fait glisser la plane de charron⁵⁰ sous l'écorce qui s'enfuit en s'effilochant.

« *Chliing... chliing...* »

Son mouvement est doux, lent, régulier. La paume gauche saisit le manche en bois, l'autre le rond en fer. Son buste s'élançe vers le tronc, au fil des mouvements de ses bras faisant râper l'outil sous l'écorce. L'enveloppe rude de l'arbre fait bientôt place à un bois lisse, clair, dont l'odeur emplit les narines.

En face d'elle, Prunellier a entamé l'autre côté du tronc avec une autre plane de charron. Son corps se balance en accompagnant son geste, d'avant en arrière.

Synchronisant inconsciemment leurs gestes, Prunellier et Abricotier semblent danser en rythme sur le bois sec.

Une fois mis à nu, à l'aide d'une petite masse et d'une lime plate à métal, Érable et Caroubier creusent des encoches dans le tronc métamorphosé en poutre. Plaçant la lime à la verticale sur le bois, Érable la frappe pour qu'elle s'enfonce dans la matière végétale.

« *Tak tak chrriiik* »

Par un effet de levier, elle pousse le bois qui s'arrache. Petit à petit, une entaille carrée apparaît dans la matière.

50 Une plane de charron est un outil ancien utilisé pour travailler le bois. Elle est constituée d'une lame droite, concave ou convexe, en fer ou en acier poli, reliée à deux poignées en bois. Elle s'utilise pour retirer l'écorce des branches ou des troncs et pour dégrossir le bois.

Sur un autre tronc, situé en face du premier, Caroubier s'attelle à la même tâche. Les trous creusés serviront à insérer un autre tronc, plus petit, formant l'assise d'une future plateforme. »



Figure 9: Trois éco-activistes travaillant le bois (Photo : activiste anonyme, floutée par moi-même)

Engagé-e-s dans un processus de transformation du végétal en plateforme, cette pratique induit une disposition et une habilité corporelle particulière chez les activistes ainsi que des connaissances et des savoirs-faire singuliers.

Les outils (scie, plane de charron, lime en fer, marteau) permettent le travail du bois et sont ici les médiums d'une rencontre particulière entre les activistes et le végétal, une rencontre qui ne se fait plus avec deux altérités vivantes mais entre un *sujet*, l'humain, et un *objet*, l'arbre, qui lui offre ses propriétés d'usage. Sa transformation et son usage ne revêtent pas alors de sentiment de malaise⁵¹. Le projet des activistes et les outils dont il-elle-s font usage conditionnent ainsi la rencontre avec végétal, qui s'interprète alors dans son utilité en tant que matière :

51 Cette analyse peut trouver son corollaire dans l'usage du bois « de chauffage » par les activistes, qui ne suscite pas de sentiment négatif.

« Nous percevons notre environnement en fonction de ce qu'il nous offre dans la poursuite de l'action dans laquelle nous sommes engagés. [...] C'est l'implication de l'homme dans l'environnement, [...], qui lui permet de prendre conscience de la « nouvelle signification » d'un [élément] » (Ingold, 2013, 185-186)

L'arbre est perçu ici dans une *affordance* particulière, pas dans son être *global*, mais dans une de ses parties valorisables : le tronc. Ainsi, l'humain constructeur, n'est pas dans une optique d'attention de *care*, il n'interagit pas avec l'arbre comme lorsqu'il était vivant, il lui donne une nouvelle *signification* : pas de sacralisation, il devient *matière inerte*. Est-ce lié à une nécessité imposée par le projet de s'établir en forêt ? La métamorphose du tronc en plateforme renferme-t-elle une manière de valoriser la vie végétale ? L'usage et la transformation de la matière *morte* s'explique-t-elle par une forme de respect envers son ancienne vie ?

Par ailleurs, si l'on pose la question du « *devenir-plante* », au sens d'un devenir dans l'entre-deux humain-plante, s'intéressant aux manières dont l'humain transforme, affecte et est affecté par la plante et inversement, comment la plante transforme, affecte et est affectée par l'humain (Laplante, 2017, 4, *apud*. Houle, Querrien, 2012), le travail du bois apparaît comme catalyseur des métamorphoses inter-tissées entre les êtres.

L'expérience de la matière végétale dans cette pratique passe par le corps à travers l'outil : l'arbre met à l'épreuve l'humain et l'éprouve au cours de sa transformation imposée. L'anthropologue Julie Laplante, reprenant l'argument de Mol (2008), nous dit que « *le corps est toujours en train de se faire, en l'occurrence il est en « devenir », [...] le corps émerge toujours de manières nouvelles selon les pratiques dans lesquelles il s'engage* » (Laplante, 2017). Dans ce travail long et minutieux, les activistes expérimentent la dureté du bois en le sciant, la douceur d'un tronc dénué d'écorce, l'odeur qui s'en dégage. Aussi, la matière végétale laisse des *traces* de son être sur l'être humain :

« À la fin de cette journée – et d'autres encore – nos mains présentent des cloques, nos muscles sont tendus, éprouvés, l'écorce des arbres s'accumule sous nos ongles, de la sève colle sur nos habits et notre peau, des épines décorent nos vêtements. »

Dans ce projet bien que fondamentalement humain, l'arbre autant que les activistes sont projetés dans un devenir entrelacé : l'arbre devient structure, les activistes deviennent charpentier·ère·s. Notons que cette métamorphose ne se fait tout de même pas de la même manière. L'arbre ne ressemble plus à son état d'origine, il subit une transformation totale. Et bien qu'il agisse sur l'humain dans une certaine mesure, il est ici réduit ontologiquement à une valeur d'usage, ce qui n'est pas le cas dans d'autres pratiques, notamment celle de « la grimpe dans les arbres ».

Chapitre 6. Expérimenter l'arbre au quotidien

6.1. Grimper aux arbres : appréhender un nouvel univers

« Jeudi 14 avril, après-midi ensoleillé.

Nous montons au Bois de la Colombière avec Sakura et Chêne. Nos pas s'enfoncent dans la neige ramollie par l'arrivée du printemps. Parfois, elle nous avale jusqu'aux hanches, mais sous les épicéas, elle a déjà disparu.

« Est-ce que t'as deux mousquetons ?

- Oui, dans le sac.

- T'as des longes pour redescendre ?

- Prends la blanche. »

Chêne fouille son sac à dos, enfle des gants et le baudrier équipé. Sakura observe l'épicéa sur lequel Chêne va grimper. Elle a attrapé trois sangles noires, de deux mètres. Elle en accroche une à son baudrier et montre les deux autres.

« Du coup c'est ça une sangle, et l'idée c'est de faire ça. »

Chêne se colle à l'arbre.

« Wo il est large celui-là, ça va être plus compliqué. Là tu passes comme ça.. »

Elle tient l'un des brins dans une main, entoure l'arbre avec ses bras et lance l'autre brin de la sangle. Avec sa main gauche, elle réceptionne. Le dos maintenant en arrière, elle rapproche les deux brins qui entourent l'arbre, les croise. Elle répète la même chose avec une autre sangle, qu'elle installe plus bas, « ça c'est pour le pied, la pédale » nous dit-elle. Puis, elle avance son bassin vers le tronc et « clic », elle se mousquetonne à la première sangle accrochée.

Avec ses doigts, elle attrape la pédale basse, la remonte. Elle cale son pied dedans, plaçant la sangle sous son talon et ses orteils contre l'épicéa. Dans cette position, elle ressemble à une grenouille. Mains contre l'écorce, son pied pousse sur l'arbre et la sangle, elle tire sur ses bras et se redresse. Elle est debout.

« Et là faut que tu relèves ça, comme ça t'es plus haut. »

Elle attrape la sangle qui est reliée à elle par le mousqueton, la remonte en la faisant glisser sur le tronc. De cette manière, elle gagne de la hauteur, une trentaine

de centimètres. Elle lâche les bras. En suspension dans l'air et assise dans son baudrier, elle tire sur la sangle du bas, y glisse son pied et recommence. A chaque fois qu'elle se redresse, les muscles de ses bras et de son dos se tendent, trahissant la tension traversant son corps. »

Chêne et Sakura sont des habitantes du coin. « *Politisées* » comme on dit dans le jargon militant, elles sont concernées par la lutte pour le Bois de la Colombière et font partie de la communauté qui cherche à le protéger. Ce jour-là, Chêne montre à Sakura comment grimper aux arbres avec des sangles et des longes, en prévision d'une éventuelle occupation de terrain si les travaux de la retenue collinaire s'annoncent.

Ses gestes sont lents, précis, répétitifs. D'en bas, nous entendons l'écorce crisser « *crr crr* » et de légers craquements des branches « *crac* ». Des épines et des petits morceaux de bois chutent sous son passage. Nous sommes silencieuses, l'observant s'élaner lentement vers la cime. Tout autour de nous, les oiseaux chantent, sans aucun autre humain à l'horizon.

« *Ah 'y a une branche le merdier commence..*

Chêne est à deux mètres à peine au dessus du sol. Une branche lui bloque le passage, ça arrive sans arrêt dans les épicéas. Ces arbres ont des branches en quinconce très rapprochées.

- *Attends voir, elle est toute fine là, essaie de la casser ?*

Elle pousse sur la branche, au niveau de la jonction. Déjà morte, la branche rompt en un craquement sourd.

- *Ah merci !*

Chêne continue sa lente ascension. Très vite une autre branche lui barre la route. Cette fois elle ne cédera pas sous sa force, trop épaisse. Elle attrape sa troisième longe et l'utilise pour entourer l'arbre au dessus de la branche qui la gêne. Elle croise les deux brins avec ses doigts et accroche un second mousqueton qu'elle clippe à son baudrier. Son visage est calme, concentré. Elle se redresse sur sa pédale, bascule son poids sur la longe qu'elle vient d'installer, et enlève l'autre. Si elle oublie de visser son mousqueton, ou si elle le *clippe* mal, ce serait la chute assurée. »

Cette technique de grimpe, nommée la cravate, lui permet de prendre de la hauteur, mais l'empêche de se mouvoir librement et rapidement dans l'arbre. Plaquée contre le tronc, elle ne peut que se déplacer de haut en bas, dans un périmètre d'un ou deux mètres maximum autour du grand végétal (pour exemple, voir Annexe 4). Pour qu'elle puisse bouger sur les branches de l'arbre, une autre technique est nécessaire.

« *On va devenir une bande de koalas* » nous lance-t-elle du haut de l'arbre, rieuse.

La pratique de la grimpe dans les arbres se définit par un ensemble de gestes déterminés, qui nécessite une connaissance précise du matériel utilisé et l'incorporation de certains gestes techniques. Dans cette pratique, le corps est mis à l'épreuve, à la fois dans sa condition physique et dans sa capacité à reproduire des gestes sans recourir à la pensée.

En effet, les grimpeur·euse·s les plus aguerri·e·s ne réfléchissent plus aux gestes effectués, et ont souvent des difficultés à transmettre leurs savoirs uniquement par le biais de la parole ou par l'usage de schémas. La pratique commune est de montrer, et de faire reproduire les gestes aux novices, conduisant à un apprentissage directement par le corps. Telle une sorte de mémoire des *techniques du corps*, pour reprendre les termes de Marcel Mauss, qui est incarnée, à la manière de la conduite d'une voiture ou d'un vélo.

En outre, l'acquisition de ces savoirs incorporés s'opère selon un processus d'*enskilment*, « *dans lequel l'apprentissage est indissociable de la mise en pratique, et où ces deux phénomènes sont intégrés dans un engagement dans le monde appelé dwelling.* » ([traduction personnelle] Ingold, 2000, 416). En effet, pour apprendre et pratiquer la grimpe dans les arbres, les activistes ont besoin de se projeter au sein de l'univers forestier ainsi que de s'y engager d'une manière à la fois attentive et active. Cet engagement prend la forme d'une posture d'attention singulière envers la vie végétale, une vigilance concernant l'état de l'arbre, sa forme, sa manière d'être et son écologie.

Dans cette situation, les activistes se rendent attentif·ive·s à la souplesse des branches portant leur poids, à la résistance du corps des arbres en s'y appuyant et en les touchant, à leur forme pour accrocher des structures d'une manière adéquate, mais aussi

aux intempéries, aux formes de vie diverses qui nichent sur et sous l'écorce afin de les déranger le moins possible... Ces multiples formes d'attention à la vie végétale sont les conditions *sine qua non* de la pratique de la grimpe dans les arbres, sans lesquelles l'être humain ne pourrait la réaliser sans risquer d'y laisser sa vie.

Lorsque l'on observe cette pratique sans la *vivre*, sans l'expérimenter, l'arbre n'apparaît en quelque sorte que comme un support ou comme un terrain de jeu sur lequel des personnes se meuvent. Pourtant, l'ethnographie par observation participante a révélé que les manières d'appréhender l'arbre se complexifient lorsque l'on s'approche de sa verticalité en pratiquant la grimpe aux arbres, des appréhensions difficiles à transmettre par les mots, qui réduisent la part sensible de cette approche singulière de l'arbre. Il s'agit en quelque sorte d'un nouvel univers qui s'offre aux sens de l'humain, l'univers végétal.

Lors de l'expulsion de la Zarb de Thonons-les-Bains, les activistes du Bois de la Colombière sont venu·e·s soutenir les Zarbristres. Ces dernier·ère·s protégeaient un cercle de dix Cèdres du Liban depuis dix mois et y avaient créé un monde alternatif nommé la Zarb : zone auto-gérée de résistance bucolique. Dans la matinée du 2 mars 2022, soixante-dix agent·e·s des forces de l'ordre (comprenant la compagnie républicaine de sécurité, la police nationale et une équipe spécialisée) sont venu·e·s déloger les quatre activistes y résidant ce jour-là. Lors de notre arrivée dans l'après-midi, il ne restait que les souches des dix arbres. Attristée, une activiste de la Colombière, me murmure « *c'était tellement plus grand avec la verticalité...* ».



Figure 10: Le monde de la Zarb sous une perspective verticale (Source : le collectif Save the Cèdres)



Figure 11: La Zarb et les souches des Cèdres rasées le 2 mars 2022 (Source : le collectif Save the Cèdres)

Dans l'expérience de la grimpe aux arbres, un changement de perspective s'opère. En expérimentant et habitant la vie arboricole quotidiennement, ce qui n'est pas le propre du commun, les activistes évoluent dans des univers jusqu'alors inaccessibles. La grimpe dans les arbres devient ainsi un vecteur de transformation des appréhensions du monde végétal, déplaçant la focale de la perspective humaine communément horizontale en incitant notre champ de vision à se *verticaliser* pour atteindre des mondes nouveaux.

Ainsi, dans cette pratique, l'arbre n'est plus premièrement perçu comme une matière mise en scène, tel qu'il l'était dans la pratique du cloutage des arbres, ni comme un sujet à défendre, révélé dans la pratique du blocage en *armlock*, mais devient un abri, un être à part entière, une altérité que l'on expérimente de manière sensible.

Par ailleurs, pour Marcel Mauss, « *il n'y a pas de technique et pas de transmission, s'il n'y a pas de tradition* » (2013). La grimpe militante dans les arbres, émergente en France, fait partie d'un savoir partagé au sein des mouvements internationaux d'autonomes, de zadistes et plus récemment des mouvements d'écologie radicale tels qu'Extinction

Rébellion. Chêne a appris et pratiqué cette technique avec d'autres activistes, sur d'autres lieux de luttes locales, en Allemagne, en France et en Suisse. Aujourd'hui, elle maîtrise différentes manières de grimper sur différents supports et avec divers matériels.

Face à la diffusion rapide de cette technique au sein des mouvements écologistes, nous pouvons avancer l'hypothèse que son succès provient des expériences du végétal qu'elle procure, des expériences d'une vie alternative en étroite association avec des vies non-humaines, et du changement de perspective qu'elle induit.

Note épistémologique

L'attention première portée à l'arbre dans cette analyse ethnographique semble conduire certains biais de lecture de la communauté activiste. En effet, cette dernière a tendance à minimiser la place centrale d'autres éléments constituant l'environnement écologique des grimpeur·se·s d'arbre. D'une part, elle ne décrit pas le matériel nécessaire à cette pratique, pourtant d'une grande diversité : longes, baudriers, mousquetons, cordes ; et manque d'approfondir l'étendue des savoirs-faire s'y attachant : les connaissances des différents nœuds, les savoirs autour de la mise en sécurité et des arbres, les différentes techniques corporelles engagées... D'autre part, elle manque de discuter la place fondamentale de l'environnement dans lequel elle se pratique dont les particularités écologiques conditionnent les techniques utilisées pour grimper et se mouvoir entre les branches. Cet outillage et ses connaissances, comme pour le travail du bois, sont les conditions matérielles de cette rencontre particulière avec l'arbre.

6.2. (Re)sentir et (re)connaître des altérités en présence

« Première nuit.

Camille part devant, se clippe sur la corde attachée quinze mètres plus haut sur le tronc. Sous les étoiles, il positionne son nœud d'arrêt, s'assoit dans son baudrier, insère son pied dans la pédale, se redresse, et monte lentement. Il porte tout un attirail en plus du matériel servant à grimper : un sac à dos, un duvet, une couette, une frontale et une gourde qui se balance de droite à gauche au fil de son ascension.

Arrivé en bout de corde, il attrape une branche au-dessus de lui, l'utilise pour trouver son équilibre et se redresser sur l'arbre. Il accroche une de ses longes à la ligne de vie⁵², étirée à l'horizontale entre deux arbres, libérant la corde sur laquelle je grimpe à mon tour, dans un calme méditatif.

Nous nous installons dans nos hamacs. Éreinté-e-s par la longue ascension et mordu-e-s par la fraîcheur de la nuit, nous nous emmitouflons sous un tas de couettes. Nous gardons nos baudriers durant notre sommeil, qui nous relie à la ligne de vie, pour éviter toute chute fatale. Dans le frémissement des feuilles et le grincement des arbres, nous nous endormons.

Au matin, des bruits sourds nous réveillent. « *C'est les flics ?!* » La peur au ventre, on tend nos têtes par dessus les branches. Rien à signaler, ce n'est que des travaux.

Les yeux embués, nous descendons de notre perchoir en vérifiant plusieurs fois notre matériel.

Arrivé-e-s au sol une sensation bizarre nous tient le corps. Un mouvement continu nous (sur)prend, le sentiment que nous tanguons, légèrement, dans tous les sens. C'est presque imperceptible, et ne survient que lorsque nous nous maintenons immobiles, mais suffisamment déstabilisant pour que nous le relevions.

« *C'est le mal de terre. On s'habitue au bout d'un moment.* » nous dit Liban. »

52 Une ligne de vie est un dispositif de sécurité qui assure un ancrage permanent, horizontal ou vertical, auquel l'utilisateur peut s'attacher afin de prévenir les risques de chute. Il peut s'agir d'un câble, d'une sangle ou d'une corde solidement ancrée sur des points fixes. Ici, il s'agit d'une corde fixée entre deux arbres.

Le « mal de terre »⁵³, connu des navigateur·rice·s ou des astronautes comme une *sensation* d'ivresse, de tangage à la manière d'un bateau, est également partagé par les activistes évoluant entre les cimes des arbres. L'usage de cette expression suggère un inconfort, des troubles causés par le retour *sur* la terre ferme suite à un déplacement plus ou moins long hors du sol.

Cette légère déstabilisation peut devenir un véritable tourment et susciter des nausées. Néanmoins, cette inclination montre que se déplacer dans les arbres met l'humain dans une autre disposition corporelle et sensorielle que lorsqu'il se trouve sur la terre ferme. Le support sur lequel il s'appuie devient l'arbre plutôt que la terre, une altérité décrite souvent comme immobile dans les lieux communs de l'ontologie naturaliste.

Ici, les activistes expérimentent et admettent le mouvement végétal : évoluant sur lui, il·elle·s *sentent* l'arbre tanguer, se mouvoir, se courber. Plus les activistes prennent de la hauteur, plus le mouvement de l'arbre est perceptible. Parfois même, ce mouvement déstabilise, les poussant à se mouvoir au plus proche du tronc, pour maintenir tant bien que mal leur équilibre.

Si les perceptions sensorielles relèvent d'abord d'une orientation socialement bâtie, elles forment un prisme de significations sur les mondes en tant qu'elles « *dessinent un monde de significations et de valeurs, un monde de connivence et de communication entre les hommes en présence et leur milieu* » (Le Breton, 2007). Cette sensation de « mal de terre » participe à une expérience de l'arbre en tant qu'altérité, à la connaissance acquise et partagée des caractéristiques de sa manière d'exister, montrant que son enracinement ne s'oppose pas à son mouvement (Brunois-Pasina, 2003, 3). Seulement, si à l'instar de l'ontologie kasua la fixité n'apparaît pas comme un critère d'identification de l'arbre, cette altérité n'est tout de même pas appréhendée comme un être hybride mi-végétal mi-animal mais bien comme un être vivant qui certes se meut, mais reste distinct et autre qu'humain (*Ibid.* 5).

53 Non sans rappeler, étonnamment, les paroles de Kalune chantant « Le mal de terre », musique que nous avons souvent écoutée avec les activistes d'Extinction Rébellion. (URL : <https://youtu.be/VaLLbhdgqxo>)

Par ailleurs, si nous ré-invoquons la question du « *devenir-plante* » (Laplante, 2017, 4, *apud.* Houle, Querrien, 2012), ce trouble fait effet de trace laissée sur les activistes, leur procurant un effet notable venant modifier, sur du plus ou moins long terme, l'un de leur sens le plus fondamental : la proprioception.

La proprioception (ou sensibilité proprioceptive) est la perception permanente – bien souvent inconsciente – de la position de notre corps et la capacité de situer nos mouvements dans l'espace. Ce sixième sens assure l'équilibre, le contrôle des mouvements corporels et permet de connaître la position exacte du corps et de ses parties, lorsqu'il se meut ou non, sans faire appel aux cinq sens habituels.

Lorsque les activistes évoluent dans l'arbre, leur corps s'adapte inconsciemment à son mouvement. Les frontières entre le corps de l'arbre et le corps humain s'effritent ainsi, les uns laissant une trace de leur manière d'être sur celle-eux qui les grimpent, les obligeant une adaptation inconsciente de leur sensibilité proprioceptive, leur imposant une synchronisation, pour permettre un vivre-ensemble singulier :

« Dans l'acte de la perception j'entre dans la relation de sympathie avec le perçu ce qui est possible uniquement parce que ni mon corps, ni le sensible n'existent en dehors du flux du temps, et donc chacun possède sa dynamique propre, sa propre vibration, son propre style. En ce sens, la perception est un accordage ou une synchronisation entre mes rythmes et les rythmes des choses elles-mêmes, leurs tonalités propres, leurs textures. » (Abram, 2013, 76)

Quelques semaines plus tard, cette discussion réapparaît sous une autre forme. Avec d'autres activistes, nous dormons dans un dortoir, sur des lits superposés, rustiques mais confortables. Atlas, après deux nuits passées, nous avoue ne pas avoir fermé l'œil et la troisième nuit, il s'éclipse discrètement pour dormir dans un arbre. Face à notre surprise, il se contente de nous répondre : « Me regardez pas comme ça, je sais pas pourquoi j'y dors mieux, je rêve pas plus, pas moins, c'est juste que je préfère. » coupant court la discussion. L'anthropologue Eduardo Kohn montre que « *l'humain est tout à la fois*

distinct de, et en continuité avec, ce qui se trouve au-delà de lui. » (Kohn, 2017, 30). Il ajoute que « *l'humain est aussi un produit de ce qui se trouve au-delà des contextes humains* » (Ibid., 39). Atlas, ne pouvant dormir correctement qu'au creux des branches, devient dépendant de la vie végétale. Marqué par elle, il en devient en quelque sorte un produit de sa présence, qui se révèle dans l'attachement inconscient mais corporellement effectif avec les arbres : telle « *une pensée par corps en prise sur le flux sensoriel qui baigne l'individu en permanence* » (Le Breton, 2007).

Cette influence et synchronisation des rythmes entre humains et non humains ne se limitent pas à l'arbre. Les sons de la forêt qui parviennent aux activistes – les sons des arbres, craquant et grinçant, du vent, des animaux nocturnes et diurnes –, les rencontres avec les plantes, les animaux, sont des phénomènes auxquels il·elle·s accordent une attention particulière, socialement acquise et située.

« Un soir de printemps, dans la forêt.

Avec Camille et Caroubier, nous montons à la cime d'un arbre pour admirer le coucher du soleil. Notre lente ascension nous élance à quinze mètres au-dessus du sol. Surplombant certains arbres, nous voyons les éclats du grand astre colorer la montagne de tons rose, orange et rouge feu.

En face de nous, sur un autre arbre, un couple d'oiseaux fait face au soleil, le regardant, comme nous, s'échapper sous la crête.

Aux dernières lueurs, une échappée d'oiseaux s'élancent au dessus de nous. Caroubier nous dit que chaque soir, au même instant, ces oiseaux se rassemblent sur un arbre plus loin, sonnante la fin de leur journée.

Il y a un trou de pivert dans l'arbre où nous sommes qui suscite notre attention, commentant la force de ce petit être avec admiration et étonnement. Dans les arbres du coin, les activistes ont repéré plein de nids, les ont recensés et observés au fil des journées. »

Cette exemple de moment contemplatif, en tant que pratique impliquant une disposition sensorielle particulière tournée vers un environnement et ses éléments,

nécessite un usage attisé des sens, tels que l'ouïe, la vue et moins communément le toucher et l'odorat. Chez les activistes, la contemplation est quotidiennement pratiquée et procure un « sentiment d'apaisement » (extraits d'entretien). Stoppant l'activité humaine pendant un instant, les sens se tournent alors vers les autres qu'humains. Ce mode d'appréhension de l'environnement s'apparente à une « *écologie de l'attention* » (Citton, 2018), comprise ici non pas dans le sens philosophique⁵⁴ mais dans son propos anthropologique, comme une disposition par laquelle l'attention perceptive s'instaure dans la prise en compte des écologies relationnelles des êtres dans des mondes entrelacés.

Dans l'espace du Bois de la Colombière, Damien pense que « t'as pas la même acuité [...] t'es en éveil et tu *sens* que la nature se réveille. » (extrait d'entretien). Les caractéristiques-mêmes de l'écosystème forestier sont alors les vecteurs d'une autre forme d'attention envers l'environnement. Dès lors, la posture d'attention sensible aux mondes dont les activistes font usage leur permet d'identifier, de connaître et de (re)connaître l'intimité des êtres en présence. Le savoir sur les rythmes des oiseaux, leur lieu de nidification, leurs manières de se nourrir renvoie à des processus d'identification de leur être ontologique, vis-à-vis duquel les activistes peuvent construire l'identité des êtres mais aussi la leur.

Néanmoins, que contemplent les activistes ? Quelles créatures attirent leur attention et quelles sont celles qui ne les intéressent pas ? Comment les éléments constituant l'écosystème forestier, ce qu'il *offre* aux humains en tant que tel, dessinent les pourtours de l'identification des humains dans ce monde ? Si ces questions nécessitent un travail ethnographique plus approfondi, nous pouvons tout de même nous demander par quelles modalités les activistes identifient les éléments constitutifs de l'environnement forestier. Considérons l'extrait suivant :

« Je cherche pas à savoir les noms des bestioles, j'suis plutôt dans la contemplation, c'est à dire que j'vois une bestiole, ça me plaît parce que je trouve ça

54 Le philosophe Yves Citton fait usage de cette expression pour signifier que « *toute attention humaine est situé dans des milieux « attentionnels », constitués de ce qu'on entend, voit, sent, goûte, touche, au sein de l'environnement matériel* » (Citton, 2018, 12).

beau et ça me suffit amplement. Elle a sa vie, j'ai la mienne, j'veais pas aller l'emmerder. » - Extrait d'entretien avec Pirate

En adoptant le cadre descolien concernant les principes d'identification, basé sur des principes de continuités et de discontinuités (Descola, 2005), l'expression « elle a sa vie, j'ai la mienne » renvoie à un processus de discontinuité entre l'être observé et l'être humain observant. Néanmoins, elle révèle par ailleurs la reconnaissance d'un mode d'être vivant alternatif, rendu saisissable lorsque l'humain s'engage dans le projet d'accéder à la beauté constitutive des êtres et des mondes. « J'veais pas aller l'emmerder » indique en outre la manière dont l'humain se positionne vis-à-vis de cette altérité, se situant dans un respect de l'existence *autre* qui vit aussi, à sa manière.

Notons que les êtres non-humains ne sont pas situés dans un processus de ré-animation, ou dans un processus de ré-enchantement par les activistes. Si les savoirs hérités d'une attention aiguisée aux êtres non humains peut insuffler des sentiments d'émerveillement envers ces derniers, les activistes appréhendent premièrement ces êtres comme des êtres animés, avec lesquels il-elle-s entrent en relation dans un processus de cohabitation insufflé par l'écosystème lui-même. Ainsi, il-elle-s reconnaissant en eux des êtres relationnels (Brunois-Pasina, 2003, 9). Dès lors, l'observation des manières dont les activistes prêtent attention aux êtres autres qu'humains et à l'environnement permet de rendre compte de l'identité écologique que ces humains donnent à ces derniers mais permet aussi, nous le verrons, aux activistes de se situer écologiquement.

6.3. S'engager pour la forêt : le rituel du « planté du bâton »

L'occupation collective du Bois de la Colombière prend fin lorsque celle-ci n'est plus jugée *nécessaire*, le 30 novembre 2021. À cette date, les lois de protection des chauves-souris assurent une quiétude au lieu, protégé en tant que zone de nidification. De plus, la

neige recouvre à présent l'espace de plusieurs centimètres, empêchant l'ascension d'éventuelles abatteuses et le lancement du chantier de déboisement.

Sous la neige, les activistes font un dernier feu de joie, symbole de leur lutte gagnée, et nettoient la zone, effaçant toutes traces de leur présence. Si l'occupation prend fin ainsi, les activistes laissent tout de même la trentaine de bâtons de bois et de ski plantés quelques jours avant, en symbole de leur engagement pour sa défense, montrant son importance. Considérons la description de ce rituel, publié sur les réseaux sociaux :

« Historiquement, il s'agit d'un rituel organisé sur des zones à défendre. Il consiste à trouver un bâton de bois et à le planter dans la terre du lieu menacé. En le plantant, les militant.es créent un pacte avec ce lieu et s'engagent, à venir en aide à cette terre et à ce qui y vit.

Dimanche, nous revisiterons cet acte symbolique et lui apporterons une touche savoyarde. Déjà, nous rebaptisons ce rituel en l'appelant « le planté du bâton » en souvenir de notre moniteur de ski, Michel, que nous avons tou·te·s entendu milles fois nous dire « Allez les gosses, on plante le bâton, et hop! On tourne avec les appuis à l'EXTÉRIEUR ! » [...] Une fois sur place dimanche à partir de 11h30 avec ta bouille, ton pique-nique, du chocolat et des gâteaux, tu pourras planter ton joli bâton afin de symboliser ta volonté de défendre cette merveilleuse forêt à nos côtés. » - Extrait d'un message posté sur la page Facebook d'Extinction Rébellion Annecy.

Si les rituels revêtent multiples fonctions en tant que créateurs du social, de l'ordre, de l'identification (Wulf, 2005), le rituel du bâton cristallise ici le symbole de la lutte passée, présente et future, le symbole d'une alliance scellée, et laisse entrevoir la manière dont les activistes se placent et s'identifient écologiquement vis-à-vis du Bois de la Colombière. Symbolisant un pacte d'engagement à « venir en aide à cette terre et ce qui y vit », cette pratique participe à construire une mémoire et une projection dans le futur. En l'occurrence, elle symbolise à la fois la présence humaine qui a défendu le lieu, l'activiste qui manifeste par son bâton son lien d'attachement à l'écosystème, ainsi que sa volonté de préserver l'espace à l'avenir.

Ce rituel engage ainsi l'activiste dans une communication symbolique à double niveau. Par cet acte, les membres d'Extinction Rébellion montrent au Bois qu'il-elle-s ont veillé, veillent et veilleront sur lui, atteignant un niveau de communication transcendantal, mais l'indiquent également aux humains qui le menacent : mélangeant à la fois une forme de bienveillance et d'avertissement.



Figure 12: Planté du bâton (Photo : Marion Picard)

Par ailleurs, ce rituel permet de saisir la place écologique que prennent les activistes au sein de cet espace forestier. Lorsque les protecteur-riche-s de la Colombière nettoient le Bois de la Colombière et démantèlent la ZAD éphémère, il-elle-s s'en *extraient* tout en laissant cette trace. Le choix de s'extraire est le résultat de nombreuses discussions, de nombreux réalignements au sein du collectif, qui a semé un doute dès les premiers signes du printemps et qui est parfois encore palpable aujourd'hui.

L'expérience furtive de la vie forestière a marqué les activistes – dont quelques un-e-s rêvent aujourd'hui de s'y établir – mais le consensus s'est tourné vers le démantèlement en raison de la fatigue ressentie, de l'ampleur de l'investissement que cet engagement demande, mais principalement en raison du caractère non-nécessaire de cet acte politique et la peur de l'impact humain :

« Au printemps, on discute avec deux activistes de la déception ressentie par certaines personnes de ne pas (re)monter une ZAD :

- *C'est une expérience collective que j'aimerais bien vivre mais ici c'est peut être pas l'idéal, je sais pas...*

- *Franchement si il y a l'énergie pour, allez-y j'veux pas bloquer quoi que ce soit, j'ai juste peur de l'impact que ça aura sur le lieu, que ça le transforme..*

- *Au pire, on se met un peu plus loin, à côté.. ?* répond Chêne sans grande conviction.

Dans les réflexions du collectif d'Extinction Rébellion, c'est la préservation qui prime. Les impacts écologiques qu'une ZAD peut engendrer, avec les humain·e·s qui l'accompagnent, inquiète. »

Mais si les activistes préfèrent s'extraire du Bois de la Colombière de la sorte, comment définissent-il·elle·s leur identité écologique ? Une forme d'humilité vis-à-vis des habitants non-humains du Bois de la Colombière s'exprime dans le principe d'évitement dont font preuve les activistes en s'en extrayant, et cache des formes de partenariat et de respect que l'on pourrait caractériser de politesse ou de considération :

« En fait, j'éprouve un profond besoin de repasser un moment à la Colombière, mais tout à fait autrement cette fois, pas en « défenseuse », mais en invitée qui vient saluer le lieu et les vivants qui le peuplent. En alliée attentive qui reçoit et qui donne... » - activiste d'Extinction Rébellion (message diffusé suite à la fin de l'occupation via une messagerie cryptée).

De manière éphémère, les activistes se sont entretenu·e·s avec et se sont laissé·e·s affecter par les modes d'existence des êtres – végétaux ou animaux – qui résident au Bois de la Colombière. Mais cet écosystème reste appréhendé dans ce qu'il *est* en dehors de l'interventionnisme politique des activistes, comme un espace peu fréquenté par l'humain, mais peuplé d'une multitude de vivants.

La communauté activiste d'Extinction Rébellion se bat contre les mondes humains qui exploitent, broient et perpétuent le massacre des mondes vivants, humains et non-humains. Conscient·e·s de leur appartenance biologique au monde humain, et de l'altérité du monde végétal, il·elle·s n'interviennent dans ce monde pensé *autre* qu'en cas d'extrême nécessité. Leur préoccupation primordiale : avoir le moins d'impact possible sur les mondes vivants.

Brisant ainsi la pensée commune que toute nature *sauvage* est exploitable, dépassant l'anthropocentrisme d'une vision forestière basée sur un usage, les activistes ne sont ni dans une pensée de conservation forteresse ni dans un modèle d'exploitation, mais dans un modèle de partage des espaces : ces humains prônent le laisser-vivre libre. Il s'agit alors de « *laisser le milieu se développer selon ses lois intimes, sans l'exploiter, l'aménager, ni le conduire* » (Morizot, 2020, 13).

Contrairement aux phénomènes d'occupation et d'appropriation des espaces couramment observés chez les personnes vivant en ZAD, les activistes ne se conçoivent pas ici comme des habitant·e·s du lieu mais comme des allié·e·s respectueux·se·s des formes de vie qu'il abrite.

La forêt est ainsi appréhendée comme un lieu *d'habiter* qui n'est pas l'habitat humain, et questionne le droit de l'humain à s'introduire dans ce lieu où les relations écologiques établies sont *quasi exclusivement* non-humaines depuis des années.

Leur lien au Bois de la Colombière revêt alors une forme d'attachement symbolique, tenant plutôt de l'ordre de la sanctuarisation, qui se traduit dans l'attention empathique aux modes de vies non humains, ou plus simplement dans la volonté de laisser vivre. Cet attachement sensible concerne d'ailleurs « le vivant » dans son ensemble. Reste à savoir comment les activistes définissent ce terme à la fois polysémique et générique.

Ainsi, il ne s'agit ni d'une forêt « avec soi » ou « pour soi » (Brunois, 2004, 105) mais d'une forêt « pour elle-même », au sens où les activistes ne s'identifient pas comme des

êtres appartenant au Bois de la Colombière, n'inscrivent pas leur devenir humain en son sein, n'y interviennent pas comme bon leur semble, mais la protègent, pour ce qu'elle est.

Depuis ces évènements, le temps d'une nuit, les activistes viennent parfois dormir et visiter le lieu, en mémoire des évènements traversés et dans le maintien d'un lien d'attachement face aux imprévus à venir : ne se trouvant véritablement « *humains que dans le contact et la convivialité avec ce qui est non-humain* » (Abram, 2013, 39).

Conclusion

Le tournant végétal propose de voir les plantes comme des actantes douées d'*agentivité*, comprise comme une capacité d'action dont disposent les êtres – ici végétaux –, capacité se révélant dans l'influence qu'elles détiennent sur les mondes, les choses et les autres êtres (Laplante, 2021). Ce déplacement de paradigme nécessite un renversement de perspective ethnographique difficile et ambitieux, de la même manière que les activistes, sujets de cette étude, établissent un renversement de perspective en vivant dans un univers vertical grâce aux arbres.

Dans cette enquête ethnographique, nous avons vu que la destinée des activistes s'entremêle à celle des mondes végétaux – bien que ces entités vivent selon des modes d'être distincts – à travers diverses pratiques de défense des arbres et du territoire. Dans cet interventionnisme politique, basé sur le régime de la *nécessité* d'agir, différentes appréhensions du végétal cohabitent. En ce sens, la transfiguration de l'attachement sensible au Bois de la Colombière en un agir politique de formes multiples révèle l'influence de la vie forestière sur la vie des éco-activistes. Ce constat est d'autant plus flagrant dans le cadre de la pratique de la grimpe dans les arbres. Prenant l'arbre comme un nouvel abri, l'humain n'a d'autre choix que de s'adapter à cet être et à son écologie. La forme de ses branches, la grandeur de son tronc, la rugosité de son écorce, les êtres qui y nichent, modèlent alors l'environnement de l'humain. En admettant le renversement de perspective du tournant végétal, c'est ainsi que les arbres influencent la vie humaine, contraignant les activistes à imaginer des techniques matérielles adaptées à tel type d'arbre, à modifier leur modes de perception sensorielle.

Néanmoins, l'ethnographie révèle que les activistes ont une approche multiple et ambivalente du végétal, tantôt objet matériel et matière dans certaines situations – notamment lorsque ce dernier est représenté comme mort –, tantôt altérité vivante. Si leur attachement sensible aux arbres n'est pas négligeable, tout comme leur empathie envers

les êtres des mondes végétaux, les modalités de rencontre entre les arbres, l'écosystème forestier et les activistes dépendent des conditions matérielles, des savoirs-faire, des savoirs-être écologique et des projets pratiques que ces humains portent sur ces entités.

Dès lors, si l'*agentivité* des végétaux, leur puissance d'agir, est effective dans certaines pratiques humaines décrites, cette capacité d'influencer les mondes humains – et surtout, la prise de conscience de ce phénomène par les humains – semble être étroitement liée à des enjeux sociaux, politiques, économiques, historiques et ontologiques propres aux mondes humains. En effet, les activistes sont poussé·e·s par un sentiment de révolte envers les mondes humains qui menacent le vivant. C'est dans un esprit de lutte, contre le modèle économique prédominant, symbolisé par l'agir de la municipalité de la Clusaz, et dans la recherche d'autres existences possibles qu'il·elle·s se retrouvent entremêlé·e·s au destin végétal, se laissant *affecter* par lui, le temps d'un instant.

Éventuellement, si les démarches épistémologiques liées au tournant végétal ouvrent une perspective innovante qu'il est essentiel de considérer, se limiter à ce prisme de lecture revient à oblitérer les dynamiques sociales et politiques des relations entre les humains et avec d'autres êtres que les plantes. De surcroît, le végétal, qui se manifeste ici dans son ancrage dans un écosystème forestier, ne peut s'entrevoir sans prendre en considération la diversité des formes de vie qui interagissent avec lui et le constituent.

Partant de ce constat, l'écueil de ce travail réside dans le manque d'attention aux sentiments de solidarité de la communauté activiste à l'égard des êtres vivants au-delà des mondes végétaux. La chauve-souris, par exemple, est l'une des espèces protégées du site du Plateau de Beauregard à laquelle la communauté s'est associée pour défendre le Bois de la Colombière, si bien qu'elle est devenue un symbole de la lutte, dont le logo dessiné à la fin de l'année 2021 porte son effigie. La neige est aussi l'une des composantes des milieux montagnards qui influence de loin la vie sociale des éco-activistes. En tant qu'alliée, l'arrivée de cette dernière a permis une trêve de la vigilance des activistes, dans la mesure où sa présence rendait impossible tout travaux, mais elle empêche aussi les activistes d'habiter les lieux pendant la rudesse de l'hiver.

Pour aller plus loin, les partis pris communs dont font preuve les activistes avec le vivant font émerger une solidarité « *faite moins de pitié morale que de la reconnaissance d'une camaraderie* » (Balaud, Chopot, 277) envers une diversité d'êtres qui leur sont *autres* : les animaux non humains (chauve-souris, oiseaux, lézards), les éléments *naturels* constitutifs de la vie terrestre (le vent, la neige, le froid), le milieu (montagne), sont autant d'êtres et de phénomènes invisibilisés par une trop grande attention au végétal. Questionner la manière dont les activistes construisent ces identités *alter* et tissent un réseau d'inter-relations pourrait constituer une piste pertinente pour affiner notre réflexion.

Une vigilance est tout de même à prévoir. Ce prisme d'analyse, laissant une grande place à l'identification des mondes et des êtres *autres qu'humains* a presque tendance à omettre l'analyse des processus par lesquels les groupes humains construisent leur place et s'identifient dans les autres mondes humains. En effet, ce renversement de perspective induit un manque d'attention au monde singulier qu'est le militantisme, autant dans ses relations politiques vis-à-vis de l'État au sens de Clastres (1974) que dans son organisation économique au sens de Godelier (1965).

Tout de même, en protégeant le territoire du Bois de la Colombière, la communauté d'Extinction Rébellion s'engage auprès d'un espace dominé par le végétal, et manifeste un attachement qui se traduit par un sentiment d'empathie certes, mais aussi de responsabilité morale vis-à-vis de ce microcosme existant en dehors des mondes humains. En son sein, les activistes s'identifient au monde forestier de manière écologique et non anthropocentrique, se faisant les allié·e·s d'une forêt qu'il·elle·s souhaitent voir vivre *libre* et *pour elle-même*. Les espaces, ou plutôt les territoires des mondes humains et ceux des non-humains se trouvent ainsi partagés et respectés, non sans rappeler la timidité des arbres, phénomène désignant la distance étroite que ces êtres maintiennent entre eux.

Au sein de la communauté activiste, les manières d'appréhender l'écosystème sont ainsi prises dans une « *toile morale que nous autres humains tissons* » (Kohn, 181), cette toile étant dessinée par la conflictualité ontologique et politique opposant différents mondes

humains, en l'occurrence, *l'agir anthropocénique* de la commune de la Clusaz et *l'agir écologique* d'Extinction Rébellion.

Cette conflictualité montre une forme possible d'impacts ontologiques déclenchés par l'appréhension de la crise écologique dans les mondes humains. Chez Extinction Rébellion, la réaction face à la crise devient un prisme de lecture des mondes et transparait dans ses pratiques de défense de l'écosystème forestier – et du vivant –, dans son bricolage ontologique incessant rendu nécessaire par le fait de vivre quotidiennement en relation étroite avec l'écosystème forestier ; tandis que pour la municipalité cluse, la réaction face à l'urgence se traduit par une focalisation anthropocentrique, par une recherche de consolidation de l'ontologie naturaliste élevée à son paroxysme, maintenant l'exceptionnalisme humain, ainsi que par le renforcement du modèle économique capitaliste basé sur l'exploitation du vivant.

Se positionnant en rupture radicale avec cet agir anthropocentrique et le modèle capitaliste, les activistes prônent une éthique holiste du vivant, remodèle leur identification ontologique vis-à-vis des mondes humains et non-humains afin d'être en phase avec leurs éléments constitutifs. Il·elle·s « *paraissent ainsi plus proche de l'animisme, car [il·elle·s] mettent l'accent non pas sur des individus ou des espèces dotés de propriétés particulières mais sur la nécessité de préserver le bien commun en ne bouleversant pas de façon inconsidéré les relations d'interdépendance qui unissent toutes les composantes organiques et abiotiques d'un environnement.* » (Descola, 2005, 342). Cependant, conscient·e·s de leur place écologique et de la perturbation qu'il·elle·s peuvent avoir sur les écosystèmes, les activistes *intègrent* leur responsabilité morale dans l'équilibre écologique, agissent en conséquence, et se présentent comme les seuls garants de la moralité ce qui les maintient, certes à la marge, mais toujours au sein de l'ontologie naturaliste (*Ibid.*, 347-349). En revanche, la municipalité poursuit quant elle son rôle de garante d'une vie sociale et d'un ordre public strictement humain, dont les principales missions concernent l'administration et la satisfaction des besoins de la population située sur sa commune.

Toutefois, si dans ce conflit localement situé, le schème naturaliste se maintient tout en n'allant plus si facilement de soi, ce phénomène se manifeste également dans les

mouvements sociaux de défense des mondes vivants plus élargis, qui, pris dans leur ensemble, semblent annoncer une reconfiguration globale à venir de l'ontologie naturaliste, se révélant notamment dans l'évolution récente du droit, « *domaine où la mutation des principes qui régissent nos statuts, nos pratiques et nos relations au monde est sans doute lisible de façon plus fidèle que dans les traités de philosophie ou d'éthique.* » (Descola, 2005, 347). Prenons l'exemple de l'Association A.R.B.R.E.S⁵⁵, qui, le 5 avril 2019, a réclamé devant l'Assemblée Nationale un nouveau statut de l'arbre dans le Code Civil, jusqu'alors appréhendé par le droit de la propriété. Voici un extrait de la Déclaration des Droits de l'Arbre proclamée :

« Article 2

L'arbre, être vivant sensible aux modifications de son environnement, doit être respecté en tant que tel, ne pouvant être réduit à un simple objet. Il a droit à l'espace aérien et souterrain qui lui est nécessaire pour réaliser sa croissance complète et atteindre ses dimensions d'adulte. Dans ces conditions l'arbre a droit au respect de son intégrité physique, aérienne (branches, tronc, feuillage) et souterraine (réseau racinaire). L'altération de ces organes l'affaiblit gravement, de même que l'utilisation de pesticides et autres substances toxiques.

Article 3

L'arbre est un organisme vivant dont la longévité moyenne dépasse de loin celle de l'être humain. Il doit être respecté tout au long de sa vie, avec le droit de se développer et se reproduire librement, de sa naissance à sa mort naturelle, qu'il soit arbre des villes ou des campagnes. L'arbre doit être considéré comme sujet de droit, y compris face aux règles qui régissent la propriété humaine. »

Considérant l'arbre comme un sujet de droit, à l'instar des humains et des animaux non-humains, le faisant glisser du statut de propriété à celui de personnalité juridique, le

55 L'association A.R.B.R.E.S (Arbres Remarquables : Bilan, Recherche, Études et Sauvegarde) a été instaurée en 1994 afin de recenser et inventorier les arbres remarquables du territoire français, créer un label efficace pour les protéger de la maladie ou par des aménagements préjudiciables, et diffuser les savoirs botaniques, biologiques, historiques ou folkloriques les concernant.

droit le pourvoira alors d'une vie propre hors des intérêts exclusivement humains, considération qui pourrait éventuellement s'étendre – l'avenir nous le dira – au statut de personnes. Ce changement notable de statut laisse entrevoir une mutation des appréhensions des êtres végétaux, que nous connaissons déjà pour les animaux non-humains. Ainsi, l'émergence de cette vision dite *écocentrique* semble venir nuancer les normes habituelles du naturalisme, sans pour autant sans défaire, en arpentant un chemin de bricolage quotidien de nouveaux modes d'appréhensions.

Les activistes de la Colombière s'inscrivent aujourd'hui dans des réseaux nationaux de lutte « pour le Vivant » tels que les Soulèvements de la Terre, œuvrant contre l'accaparement des terres et des ressources dites *communes*, l'Appel pour les Forêts Vivantes, s'organisant contre l'industrialisation à outrance de ces espaces, et lancent des dynamiques de convergence des luttes pour la protection des montagnes. En ce qui concerne le projet de retenue collinaire, la commune maintient sa position malgré les oppositions, et la déclaration d'utilité publique a été signée par le préfet en août.

Ainsi, si « *la résistance, la lutte et l'expérience des transformations rendent le pouvoir collectif sensible et permettent de tracer de nouvelles lois* » (Bergman, Montgomery, 2021, 54), les humains qui en sont les porteurs cherchent par-dessus tout à mettre en péril l'agencement typique du naturalisme, en valorisant et expérimentant d'autres manières d'être, de vivre, de faire pour, avec et ensemble, cette fois écologiquement.

Considérant l'émergence, la mise en réseau et la prolifération de ces mouvements pour le vivant depuis une vingtaine d'années, nous pouvons conclure qu'au sein de l'ontologie naturaliste :

« Des sujets humains dotés d'une intériorité rationnelle et d'une conscience morale, reconnaissant le principe essentiel de la continuité physique et de l'interdépendance matérielle des entités du monde, se donnent la mission de préserver cette continuité et cette interdépendance, souvent contre leurs congénères, et cela dans l'intérêt supérieur de tous qu'ils sont les seuls capables de

discerner et de représenter. Ce pourrait être une bonne définition de l'ontologie naturaliste dans ses conséquences pratiques positives. » (Descola, 2005, 346).

Bibliographie

- Abélès, M. (2005). « Itinéraires en anthropologie politique ». *Anthropologie et Sociétés*. 183–204.
DOI : [10.7202/011746ar](https://doi.org/10.7202/011746ar)
- Abram, D. (2013). *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*. Paris, La Découverte.
- Anthropological Association, A. (2013). « Code éthique. » Dans : D. Fassin éd., *La question morale*, Presses Universitaires de France, 578-592.
DOI : [10.3917/puf.fassi.2013.01.0578](https://doi.org/10.3917/puf.fassi.2013.01.0578)
- Arbez, M., Carnus, J.-M. et Kremer, A. (2017). « Introduction ». Dans *Forêts d'hier et de demain*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, p. 13-18.
- Aubouin, J., Debardieux, B., Ozenda, P., Scheurer, T. (2022) « ALPES », *Encyclopædia Universalis*.
URL : <http://www.universalis-edu.com.ezscd.univ-lyon3.fr/encyclopedie/alpes/>
- Baloud, L., Chopot, A. (2021). *Nous ne sommes pas seuls, politique des soulèvements terrestres*. Éditions du Seuil, collection Anthropocène.
- Bahuchet, S. (2017). *Les jardiniers de la nature*. Ed. Odile Jacob.
- Bastien Y., Bournerias M. (2022). « Forêts – La forêt, un milieu naturel riche et diversifié », *Encyclopædia Universalis*.
URL : <http://www.universalis-edu.com.ezscd.univ-lyon3.fr/encyclopedie/forets-la-foret-un-milieu-naturel-riche-et-diversifie/>
- Becquelin Monod, A. (1989). « P. Descola, *La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar* ». Dans : *L'Homme*, tome 29 n°110, 164-169.
- Bergman, C., Montgomery, N. (2021) *Joie Militante*, Ed. du commun.
- Berque, A. (2018). « Existe-t-il un mode de pensée forestier ? ». Dans V. Dassié, Y. Poss, C. Dereix, M. Galochet. *FORÊT, ARTS ET CULTURE : L'ESPRIT DES*

LIEUX. Cahier du GHFF Forêt, environnement, société n°28.

Brives, C. (2017). « Que font les scientifiques lorsqu'ils ne sont pas naturalistes : Le cas des levuristes ». *L'Homme*, 222, 35-56. DOI : [10.4000/lhomme.30143](https://doi.org/10.4000/lhomme.30143)

Brunois-Pasina, F. (2003). « Être arbre : La condition humaine kasua (Nouvelle-Guinée) visitée par la condition du végétal, ou vice-versa ». *Cahiers de Littérature Orale*, Presses de l'Inalco, 293-304.

Brunois-Pasina, F. (2004). « La forêt peut-elle être plurielle ? Définitions de la forêt des Kasua de Nouvelle-Guinée », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 28, no. 1, 89-107. DOI : [10.7202/008572ar](https://doi.org/10.7202/008572ar)

Bulle, C. (2016) « Une expérimentation territoriale utopique. La ZAD Notre-Dame-des-Landes. Premiers éléments de genèse politique ». *Grand Angle*. URL : <http://www.grand-angle-libertaire.net/une-experimentation-territoriale-utopique-la-zad-notre->

[dame-des-landes-premiers-elements-de-genese-politique/](http://www.grand-angle-libertaire.net/une-experimentation-territoriale-utopique-la-zad-notre-dame-des-landes-premiers-elements-de-genese-politique/)

Chambru M., De Oliveira J.P. (2021). « Changement climatique et développement territorial en montagne : conflictualités et enjeux communicationnels ». *Revue française des sciences de l'information et de la communication*. DOI: [10.4000/rfsic.10306](https://doi.org/10.4000/rfsic.10306)

Ciavolella, R., E. Wittersheim, (2016). *Introduction à l'anthropologie politique*, De Book Supérieur – Louvain-la-Neuve.

Citton, Y. (2018). De l'écologie de l'attention à la politique de la distraction : quelle attention réflexive ?. Dans : Michel Dugnat éd., *Bébé attentif cherche adulte(s) attentionné(s)* (11-27). DOI : [10.3917/eres.dugna.2018.01.0011](https://doi.org/10.3917/eres.dugna.2018.01.0011)

Clastres, P. (2011)[1974]. *La société contre l'État : recherche d'anthropologie politique*. Les Éditions de Minuit.

Coccia, E. (2016). *La vie des plantes, une métaphysique du mélange*. Rivages.

- Cronon, W. (2009) « Le problème de la wilderness, ou le retour vers une mauvaise nature ». *Écologie & politique*, vol. 38, no. 1, 173-199.
- D'Allens, G. (2019). *Main basse sur nos forêts*. Éditions du Seuil.
- Demeulenaere, E. (2017). « L'anthropologie au-delà de l'anthropos. Un récit par les marges de la discipline. ». Dans : G. Blanc, E. Demeulenaere, W. Feuerhahn. *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*. Éditions de la Sorbonne, 43-73.
- Descola, P. (1989) *La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. ed. La maison des Sciences de l'Homme Paris, Fondation Singer-Polignac.
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Ed. Gallimard.
- Descola, P. (2018). « De la nature universelle aux natures singulières : quelles leçons pour l'analyse des cultures ? ». Dans : P. Descola (dir.) *Les natures en question*. Collège de France, Odile Jacob, 121-155.
- Descola, P. (2018). « (Toujours) trop humain: Un commentaire sur *Comment pensent les forêts ?* d'Eduardo Kohn. » *Cahiers philosophiques*, 153, 93-100.
DOI : [10.3917/caph1.153.0093](https://doi.org/10.3917/caph1.153.0093)
- De Sardan, J-P. O. (1994). « La rigueur du qualitatif, l'anthropologie comme science empirique ». *Espaces Temps* no. 84, 38-50.
- Dustrud, P., et al. (1981) « *Earth First! 2* ». no. 2. Republished by the Environment & Society Portal, Multimedia Library.
URL : <http://www.environmentandsociety.org/node/6823>
- Ellison N. (2004). « Une écologie symbolique totonaque. Le municiple de Huehuetla (Puebla,Mexique). » *Journal de la Société des américanistes*. DOI : [10.4000/jsa.1332](https://doi.org/10.4000/jsa.1332)
- Ellison, N. (2013). *Semé sans compter : Appréhension de l'environnement et statut de l'économie en pays totonaque (Sierra de Puebla, Mexique)*. Paris : Ed. De la Maison des sciences de l'homme. DOI : [10.4000/books.editionsmsh.10572](https://doi.org/10.4000/books.editionsmsh.10572)

- Favret-Saada, J. (1985)[1977]. *Les mots, la mort, les sorts*. Ed. Gallimard.
- Fisher, M. (2018). *Le réalisme capitaliste, n'y a-t-il aucune alternative ?* Ed. Entremonde, Coll. Rupture.
- François P., Lemerrier C. (2021). « Introduction ». Dans : P. François (éd.), *Sociologie historique du capitalisme*. Paris, La Découverte, 5-28.
- Fressoz J., C. Bonneuil. (2016). *L'évènement Anthropocène, la Terre, l'histoire et nous*, ed. Du seuil.
- Godelier, M. (1965) « Objet et méthode de l'anthropologie économique », *L'Homme*, V, 2, 32-91.
DOI : [10.3406/hom.1965.366714](https://doi.org/10.3406/hom.1965.366714)
- Godelier, M. (1968) *Rationalité & irrationalité en économie*, Broché.
- Granjon, F. (2002). « Les répertoires d'action télématiques du néo-militantisme », *Le Mouvement Social*, vol. n° 200, no. 3, 11-32.
- Graeber, D. (2009). *Direct Action, an ethnography*. AK Press.
- Guilleux, C. (2019). « Mobilisations et conflits forestiers hier et aujourd'hui : résistances, participations et contestations ». *Calenda*. URL : <https://calenda.org/642219>
- Hallé, F. (1999). *Éloge de la plante : pour une nouvelle biologie*. Paris, Éditions du Seuil.
- Hallé, F. (2011). *La vie des arbres*. Editions Bayard Culture.
- Haraway, D. (2016). « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène: Faire des parents ». *Multitudes*, 65, 75-81.
DOI : [10.3917/mult.065.0075](https://doi.org/10.3917/mult.065.0075)
- Hardin R. (2005). « A travers la forêt, une nouvelle anthropologie environnementale ». *Anthropologie et Sociétés*, vol. 29, no. 1, 7-20.
- Ingold, T. (2018). *Marcher avec les dragons*. Ed. Du Seuil.
- Javelle, A., Kazic, D. & Tassin, J. (2020). « Introduction : Repenser le statut des

- plantes. ». *La Pensée écologique*, 1-4.
DOI : [10.3917/lpe.006.0001](https://doi.org/10.3917/lpe.006.0001)
- Kazic, D. (2022). *Quand les plantes n'en font qu'à leur tête: Concevoir un monde sans production ni économie*. La Découverte.
- Kirksey, E., Helmreich, S. (2010). « The Emergence of multispecies ethnography ». *Cultural Anthropology*, 545-576. DOI : [10.1111/j.1548-1360.2010.01069.x](https://doi.org/10.1111/j.1548-1360.2010.01069.x)
- Kohn, E. (2017). *Comment pensent les forêts : vers une anthropologie au-delà de l'humain*. Bruxelles, Zones sensibles.
- Laplante, J. (2017). « Devenir humain-plante aux abords volcaniques de l'océan Indien. » *Cahiers d'anthropologie sociale*, 14, 153-170.
DOI : [10.3917/cas.014.0153](https://doi.org/10.3917/cas.014.0153)
- Laplante, J. (2021). « Agentivité ». Dans : *Anthropen* DOI : [10.47854/NJFW6857](https://doi.org/10.47854/NJFW6857)
- Laplante, J., Brunois-Pasina, F. (2020). « Présentation. Entre dormance et efflorescence en anthropologie : l'onthos du végétal en question ». *Anthropologie et Société*, 15-49.
DOI : [10.7202/1078163ar](https://doi.org/10.7202/1078163ar)
- Laplante, J. & Ingold, T. (2016). « Une anthropologie philosophique vivante : entretien avec le professeur Tim Ingold. » *Anthropologie et Sociétés*, 217-233.
DOI : [10.7202/1038641ar](https://doi.org/10.7202/1038641ar)
- Laplantine F. (2010). *La description ethnographique : l'enquête et ses méthodes*. Ed. Armand Collin.
- Latour, B. (2020) « Entretien avec Bruno Latour » *Philosophie du Réchauffement Climatique*, Hors Série « CLIMAT », Philosophie Magazine. Paris.
- Le Breton, D. (2007). « Pour une anthropologie des sens. » *VST - Vie sociale et traitements*, 96, 45-53.
DOI : [10.3917/vst.096.0045](https://doi.org/10.3917/vst.096.0045)
- Le Marec, J. (2019). « Lire et vivre dans les ruines : Tsing et Sebald. » *Multitudes*, 76, 96-102. DOI : [10.3917/mult.076.0096](https://doi.org/10.3917/mult.076.0096)
- Loisel J. et al. (2020). « Expert assessment of future vulnerability of the global

- peatland carbon sink. » *Nature Climate Change* [en ligne], 7 décembre 2020.
DOI: [10.1038/s41558-020-00944-0](https://doi.org/10.1038/s41558-020-00944-0)
- Makaremi, C. (2008). « 8: Participer en observant: Étudier et assister les étrangers aux frontières. » Dans : A. Bensa (éd.), *Les politiques de l'enquête*, 165-183. Paris: La Découverte.
DOI : [10.3917/dec.fassi.2008.01.0165](https://doi.org/10.3917/dec.fassi.2008.01.0165)
- Mancuso, S., Viola, A. (2018). *L'intelligence des plantes*, Éditions Broché.
- Marder, M. (2020). « Entretien avec Michael Marder » *Philosophie du Réchauffement Climatique*, Hors Série « CLIMAT », Philosophie Magazine.
- Martin, F. (2021). *Les arbres aussi font la guerre*. Editions Humensciences, collection Nature.
- Mauss, M. (2013). « Chapitre premier. Notion de technique du corps. ». Dans : M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Presses Universitaires France, 363-372.
- Morizot, B. (2020). « Introduction ». Dans *Raviver les braises du vivant, un front commun*. Actes Sud/WildProject.
- Müller, B. (2019). « « To Act upon one's Time... » From the impulse to resist to global political strategy ». *Anthropological Theory*. Vol. 19. 54-73.
DOI : [10.1177/1463499618792168](https://doi.org/10.1177/1463499618792168)
- Myers, N. (2015). « Conversations on plant sensing : notes from the field » *Nature and Culture*, vol.3, 35-66.
- Myers, N., Kazic, D. & Iserte, M. (2020). « À propos du *Ravissement de Darwin*. Entretien Natasha Myers – Dusan Kazic ». *La Pensée écologique*. [En ligne]
DOI : [10.3917/lpe.006.0070](https://doi.org/10.3917/lpe.006.0070)
- Myers, N. (2020) « LA VIE DANS LA PLANTHROPOSCÈNE EN DIX ÉTAPES (PAS SI FACILES, Traduction De Morgane Iserte Et Philippe Vion-Dury. » *Socialter*.
- Paddeu, F. (2017). « Agir à l'heure de l'anthropocène. Les quatre familles de l'environnementalisme urbain. ». *L'Information géographique*, 81, 32-53.
DOI : [10.3917/lig.813.0032](https://doi.org/10.3917/lig.813.0032)

- Péchu, C. (2009). « Répertoire d'action. ». Dans: O. Fillieule (éd.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*. Presses de Sciences Po, 454-462.
DOI : [10.3917/scpo.filli.2009.01.0454](https://doi.org/10.3917/scpo.filli.2009.01.0454)
- Pike, S. (2017). *For the Wild : Ritual and commitment in Radical Eco-activism*. University of California Press.
- Powers, R. (2018). *The Overstory*. London, Vintage.
- Pruvost, G. (2013). « L'alternative écologique, vivre et travailler autrement ». *Revue Terrain, L'imaginaire écologique*, 36-55.
DOI : [10.4000/terrain.15068](https://doi.org/10.4000/terrain.15068)
- Pruvost, G. (2021). *Quotidien politique. Féminisme, écologie et subsistance*. Ed. La Découverte.
- Remy, C. (2014). « Accepter de se perdre. Les leçons ethnographiques de Jeanne Favre-Saada ». *SociologieS* [En ligne]. DOI : [10.4000/sociologies.4776](https://doi.org/10.4000/sociologies.4776)
- Soule, B. (2007) « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales ». *Recherches qualitatives*, vol. 27 (1), 127-140.
- Stengers, I. (2017). « Préface », Dans A. Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde. Sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme*. Les empêcheurs de tourner en rond, Paris, Editions La Découverte, 7-19.
- Tronto, J. (2009). *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*. Ed. La découverte, Paris 239p.
- Tsing, A. Lowenhaupt (2020)[2005]. *Friction. Délires et faux-semblants de la globalité*. Les empêcheurs de tourner en rond, Paris, La Découverte.
- Wulf, C. (2005). « Introduction: Rituels. Performativité et dynamique des pratiques sociales. » *Hermès, La Revue*, 43, 9-20. DOI : [10.4267/2042/25562](https://doi.org/10.4267/2042/25562)

Annexes

Annexe 1 – Extrait des conclusions du Rapport de la Commission d'enquête du département de la Haute Savoie concernant l'Enquête Publique n°E210021/38 (du lundi 16 août au 20 septembre 2021 inclus), signé par Philippe Jacquemin, Jean-Michel Charrière et Philippe Lambert.

Indépendamment de considérations spécifiquement économique d'intérêt local, le projet révèle une préoccupation d'amélioration du service public d'alimentation en eau potable en réalisant un stockage à l'air libre permettant de faire face à des pénuries dont la fréquence ne saurait qu'augmenter du fait du réchauffement climatique. La totalité de la capacité de la retenue pourrait être mobilisée à cet usage pour les besoins de la commune et ceux de ses voisines. L'ensemble du projet constitue ainsi un tout cohérent qui ne se limite pas simplement à compléter un ensemble de retenues destinées à la production de neige de culture.

Le dossier, une fois admis l'évaluation des besoins et l'absence d'alternative satisfaisant les objectifs du maître d'ouvrage, expose, de manière argumenter et convaincante, le reste de la séquence Réduire et Compenser.

Les observations enregistrées au cours de l'enquête témoignent d'une réelle acceptation locale du projet. Les remarques critiques mettent en perspective le projet avec le con-texte du réchauffement climatique qui s'accélère, la gestion de l'eau dont la rareté est prévisible, la préservation des sites naturels protégés, l'impact paysager sur le plateau de Beaugard et sur la vue à partir de son sommet.

Le dossier, soumis à l'enquête, les réponses du maître d'ouvrage aux questions rassemblées dans le procès-verbal de synthèse illustrent correctement et de manière complète le projet et expose clairement les impacts environnementaux prévisibles ainsi que les moyens proposés pour les réduire.

La commission à l'issue de ses travaux peut concevoir l'intérêt général du projet au motif qu'il constitue un outil indispensable à l'adaptation de l'économie de montagne aux évolutions du climat. Cependant, pour que le projet soit crédible et pour que la démarche engagée par la commune de La Clusaz devienne réellement exemplaire, la commission énonce une réserve et des recommandations.

1/ RESERVE de la COMMISSION d'ENQUÊTE

Le rapport du GIEC du 09/08/21 évoque un réchauffement de 1,5° d'ici 2030. Le maître d'ouvrage doit impérativement tenir compte de cette information et modifier son calen-drier pour accélérer la transformation de son modèle de développement. Aussi, la com-mission consciente des espoirs ou inquiétudes exprimés lors de l'enquête publique émet la réserve de créer, dans le cadre d'une concertation positive, une commission de suivi du projet et des travaux qui serait présidée par le Maire de La Clusaz, ou son représen-tant, et composée :

- du directeur de la Satelc ou son représentant,
- d'un représentant du monde agricole de La Clusaz,
- d'un représentant des professionnels du tourisme de La Clusaz,
- d'un représentant des associations écologistes locales,
- (d'un représentant des résidents à l'année de La Clusaz),
- d'un représentant des résidents secondaires de La Clusaz.

La commission créée pour 5 ans aurait la responsabilité de produire un rapport annuel à destination du public.

2/RECOMMANDATIONS de la COMMISSION D'ENQUÊTE

Le développement de l'activité de la station en toute saison en jugulant son impact sur le réchauffement climatique passe par la diminution drastique des émissions de gaz à effet de serre générée par la circulation automobile.

2-Le maître d'ouvrage n'a pas préparé de solutions pour l'évacuation et le stockage de déblais excédentaires que la commission estime probables. Une réflexion sur ce point est indispensable avant l'engagement des travaux.

3-La présence de l'ouvrage dans le Bois de la Colombière en bordure du Plateau de Beauregard est à intégrer dans les documents relatifs aux risques et dans le(s) plan(s) de secours à la population.

Annexe 2 – Carte du bois de la Colombière présentant les tracés des chemins d'accès possibles et l'emprise du projet de retenue collinaire

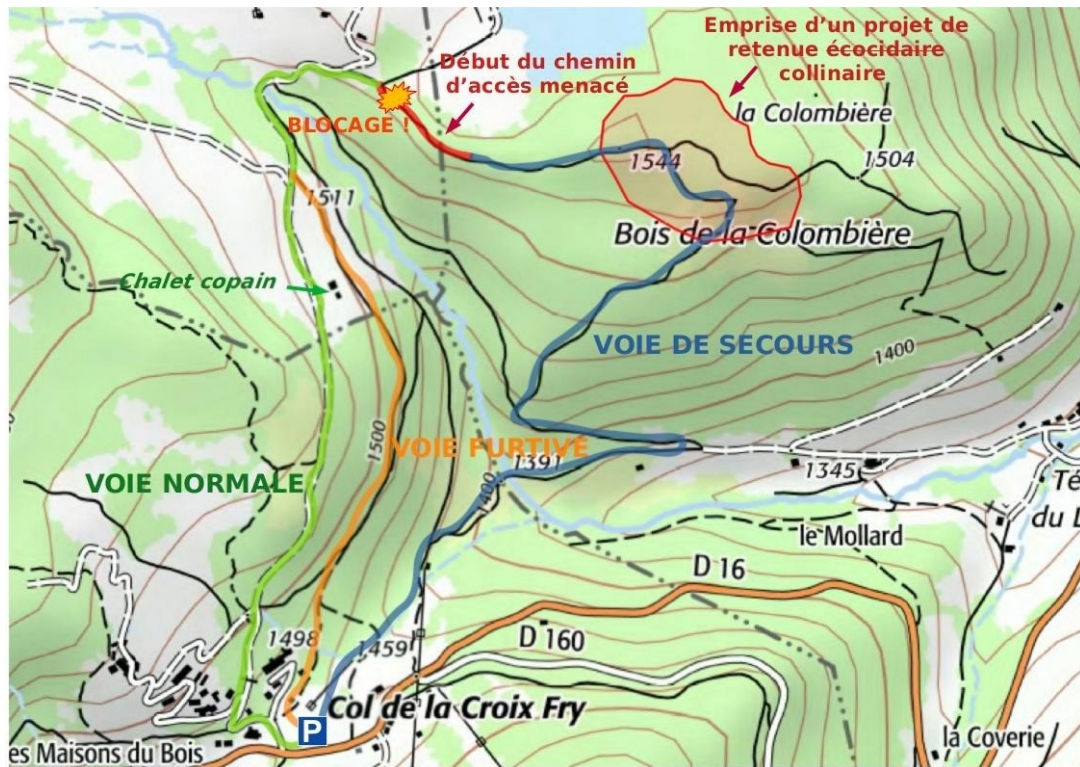


Figure 13: source : collectif Extinction Rebellion Annecy

Annexe 3 – Photo de l'entrée du Bois de la Colombière durant l'occupation de novembre 2021.



Figure 14: Photo Marion Picard

Annexe 4 – Grimpe sur sangle dans une forêt de hêtres. La grimpeuse est accroupie contre le tronc, soutenue par un mousqueton à la sangle du haut.



Figure 15: Photo Marion Picard

Annexe 5 – Chant militant écrit et chanté par le collectif Extinction Rébellion Annecy pendant l'occupation de novembre 2021, sur l'air de la chanson « Les voleurs d'Eau » d'Henri Salvador.

Les Saccageurs de Beauregard

Au bois d'la Colombière, là haut, là haut
Ils se moquent de nos misères, là haut, là haut
Si les arbres sont coupés,
Si la tourbière est asséchée, tous les oiseaux

Vont périr l'un après l'autre, là haut, là haut
Tout ça pour un hiver au ski, là haut, là haut
Il faut sauver les Aravis
Il faut arrêter cette folie, bientôt, bientôt

Ils stockent l'eau de la montagne, là haut, là haut
Soit disant pour de l'eau potable, là haut, là haut
Ils nous prennent pour des cons
On sait bien que c'est pour les canons, de neige artificielle

Ces terres sont les plus fertiles, c'est l'eau, c'est l'eau
La faune vivait si tranquille, là haut, là haut
Quand les chauve-souris chassaient
Lorsque les tritons nageaient, heureux, heureux

Ils veulent creuser la montagne, là haut, là haut
C'est la forêt qu'ils saccagent, là haut, là haut
Ils inonderont Beauregard,
Et nous laisserons tous hagards, là haut comme des idiots

Nous devons les empêcher, là haut, là haut
De détruire nos bosquets, si beaux, si beaux
Les habitants vont s' rebeller
Les militants vont les aider, pour ce joyau, pour ce joyau, joyau

Ils nous montrent des contrats, c'est tout, c'est tout
Qui leur donnent tous les droits, sur tout, sur nous
Ils veulent nous rayer du temps
Et puis du monde des vivants pour de l'argent, l'argent

Avec amour et rage, là haut, là haut
Préserveons le monde sauvage, là haut, là haut
C'est pourquoi jusqu'au dernier
Nous lutterons pour protéger, les animaux, les animaux, les animaux

« Si tu touches un arbre, ça me fait mal. »

« Je voudrais juste qu'on le laisse tranquille. »

« Stop, il faut que ça s'arrête. »

« Une forêt ? c'est la vie. »

« Sur des zones comme ça, t'as pas la même acuité. »

« Oh regardes ! Un champignon ! »

« Couper un arbre c'est comme me couper une jambe. »

« Si on touche à la nature, c'est comme-ci on m'agressait. »

« J'aimerais tellement vivre ici. »

« Tout le monde tombe amoureux de cette forêt. »